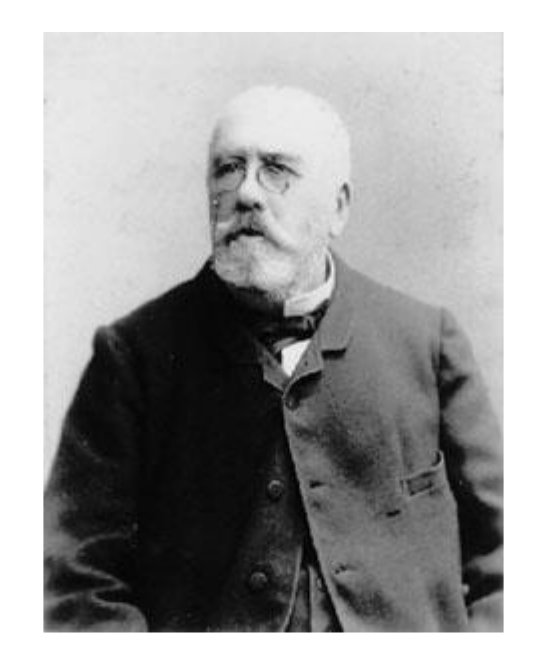
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fortuné Du Boisgobey

# FONTENAY COUP-D'ÉPÉE

## TOME I

(1889)

# Table des matières

# CHAPITRE PREMIER

C'est l'automne de l'impériale année 1808, et le soleil, à son déclin, dore de ses rayons obliques les grands arbres du parc de la Malmaison.

Il était immense et superbe, ce parc qui n'existe plus depuis que les Prussiens y ont passé, en 1870.

On y avait annexé toute la plaine de Rueil et, derrière le château, s'étendait à perte de vue une pelouse, ombragée çà et là par des futaies et arrosée par des ruisseaux dont les eaux vives couraient en cascades se jeter dans un lac limpide.

C'était alors une nouveauté que ce jardin accidenté qui contrastait si fort avec les majestueux quinconces et les bosquets taillés du solennel parc de Versailles.

Ainsi l'avait voulu l'impératrice Joséphine, qui s'était plu à l'embellir et qui préférait aux splendeurs du palais des Tuileries ce riant séjour où elle avait vécu ses plus heureuses années quand elle n'était encore que la femme du premier Consul.

En 1808, il était déjà loin, ce temps où la citoyenne Bonaparte régnait sur tous les cœurs, avant de régner sur un Empire aussi vaste que celui de Charlemagne. L'Empereur venait de trôner sans elle, à Erfurth, au milieu d'un parterre de Rois, et après une semaine passée à Saint-Cloud, il était parti, le 29 octobre, pour l'Espagne.

L'Impératrice était venue à la Malmaison jouir des derniers beaux jours de la saison, mais tout n'était plus joie et fêtes au château. L'horizon s'était assombri. Joséphine tremblait pour la vie de Napoléon, engagé dans cette terrible guerre où la balle d'un *guerillero* embusqué pouvait le frapper à tout instant ; elle tremblait pour la France qu'il avait faite si puissante et que l'Europe vaincue haïssait autant qu'elle l'enviait ; elle tremblait pour elle-même, car elle pressentait le malheur qui allait bientôt l'atteindre : le divorce.

La petite cour qui l'avait suivie à la Malmaison partageait ses inquiétudes. Il n'était plus question d'y jouer, comme en 1803, des comédies où le futur vice-roi d'Italie et la future reine de Naples tenaient les premiers rôles ; encore moins d'y organiser, comme en 1800, sur le gazon, des parties de barres où brillaient le vainqueur de Marengo, ses trois sœurs, trois de ses frères et surtout Hortense de Beauharnais.

Pourtant, parmi les invités que l'Impératrice avait amenés, il s'en trouvait qui s'ingéniaient à employer gaiement cette courte villégiature. Le soir, dans la grande galerie du rez-de-chaussée, on faisait de la musique ; le jour, on se promenait dans le parc où, de loin, sous les arbres, les femmes vêtues de blanc ressemblaient à des fées errantes.

À la fin d'une claire journée de novembre, – l'été de la Saint-Martin, – deux de ces invités cheminaient côte à côte vers une colline boisée qui s'élevait en pente douce au-dessus du château. Tous deux en habit de cour et sans manteau, quoiqu'il ne fit pas chaud, ils ne portaient ni l'un ni l'autre l'élégant uniforme militaire des officiers attachés à la maison de l'Impératrice, mais ils n'en avaient pas moins bonne mine pour cela.

Le plus jeune était, des pieds à la tête, un modèle de beauté virile, de cette beauté qu'on prisait fort à cette époque héroïque et qui ne ressemblait pas du tout au type mis à la mode plus tard par la littérature sentimentale.

Sous l'Empire, les efféminés n'avaient pas de succès. On voulait des hommes.

Celui-là était un grand garçon de vingt ans, bien planté, bien découplé, avec des épaules faites pour endosser l'armure d'un chevalier du moyen âge, une tête ronde couronnée d'une forêt de cheveux noirs frisant naturellement, un teint brun, des yeux étincelants et une physionomie expressive et énergique.

Il aurait pu poser pour une statue d'Achille marchant au combat, – un Achille en culotte courte et en bas de soie.

Son compagnon, un peu plus âgé, était moins beau et plus petit, mais il était fort bien tourné aussi et il avait une figure sympathique.

Ils causaient avec animation. Ils ne se querellaient pas, mais, à la vivacité de leurs gestes, on voyait qu'ils n'étaient pas d'accord sur un point qui faisait le sujet de leur entretien.

— Mon cher Paul, dit le plus vieux, qui ne l'était guère, je te répète que ce duel n'a pas le sens commun. J'ai tout fait pour l'empêcher et j'ai fini par consentir à te servir de témoin, mais je te déclare que je n'ai pas renoncé à arranger l'affaire.

— Sur le terrain ?… ce serait joli !… ce sabreur me prendrait pour un lâche et il ne se gênerait pas pour me le dire. C'est déjà beaucoup trop qu'il m'ait traité de blanc-bec.

— Je n'ai pas entendu le mot.

— Parce qu'il n'a pas osé élever la voix en présence de l'Impératrice, mais il l'a dit entre ses dents et je l'ai entendu… d'autres que moi ont pu l'entendre.

— Pas M^lle de Gavre, je t'en réponds. Elle était à l'autre bout du salon.

— Pourquoi me cites-tu cette demoiselle ?

— Parce que je crois qu'elle te plaît… et que tu lui plais.

— Si c'était vrai, ce serait une raison de plus pour que je ne me laisse pas insulter, en sa présence, par un insolent.

— Tu exagères toujours. Le commandant Carénac a l'abord un peu rude et ses façons se ressentent de la vie qu'il a menée, mais c'est un brave et loyal soldat qui a gagné tous ses grades par des actions d'éclat. Je suis sûr qu'il regrette de t'avoir offensé.

— Il aurait beau me faire des excuses, je ne les accepterais pas. Je veux me battre pour lui prouver que ses grosses moustaches et ses airs de matamore ne m'effraient pas.

— Eh ! parbleu ! je sais bien que tu n'as pas peur, mais pour le plaisir de montrer que tu ne crains personne, tu vas risquer de manquer ton avenir. L'Empereur n'aime pas les duellistes, et s'il apprenait que tu as ferraillé dans son parc de la Malmaison, il pourrait bien te renvoyer à la Martinique, au lieu de faire de toi un sous-lieutenant. La protection de l'Impératrice ne te préserverait pas de cette disgrâce, et ce serait mal reconnaître les bontés qu'elle a pour toi.

Ce sage discours parut faire quelque impression sur le fougueux créole, et l'ami qui le morigénait ainsi crut, un instant, avoir réussi à le convaincre de l'absurdité de ce combat, décidé à la chaude, après un échange de paroles un peu

vives et tellement à l'improviste que Paul Fontenay n'avait pas eu le temps de changer de costume en sortant du concert où la querelle s'était engagée.

Cet ami, qui avait nom Georges de Prégny, n'était pas comme lui de la Martinique, mais il était son parent et protégé comme lui par l'impératrice Joséphine, il venait d'être nommé auditeur au Conseil d'État.

— Eh bien ! reprit-il, veux-tu que je te réconcilie avec ton adversaire ? Je me charge de lui faire entendre raison, sans qu'il en coûte à ton amour propre.

— Non, répondit nettement Paul. J'y consentirais peut-être si je portais l'épaulette, mais je ne suis encore qu'un *péquin*… Je ne peux pas reculer. Je me battrai.

— Comme tu voudras. Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire et, s'il te mésarrive, je n'aurai rien à me reprocher.

Maintenant, une question : sais-tu tenir une épée ?

— C'est à moi que tu demandes cela ? Aux Antilles, mon cher, nous sommes tous de première force… c'est de naissance.

— Bon ! mais tu avais seize ans quand tu es venu en France, pendant la paix d'Amiens, et je suppose que tu n'avais pas encore eu de duels.

— J'en ai eu deux ! et à mon premier, j'ai touché trois fois un officier de marine qui s'était permis de me tirer les oreilles… On m'appelait là-bas Fontenay Coup-d'Épée.

— Peste ! tu as commencé de bonne heure ! Mais je sais que Carénac est un tireur redoutable et je regrette que tu lui aies laissé le choix des armes. Enfin !… Puisqu'il faut en pas-

ser par là, je tâcherai de m'arranger avec son témoin pour arrêter le combat au premier sang.

» C'est lui, n'est-ce pas, qui doit les apporter, les armes ?

— Oui… par l'excellente raison que je n'aurais su où en prendre ici, pas plus que je ne sais où nous allons nous rencontrer, car c'est toi qui as choisi l'endroit et je ne connais pas très bien le parc.

— Je le connais, moi. Vois-tu, là-bas, ce bouquet de platanes ?… c'est là que j'ai pris rendez-vous avec ton adversaire. Vous allez vous battre derrière le Temple de l'Amour.

— Tant mieux ! ça me portera bonheur.

— Je le souhaite, mais j'avoue que je ne suis pas trop rassuré. Il me tarde que cette sotte affaire soit vidée.

— Alors, dépêchons-nous, conclut Paul en hâtant le pas. Je tiens à ne pas me faire attendre.

L'allée sinueuse qu'ils suivaient aboutissait à un pré, au delà duquel on entrevoyait, sous les grands arbres, les blanches colonnes du petit monument que Joséphine y avait fait construire en 1801, et cette allée traversait un taillis assez épais.

Tout à coup, Georges de Prégny s'arrêta, posa sa main sur le bras de son camarade et lui dit, à demi-voix :

— C'est singulier !… il me semble que j'entends marcher sous bois… marcher, ou plutôt courir, car les branches craquent comme si un sanglier allait débucher.

— Il n'y a pas de sangliers dans le parc de la Malmaison, répondit Paul en prêtant l'oreille au bruit qui se rapprochait.

— Je le sais, murmura Georges. Est-ce que, par hasard, on courrait après nous ?

— Qui ? et pourquoi ?…

— Mais… des gens du château… pour t'empêcher de te battre.

— Allons donc !… ils auraient pris la même allée que nous, au lieu de brocher à travers bois.

— C'est juste !… alors c'est quelqu'un qui a fait un mauvais coup et qui se sauve…, un braconnier, peut-être…

— Ou un voleur. Il arrive droit sur nous et nous allons l'empoigner, dès qu'il se montrera. Reste à la place où tu es. Moi, je vais m'embusquer derrière le tronc de ce hêtre.

» Maintenant, silence !… et attention !

Ayant dit, Paul Fontenay avança de quelques pas, prit position contre l'arbre et attendit, pendant que son ami se tenait collé à la lisière du taillis.

Ils n'attendirent pas longtemps.

Les craquements, devenus de plus en plus distincts, cessèrent tout à coup, et une tête émergea des broussailles, une tête coiffée d'un chapeau à larges bords, et carrément plantée sur de robustes épaules.

Le fuyard s'était arrêté pour regarder et pour écouter, avant de se risquer à traverser le sentier.

Le soleil couchant l'éclairait en plein, et Fontenay, qui n'était pas loin de lui, eut tout le temps de le dévisager.

Cet homme avait une de ces figures qu'on n'oublie jamais, n'eût-on fait que l'entrevoir : une figure osseuse et carrée, avec des pommettes saillantes et des yeux caves, ombragés par des sourcils épais, des yeux qui luisaient somme des charbons ardents, encadrée par une paire de favoris d'un noir de jais, coupés au niveau de l'oreille, sans barbe ni moustaches.

Il se préparait à reprendre son élan pour franchir l'allée d'un seul bond, et Fontenay, qui avait dégainé sa petite épée de cour, était bien posté pour le larder au passage ; mais Fontenay manquait de patience et, se montrant tout à coup, il lui cria :

— Rends-toi, coquin !

Cette injonction prématurée produisit un effet tout opposé à celui qu'il en attendait. L'homme l'aperçut et fondit sur lui. Fontenay le reçut à la pointe de l'épée et le toucha au bras, mais la lame se brisa et le choc qu'il reçut lui-même fut si rude qu'il chancela. Avant qu'il eût repris son équilibre, l'homme se jeta dans le taillis qui s'étendait de l'autre côté du chemin.

Fontenay s'y lança après lui ; Prégny en fit autant.

Une chasse commença à travers les halliers, et les chasseurs, qui étaient deux contre un, auraient forcé le fuyard, mais, quoique blessé, il courait plus vite qu'eux.

Il les aurait vite distancés, s'il n'eût butté contre une souche qui le fit tomber.

Fontenay le suivait de près ; mais au moment où il allait l'atteindre, l'homme, qui s'était déjà relevé, lui lâcha presque

à bout portant un coup de pistolet en pleine figure et se remit à fuir à fond de train.

Ébloui par la flamme qui lui avait brûlé les yeux, Fontenay restait debout et ne se sentait pas mortellement atteint, mais il n'était plus en état de poursuivre le bandit qui venait d'essayer de le tuer. Il porta sa main à son visage et il la retira couverte de sang. La balle, par miracle, avait dévié et, au lieu de lui briser le crâne, elle n'avait fait que lui érafler la joue.

L'ami Georges arriva en criant :

— Où es-tu touché ?

— Il ne m'a pas tué, dit Fontenay, mais je n'y vois plus clair. Tâche de le rattraper.

— Le drôle est déjà loin… je ne le rattraperais pas, tandis que tu as grand besoin de secours, répondit Georges en s'évertuant à étancher avec son mouchoir le sang qui coulait de la blessure de son camarade.

— Laisse-moi !… ce n'est rien… ah ! si je pouvais courir, il ne m'échapperait pas le brigand !

— Je te répète qu'il a disparu dans le bois… Et que t'importe ? qu'il aille se faire pendre ailleurs !… c'est quelque vagabond qui se sera introduit dans le château pour voler… la police le retrouvera.

— Tu t'imagines que c'est un voleur… tu n'as donc pas vu sa figure ?…

— À peine… le jour baisse et j'étais à vingt pas.

— Et tu n'as pas entendu le juron qu'il a lâché en se jetant sur moi ?

— Non.

— Il a dit : *Caramba !*

— Eh bien ?… qu'est-ce que ça prouve ?

— Ça prouve que c'est un Espagnol.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr, et il en a bien l'air, avec sa face rasée et ses yeux de braise.

— Un Espagnol à la Malmaison, c'est invraisemblable… qu'y viendrait-il faire en ce moment ?

— Espionner ou assassiner, parbleu !… il se sera caché dans le parc… il aura été surpris et il vient de décamper… il recommencera.

— Si l'Empereur était ici, je ne dirais pas non, mais l'Empereur marche sur Madrid, et il doit être déjà devant Burgos. Tu ne me persuaderas pas que cet homme cherchait, pour la tuer, notre bonne Impératrice.

— Je n'en sais rien, mais j'affirme qu'il n'est pas venu pour le plaisir de se promener sous les ombrages de ce parc… Il y est entré avec des mauvais desseins et il y reviendra… Ah ! pourquoi l'ai-je manqué !… J'ai essayé de l'embrocher au passage avec cette maudite brette qui s'est cassée dans ma main… je n'ai réussi qu'à le piquer au bras.

— Enfin, tu l'as blessé, et la blessure qu'il a reçue servira à le reconnaître, si on parvient à l'arrêter. Ne pense plus à ce gredin et viens te faire panser au château.

— Au château ? Et mon duel ? Tu oublies que mon adversaire m'attend là-bas. Je vais arriver le dernier sur le terrain et je n'ai pas envie de m'attarder encore. Marchons !

— Mais, malheureux, tu n'es plus en état de te battre.

— Pourquoi donc ? Je n'ai qu'une égratignure… elle saigne beaucoup, mais ce n'est rien.

— C'est une hémorrhagie et je n'ai pas ce qu'il faut pour l'arrêter. Donc, il faut rentrer, et je te déclare que je ne te servirai pas de témoin.

— Je me passerai de toi.

— Je t'en défie bien. Quand le commandant te verra arrangé comme tu l'es, il refusera de s'aligner.

— Je l'y forcerai, et si je manquais au rendez-vous, il me prendrait pour un lâche. Va-t'en, si tu veux ; moi j'y vais.

Le sage Prégny ne savait plus que faire. Il avait espéré que le bruit du coup de pistolet attirerait des gardes du parc et que leur arrivée empêcherait la rencontre. L'assistance qu'il souhaitait lui vint d'un autre côté.

— Soit ! dit-il ; allons-y. Nous n'aurons pas beaucoup de chemin à faire.

En même temps, il montrait du doigt le commandant Carénac et son témoin qui traversaient la pelouse au pas accéléré.

Ce témoin, – un officier d'infanterie de service à la Malmaison, ce jour-là, – portait deux épées de combat qui le gênaient pour marcher, de sorte que le commandant avait de l'avance sur lui.

— Bon ! dit Fontenay en les apercevant, nous n'avons qu'à les attendre, nous serons très bien dans cette allée pour nous trouer la peau.

— La tienne est déjà assez trouée, et il faut que tu sois enragé pour vouloir ferrailler immédiatement.

— Laisse-moi en repos. Le sang ne coule presque plus.

— Nous allons savoir ce qu'en pense ton adversaire, dit Paul en prenant les devants pour aborder le terrible Carénac qui, sans lui laisser le temps de parler, l'interpella en ces termes peu courtois :

— Eh ! bien Messieurs, il paraît que, pour en découdre, il faut venir vous chercher ! Voilà dix minutes que je fais le pied de grue, là-bas, sous les platanes.

— Commandant, interrompit Georges, si nous sommes en retard, ce n'est pas la faute de mon ami. Vous avez dû entendre un coup de feu ?

— Peut-être bien… J'en ai tellement l'habitude que je n'y ai pas pris garde. Où voulez-vous en venir ?

— À vous dire qu'il faut remettre ce duel, parce que M. de Fontenay est blessé.

— Blessé ?… où donc ?… il a sans doute mal aux dents, puisqu'il tient son mouchoir sur sa figure, ricana le commandant ; je ne peux pas attendre qu'il se soit fait opérer chez le dentiste.

— On vient de tirer sur lui à bout portant. Ne voyez-vous pas que sa figure est noire de poudre ?

— Voilà qui est un peu fort !… Espérez-vous me faire accroire qu'il y a des guerilleros dans le parc de Sa Majesté ?… Nous ne sommes pas en Espagne. Où est-il donc celui qui a tiré ?

— Il s'est enfui et…

— Assez, Monsieur !… vous vous moquez de moi et, si votre ami refuse de se battre, c'est vous qui allez me rendre raison de ce persiflage.

L'auditeur au Conseil d'État n'était pas homme à se laisser traiter ainsi, et il allait répliquer vertement, lorsque Paul s'avança en disant :

— Me voilà, Monsieur. Vous m'avez insulté tantôt et vous venez d'insulter mon témoin en affectant de douter de sa parole…

— Oh ! maintenant, je ne doute plus que vous soyez blessé, mais je doute fort qu'on vous ait blessé.

— Qu'entendez-vous par là ? Supposeriez-vous que je me suis blessé moi-même ?

— On a vu des conscrits se couper un doigt pour se dispenser d'aller au feu, répondit insolemment Carénac.

Cette fois, c'en était trop.

Fontenay allait se jeter sur le soudard qui lui parlait de la sorte. Prégny le retint pour prévenir un acte de violence qui aurait mis les torts du côté de son ami, mais Prégny, maintenant, ne tenait plus du tout à empêcher le duel. Il se serait plutôt battu lui-même que de souffrir de telles offenses.

Fontenay, bien résolu à ne pas lui céder sa place, reprit vivement :

— Il vous plaît, Monsieur, de m'accuser de mensonge et de lâcheté. Pensez ce que vous voudrez de ma blessure. Je suis en état de tenir une épée et je vais vous montrer que je sais m'en servir.

Le témoin arrivait. Fontenay lui arracha une de celles qu'il apportait et revint se camper devant Carénac en disant :

— Êtes-vous prêt ?

Il était superbe ainsi, la figure bariolée de sang, les yeux flamboyants, la tête haute et la pointe de son épée plantée en terre.

Le commandant eut un sourire de dédain, mais il changea de ton.

— Diable ! s'écria-t-il, vous êtes bien pressé, jeune homme !… il me semble que nous pourrions commencer par mettre habit bas.

— À quoi bon ? répliqua Fontenay en déboutonnant le sien ; vous voyez que je ne porte pas de cuirasse, et je ne vous accuse pas d'en cacher une sous votre uniforme. Finissons-en, je vous prie… ou bien je croirai que vous cherchez à gagner du temps, parce que vous espérez que mes forces s'en iront avec mon sang.

Ce fut le tour du commandant de tressaillir sous l'injure.

— Voilà un soupçon qui va vous coûter cher. Je me serais contenté de vous donner une leçon et je vais être obligé de vous tuer. Vous serez le septième que j'aurai descendu, dit-il en prenant l'autre épée.

— Assez de fanfaronnades ! je vous attends.

— Un peu de patience ! Vous n'y perdrez rien, grommela Carénac.

Et il tomba en garde avec l'aisance et l'aplomb d'un maître d'armes.

Il l'avait été jadis au régiment où il s'était engagé simple soldat et où il avait décroché la grosse épaulette après dix ans de glorieux services.

Les fers se croisèrent, sans que les témoins s'en mêlassent.

En dépit des exploits de jeunesse qui avaient valu à Fontenay le belliqueux surnom de *Coup-d'Épée*, Georges de Prégny augurait mal de l'issue de cette rencontre et il se promettait d'intervenir au besoin pour arrêter les corps à corps. Mais rien n'annonçait qu'il dût s'en produire, car les deux adversaires ne paraissaient pas disposés à attaquer à fond. Ils sentaient qu'ils étaient à peu près de même force et ils se tâtaient, avant de se charger.

Fontenay ne s'était pas vanté : il tirait à merveille, mais sa blessure ne lui permettait pas de prolonger sans désavantage ce combat inégal et il fut le premier à risquer un dégagement si rapide et si serré que Carénac eut beaucoup de peine à le parer.

Il le para cependant et il préparait une riposte foudroyante, lorsque des appels variés partirent du taillis.

— Il a passé par ici. Je vois ses brisées.

— Il a dû se sauver du côté des bois de la Jonchère.

— Hardi, mes enfants ! il s'agit de le forcer avant qu'il escalade le mur du parc.

Ces voix se rapprochaient et, si acharnés que fussent les combattants, ils ne pouvaient pas continuer devant les gens qui accouraient, lancés à la poursuite de l'homme au coup de pistolet. Ils rompirent tous deux et les épées s'abaissèrent, à la très vive satisfaction de l'auditeur au Conseil d'État.

Presque aussitôt, quatre gardes, à la livrée vert et or, débouchèrent dans l'allée qui servait de champ clos et s'arrêtèrent stupéfaits en apercevant deux officiers et deux messieurs en costume de cour, dans des attitudes qui ne laissaient aucun doute sur leurs intentions.

Ces gardes étaient conduits par un vieux brigadier de la vénerie impériale, et celui-là reconnut aussitôt Paul Fontenay pour l'avoir rencontré plus d'une fois à la Malmaison.

Il le salua militairement et il lui demanda, non pas ce qu'il faisait là, mais s'il avait vu passer un particulier coiffé d'un grand chapeau.

À quoi Fontenay répondit sans hésiter :

— Je l'ai vu de si près que j'ai essayé de l'empoigner et qu'il m'a brûlé la figure d'un coup de pistolet.

— C'est vrai… vous êtes blessé, Monsieur, murmura le brigadier ; mais le gredin ne tenait-il pas une cassette ?

— Il m'a bien semblé qu'il portait sous son bras gauche un objet que je n'ai pas pu distinguer… vous pouvez vous dispenser de lui donner la chasse… il courait comme un chevreuil et il y a beau temps qu'il est hors d'atteinte. Vous arrivez un peu tard, mon brave.

— C'est la faute d'un imbécile de jardinier qui l'a vu se glisser hors du château par une porte de service et qui, au lieu de crier au voleur ! l'a laissé filer. Il n'y a pas dix minutes que j'ai été averti par une femme de chambre qui a trouvé tout bouleversé l'appartement d'une des dames de Sa Majesté.

— C'est ce que je pensais, murmura l'auditeur au Conseil d'État ; le château est très mal gardé… Si Sa Majesté savait cela !…

— Courez, vous autres ! reprit le brigadier, et si vous ne le rattrapez pas, allez prévenir la gendarmerie de Rueil. Nous avons son signalement… donnez-le au maréchal des logis et qu'il mette tout son monde en campagne. Il faut qu'on retrouve ce brigand-là.

Les gardes se lancèrent aussitôt, les uns dans le bois, les autres vers la pelouse, mais le brigadier resta. Il n'avait plus ses jambes de vingt ans, et il n'était pas fâché de reprendre haleine, tout en se renseignant.

Carénac, qui ne s'intéressait pas du tout à cette histoire de vol, s'était tiré à l'écart et n'attendait, pour recommencer le combat, que le départ du vieux forestier.

— Je le savais bien, moi, que cet homme n'était pas un conspirateur, dit à demi-voix Georges de Prégny. Il a dérobé une cassette. C'est un vulgaire filou.

— L'un n'empêche pas l'autre, grommela Fontenay.

Puis s'adressant au brigadier :

— Comment donc s'y est-il pris pour s'introduire dans le château qui aujourd'hui est plein d'invités ?

— On suppose qu'il s'y est glissé hier soir, à la brune, qu'il s'y est caché dans quelque cave et qu'il en est sorti pour faire son coup, pendant que Sa Majesté et sa suite étaient au concert.

— Il n'a tué personne, j'espère ?

— Non, parce que personne n'est venu le déranger pendant qu'il opérait mais si quelqu'un l'avait surpris fouillant les meubles, je crois qu'il ne se serait pas gêné pour jouer du couteau.

— Certes, non, car il a tiré sur moi, parce que j'ai essayé de lui barrer le chemin. Il a une de ces figures qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'un bois et, à son teint basané, comme à son costume, je l'ai pris pour un Espagnol.

— Ça se pourrait bien. Ces gens-là n'aiment pas les Français et ils détestent notre Empereur. Cette nuit, je ferai doubler les patrouilles… mais je compte bien que, dès ce soir, mes hommes ou les gendarmes mettront la main sur lui.

— L'Impératrice est-elle informée de ce qui vient de se passer ?

— Elle doit l'être maintenant, et la demoiselle que ce bandit a dévalisée doit l'être aussi.

— Ah ! c'est une demoiselle ?

— Oui, Monsieur, une demoiselle qui est depuis deux ans lectrice de Sa Majesté et que vous connaissez bien… une grande qui a une taille souple comme un roseau et des yeux comme je n'en ai jamais vu.

— Son nom ? demanda vivement Paul.

— Je ne m'en souviens plus. Mais tous ces messieurs du château vous le diront.

Paul allait insister, car il devinait presque de qui il s'agissait, et il avait des raisons particulières pour tenir à éclaircir ses doutes.

Carénac lui coupa la parole en criant comme s'il eût été à la tête de ses escadrons :

— Brigadier !… avancez à l'ordre !

Le vieux garde, qui avait été soldat, s'empressa d'obéir. Il vint se mettre au port d'armes devant l'officier supérieur qui portait sur les épaules les insignes de son grade et qui lui demanda rudement :

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Pourquoi n'êtes-vous pas avec vos hommes ?

— Je vais les rejoindre, mon commandant, balbutia le brigadier ; Monsieur m'a interrogé et j'ai cru pouvoir…

— Vous êtes de service, et quand on est de service, on ne doit pas bavarder avec les bourgeois qu'on rencontre. Tournez-moi les talons et que je ne vous revoie plus, car si vous revenez rôder par ici, je ferai mon rapport à votre adjudant.

Rabroué de la sorte, le pauvre diable fit demi-tour sans répliquer, mais Fontenay intervint :

— Pardon, Monsieur, dit-il froidement, je ne suis pas de service, moi, et je ne suis qu'un bourgeois ; par conséquent, je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous et vous trouverez bon que je me renseigne sur un fait qui m'intéresse.

— Oh ! ricana le commandant, je sais que vous n'êtes pas pressé de reprendre notre explication interrompue. Renseignez-vous donc ! mais faites vite, car moi non plus je ne suis pas à vos ordres, et si vous continuez à traîner en longueur une affaire qui devrait être déjà vidée, je vais vous planter là.

À ce moment, le brigadier, qui s'en allait, dit en passant près de Fontenay :

— Je me rappelle maintenant le nom de la lectrice qui vient d'être volée. C'est M^lle^ de Gavre.

Le commandant ne l'entendit pas, ce nom qui fit tressaillir Paul Fontenay. Georges de Prégny l'entendit fort bien ; il comprit ce que devait éprouver son camarade et l'occasion lui parut bonne pour risquer une dernière tentative de conciliation.

— Monsieur, dit-il à Carénac ; mon ami vient de vous prouver qu'il ne refuse pas de se battre. Il y est encore tout disposé ; mais la nuit tombe ; on n'y voit plus clair et, si vous recommenciez maintenant, vous pourriez vous éborgner. C'est pourquoi, sans le consulter et en ma qualité de témoin, je prends sur moi de vous proposer de remettre la partie à demain.

— Je ne m'y opposerais pas, si la chose était possible, dit froidement le commandant ; mais je quitte la Malmaison ce soir, et, demain matin, je serai en route pour rejoindre mon régiment à l'armée d'Aragon. Il a déjà chargé à Burgos et je n'y étais pas. Je n'ai pas envie de manquer la campagne pour attendre le bon plaisir de votre ami. Finissons-en donc sur-le-champ ou restons-en là. Je ne peux pas forcer votre ami à s'aligner, si le cœur ne lui en dit pas.

Le mot final cingla comme un coup de fouet Paul Fontenay qui aurait volontiers accepté la remise proposée par Georges de Prégny, car depuis que le brigadier avait nommé M^lle de Gavre, il ne pensait plus qu'à elle et il lui tardait de savoir s'il ne lui était pas arrivé d'autre malheur que celui d'avoir été volée. Mais l'intraitable commandant semblait l'accuser encore une fois de manquer de cœur. Il n'y tint plus et, oubliant la jeune fille qu'il aimait, il se remit en garde.

— Défendez-vous ! cria-t-il brusquement.

Et fonçant sur son adversaire, il l'attaqua avec tant de furie que Carénac eut fort à faire pour éviter un coup droit.

Fontenay ne songeait plus à se couvrir ; il ne songeait qu'à tuer, et, à ce jeu, le combat ne pouvait que finir promptement par la mort d'un des combattants ; – peut-être par la mort de tous les deux.

Sa joue saignait toujours. Il avait l'air d'un lion blessé.

Tout à coup, au plus fort de l'engagement, au moment où les lames, heurtées, sonnaient comme des fers battus sur l'enclume, Carénac fit un saut de côté qui le mit hors de portée et jeta son épée dans le taillis.

Paul, stupéfait, dut s'arrêter. Il tournait le dos à la prairie et il ne voyait pas ce que voyait fort bien Carénac placé en face de lui.

Paul crut que Carénac fuyait et, il allait l'apostropher de la belle façon, lorsque Georges lui dit précipitamment :

— Fais comme lui. Jette ton épée.

Paul ne comprenait pas encore. Son ami la lui arracha des mains et la lança dans les broussailles.

Le témoin du commandant s'était rangé au bord du sentier et il avait pris l'attitude d'un soldat qui va être passé en revue par son général.

Fontenay se demandait s'ils étaient tous subitement devenus fous, mais, en se retournant, il comprit.

À vingt pas de l'endroit où le duel venait de s'engager, l'allée aboutissait à la pelouse que le bois encadrait et, de ce côté, s'avançait un groupe, ou plutôt un cortège, en tête duquel marchait une femme que Fontenay reconnut du premier coup d'œil.

— L'Impératrice ! murmura-t-il.

C'était elle, précédant des Messieurs en habit de cour, suivie à distance par un peloton de grenadiers et accompagnée de deux dames de sa maison.

Elle aurait pu se passer de ce brillant entourage pour se faire reconnaître. Tant de grâce et tant de majesté ne pouvaient appartenir qu'à l'adorable créole qui fut le bon génie de Napoléon.

Elle avait alors quarante-cinq ans et elle n'en paraissait pas trente. Ses yeux enchantaient ; son sourire charmait. Elle était très simplement vêtue avec ce goût exquis et cette suprême élégance dont elle possédait le secret. Ce n'était pas la souveraine qu'on saluait en elle ; c'était la femme.

Et le rude soldat Carénac, qui venait de mettre bas les armes en la voyant paraître, n'était pas le moins troublé des quatre acteurs de cette scène.

Il était sans doute écrit là-haut qu'il ne s'achèverait jamais, ce duel interrompu pour la seconde fois, car aucun des deux adversaires n'aurait osé donner ce spectacle à

l'Impératrice et ils tremblaient tous qu'elle n'eut deviné ce qu'ils faisaient là quand elle les avait surpris.

Elle était arrivée par la pelouse en suivant la lisière du taillis, et en les apercevant, elle s'était engagée dans le sentier où ils ferraillaient.

Si vite qu'ils eussent cessé, ils ne pouvaient guère espérer qu'elle n'avait pas constaté le flagrant délit et ils l'attendaient comme des écoliers en faute, pris sur le fait par leur maître ; Fontenay, surtout, qu'elle avait comblé et qui eût mieux aimé mourir que de lui déplaire.

Il baissait les yeux et il oubliait d'essuyer le sang qui marquait son visage et qui montrait trop bien que sa promenade au fond du parc n'avait pas été pacifique.

Évidemment, ce n'était pas en prenant le frais qu'il s'était arrangé de la sorte.

Et ce qu'il redoutait par-dessus tout ne manqua pas d'arriver. Joséphine lui dit de sa voix d'or qui remuait tous les cœurs :

— Ah ! mon Dieu, mais vous êtes blessé, mon cher Paul !

Et Paul ne sut que répondre, quoiqu'il ne manquât ni d'aplomb ni d'usage, ayant beaucoup vécu dans la cour particulière de l'Impératrice qui le traitait en enfant gâté.

Ce fut Georges qui prit la parole pour expliquer la situation.

— Madame, commença-t-il, Paul a été blessé par un malfaiteur qu'il a tenté d'arrêter.

Georges avait deviné tout de suite qu'en dépit des précautions qu'ils avaient prises, elle les soupçonnait de s'être rassemblés là pour un duel, et il cherchait à la détourner de cette idée, sachant bien que Sa Majesté, – pas plus que son auguste époux, n'aimait qu'on risquât sa vie ailleurs que sur un champ de bataille.

— Un malfaiteur ! s'écria-t-elle ; sans doute, celui que mes gardes poursuivent ?… Et ce coup de feu qu'ils ont entendu…

— Il l'a tiré sur moi, Madame, dit Fontenay, mais c'est tout au plus s'il m'a touché. Malheureusement, le coquin s'est échappé.

— L'important, c'est qu'il ne vous ait pas tué. Nous ne nous serions pas consolées de votre mort.

En appuyant sur ce nous, la bonne Joséphine s'effaça pour mettre en évidence une personne qui se tenait respectueusement derrière elle et qu'elle prit par la main pour la faire avancer.

Fontenay ne put retenir une exclamation.

Cette personne, c'était M^lle^ de Gavre, pâle d'émotion et plus belle encore sous sa pâleur. Elle était charmante en robe blanche, avec ses cheveux blond-cendré et ses grands yeux noirs pleins de feu, qu'elle n'osait pas lever sur le vaillant jeune homme qui venait de s'attaquer à un bandit armé jusqu'aux dents.

— Vous entendez, ma chère Marguerite, lui dit l'Impératrice. Il n'a pas tenu à Fontenay qu'on prit ce misérable. Il a du moins retardé sa fuite ; mes gens sont sur ses

traces et je compte que vous allez rentrer en possession de votre bien.

— J'aurais préféré le perdre et que M. Fontenay ne fût pas blessé, murmura la jeune fille, dont les joues se colorèrent d'une rougeur significative.

Joséphine souriait en regardant ces deux amoureux qui l'intéressaient à des titres différents.

Paul Fontenay, né comme elle à la Martinique, était le fils unique d'une de ses amies d'enfance.

Marguerite de Gavre, née d'une mère espagnole, avait eu pour père un général mort glorieusement à Austerlitz en conduisant au feu une brigade de la grande armée.

Joséphine, qui avait recueilli l'orpheline, songeait à faire deux heureux et elle ne désespérait pas d'y réussir.

— J'ai une bonne nouvelle à lui annoncer, reprit-elle doucement. Je viens de recevoir un courrier de l'Empereur, et ce courrier m'apporte un brevet de sous-lieutenant pour Paul Fontenay.

Paul ne chercha point à cacher sa joie. C'était son rêve le plus cher qui se réalisait.

— Ne vous félicitez pas trop, ajouta en souriant Joséphine. Vous allez être attaché à l'état-major de Sa Majesté et elle exige que vous partiez immédiatement pour aller la rejoindre.

— Je partirai demain ! s'écria Paul, sans remarquer le nuage de tristesse qui passa sur le charmant visage de la jeune fille.

— Demain, mon cher Paul, je vous remettrai une lettre particulière pour l'Empereur. Vous partirez après-demain et vous arriverez encore assez tôt pour entrer dans Madrid avec lui.

Puis, se rappelant qu'elle n'était pas seule avec son protégé et qu'il était temps de faire l'Impératrice, Joséphine demanda :

— Qui sont ces Messieurs ?

Cette question s'adressait à Carénac et à son témoin qui jouaient là le rôle de personnages muets et qui ne souhaitaient rien tant que de disparaître.

Le chef d'escadron s'empressa de décliner son nom et sa qualité.

— Ah ! dit la souveraine, c'est vous, commandant, qui êtes arrivé hier avec des dépêches pour le Ministre de la guerre. Je vous sais gré d'avoir demandé à m'être présenté, avant de retourner à l'armée. Vous avez assisté au concert et, en vous promenant dans le parc, vous avez rencontré M. Fontenay… par hasard ?

— Oui, Votre Majesté… par hasard, murmura Carénac, tout décontenancé.

— Elle a deviné qu'ils viennent de se battre, pensa Georges de Prégny.

Le commandant n'attendit pas la suite. Il salua gauchement l'Impératrice et il s'esquiva, suivi de son témoin, mais en passant près de Fontenay, il lui dit tout bas :

— Partie remise, jeune homme. Nous nous reverrons en Espagne.

Fontenay ne répondit pas : on aurait pu l'entendre, – mais le coup d'œil qu'il lança au vindicatif commandant dit clairement qu'il acceptait ce rendez-vous, à longue échéance, au delà des Pyrénées.

Carénac et son témoin disparurent au tournant du sentier. L'entourage de Sa Majesté se tenait à distance respectueuse. Les deux amis restèrent seuls en présence de l'Impératrice et de M^lle^ de Gavre qui ne l'avait pas quittée.

— Êtes-vous satisfait, mon cher Paul ? demanda la souveraine.

— Je bénis l'Empereur et Votre Majesté, s'écria Fontenay.

— Ne me remerciez pas…, vous allez courir de grands dangers, mais nous prierons Dieu pour vous. J'espère qu'il vous protégera, et si votre sang doit couler encore, vous ne le verserez que pour la France.

Et, ajouta malicieusement la bonne Joséphine :

— Il est temps que vous gagniez vos éperons. L'oisiveté ne convient ni à votre âge, ni à votre caractère. Je ne veux pas savoir ce que vous étiez venu faire dans ce bois avec le brave soldat qui vient de s'éloigner, mais je compte qu'en Espagne vous ne vous battrez que contre les ennemis de votre patrie.

Paul baissa la tête sous cette semonce méritée et n'essaya pas de nier ce que l'Impératrice avait deviné.

— Marguerite aussi y compte, reprit-elle. C'est le vol dont elle vient d'être victime qui m'a amenée dans ce coin du parc. À quelque chose malheur est bon, puisque je suis arrivée à temps pour interrompre une explication… armée.

Et comme Paul se taisait :

— Ne parlons plus de cela. L'Empereur n'en saura rien et moi je l'oublierai.

» Parlons des succès qui vous attendent là-bas. J'ai répondu de vous, et l'Empereur, qui ne vous épargnera pas les missions périlleuses, ne vous marchandera pas les récompenses. Partez donc, et revenez en recevoir une autre, après la guerre.

Paul, profondément ému, regarda Mlle de Gavre et lut dans ses yeux qu'elle ne désavouait pas cette promesse de sa souveraine. Il aurait bien voulu l'entendre de sa bouche, mais il ne pouvait pas l'interroger.

— En attendant cet heureux jour, continua l'Impératrice, je vous recevrai demain, mon cher Paul, et je vous chargerai peut-être d'une mission qui ne vous déplaira pas, j'en suis certaine.

— Oserai-je demander à Votre Majesté s'il est vrai que le scélérat qui m'a blessé ait dérobé à Mlle de Gavre une cassette…

— Qui contient des titres importants. Ce n'est que trop vrai. La perte est sérieuse. Elle n'est pas irréparable. À demain ! Ah ! j'oubliais de vous dire que vous voyagerez en chaise de poste jusqu'à la frontière et que vous trouverez à Bayonne vos chevaux et votre équipement. J'y ai pourvu et je m'estime heureuse de mettre le fils de mon amie d'enfance à même d'entrer en campagne.

» Maintenant, mon cher Fontenay, avant que vous gagniez vos éperons, venez, que je vous arme chevalier.

L'Impératrice tendit sa main charmante au nouveau sous-lieutenant, qui mit un genou en terre pour la baiser.

Quand ce fut fait, avant qu'il se relevât, elle fit signe à sa lectrice d'avancer, et Paul effleura de ses lèvres le bout des doigts de la jeune fille.

Ils avaient compris tous les deux que l'Impératrice les fiançait.

Marguerite ne pensait plus du tout au danger qu'elle avait couru d'être assassinée par le bandit qui s'était introduit chez elle, et Paul ne pensait pas davantage aux périls qu'il allait affronter en Espagne.

Ils ne pensaient qu'à leur bonheur et ils ne pouvaient pas y croire.

Joséphine tenait à clore par cette scène muette l'entrevue qui venait de combler les espérances des deux amoureux qu'elle protégeait.

Elle congédia d'un sourire et d'un geste, Paul Fontenay et Georges de Prégny, qui était resté modestement à l'écart ; puis elle reprit à pas lents le chemin du château, comme une fée bienfaisante disparaît après avoir uni au Prince Charmant la Princesse persécutée.

Le Prince Charmant la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût dépassé l'angle du taillis, et sa joie éclata enfin comme un chant de triomphe.

— Quelle souveraine ! s'écria-t-il, et comme on serait heureux de se faire tuer pour elle !

— Ce serait un fort mauvais moyen de lui prouver ta reconnaissance, dit Georges en riant. Elle te saura beaucoup

plus de gré de revenir sain et sauf avec une épaulette de plus sur les épaules ou la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine…

» M^lle^ de Gavre aussi.

— Je tâcherai… mais je te jure que je ne me ménagerai pas et que je sabrerai de bon cœur les Espagnols, quand ce ne serait que pour me venger de celui qui vient de me marquer au visage…

— En admettant que ce gredin soit Espagnol.

— En doutes-tu encore après ce que tu viens d'entendre ? Il est arrivé de son pays tout exprès pour voler M^lle^ de Gavre, qui est Espagnole par sa mère.

— Ce n'est pas une raison, pas plus que le juron qu'il a lâché en tirant sur toi et que tu prétends avoir compris.

— Ah ! je crois bien que je l'ai compris ! Avant de venir en France, j'ai passé trois ans au collège à la Havane et je parle l'espagnol aussi bien que le français.

— Ça pourra te servir à l'armée que tu vas rejoindre et t'aider à te faire remarquer de Sa Majesté. Sais-tu, mon cher, que j'envie ton sort ? Ah ! si je pouvais comme toi être attaché à l'état-major de l'Empereur, je ne regretterais pas ma place au Conseil d'État… et, ma foi ! si la campagne se prolonge, j'intriguerai pour obtenir qu'on m'envoie porter là-bas le portefeuille que Sa Majesté reçoit de Paris toutes les semaines. Mais je n'aurai pas cette chance. Vous entrerez à Madrid avant un mois, et au jour de l'An la paix sera faite.

— Qui sait ?… ces gens-là défendent leur pays et ils vivent d'oignons crus. Ils tiendront longtemps et, pour en venir

à bout, ce sera dur. Je n'en serai pas fâché. Ça me donnera le temps de gagner des grades.

— Des grades ?… au pluriel ?… demanda en souriant Georges de Prégny.

— Pourquoi pas ?… mon compatriote, Jacques de Servon, est déjà colonel et il n'a que vingt-sept ans. Du reste, je me consolerai de ne pas avoir un si rapide avancement, pourvu que j'épouse M^lle^ de Gavre.

— À la bonne heure ! tu ne te caches plus de l'aimer… maintenant, on ne supposera plus que c'est pour sa fortune, s'il est vrai qu'elle vient de la perdre… et il faut le croire, puisque l'Impératrice l'a dit.

— Eh bien ! je lui en referai une, car je compte devenir général.

— C'est la grâce que je te souhaite… si une balle ne t'arrête pas en chemin. Tu vas jouer gros jeu, mais tu es né sous une heureuse étoile et j'espère que tu te tireras sans accroc de cette Espagne où, à ce qu'il paraît, chaque rocher cache un assassin. On raconte des histoires épouvantables de soldats crucifiés ou sciés entre deux planches.

— Sois tranquille. Je ne me laisserai pas prendre. Ils pourront me tuer, mais me torturer, je les en défie, car ils ne m'auront pas vivant.

— Je ne serai pas rassuré tant que tu seras là-bas. Promets-moi de m'écrire.

— C'est promis. La question est de savoir si tu recevras mes lettres. Les courriers sont souvent égorgés sur les routes, même ceux qui viennent du quartier général de l'Empereur. Enfin, je profiterai de toutes les occasions pour

te donner des mes nouvelles… à condition que tu me donnes des tiennes…

— Et de celles d'une personne qui t'intéresse ; je m'y engage formellement et je serai toujours prêt à te servir ici, le cas échéant.

— Merci, Georges ! Entre nous maintenant, c'est à la vie, à la mort. Je te verrai demain, n'est-ce pas, après avoir vu l'Impératrice ?

— Nous dînerons ensemble à Paris, et après-demain je te mettrai dans ta chaise de poste, puisque tu vas voyager comme un sénateur de l'Empire. Pour le moment, rentrons, si tu m'en crois. Ta joue ne saigne plus, mais tu n'es pas présentable… je vais te mener chez le chirurgien de service et, avant trois jours, il n'y paraîtra plus.

— Je ne serais pas fâché qu'il me restât une jolie balafre.

— À Dieu ne plaise, mon cher ! L'Empereur te demanderait à quelle bataille tu as été blessé et tu serais fort embarrassé de lui répondre… Je ne te conseillerais pas de lui dire la vérité.

» En revanche, ajouta l'auditeur au Conseil d'État, je te conseille de te faire panser le plus tôt possible et nous allons arriver au château.

Tout en causant ainsi, les deux jeunes gens avaient fait du chemin. Ils n'avaient pas pris le même que l'Impératrice et son cortège, mais ils avaient atteint la lisière du bois, et, ils la virent, de loin, rentrer à la Malmaison, dont les fenêtres s'illuminaient déjà, car la nuit tombait tout à fait.

La cloche de l'église de Rueil sonnait l'*Angelus*, cette cloche que Bonaparte, premier Consul, aimait tant à écouter le soir et dont il se souvenait encore à Sainte-Hélène.

Ils lui avaient annoncé sa grandeur future, ces sons mélancoliques et doux. Que présageaient-ils à Paul Fontenay, la veille de son départ pour une guerre d'où il n'était pas sûr de revenir ? La mort des braves, la mort devant l'ennemi, ou bien la gloire et, après la gloire, le bonheur conjugal ?

Fontenay n'était pas porté à la rêverie, et cependant il s'était arrêté pour mieux les entendre, et son ami, qui devinait sa pensée, le laissait se recueillir, au moment où sa destinée allait se décider.

Fontenay pensait à l'adorable jeune fille qu'il aimait et que peut-être il ne reverrait jamais. Il priait Dieu pour elle, car il avait la foi, et il lui demandait de bien mourir, s'il ne devait pas survivre à cette guerre qui allait dévorer tant de héros.

Tout à coup arriva jusqu'à lui l'air : *Partant pour la Syrie*, joué par la musique de la garde qui saluait l'Impératrice rentrant au palais.

Fontenay releva la tête et ses yeux étincelèrent. Il crut que c'était la réponse du ciel ; il crut que Dieu voulait qu'il partît pour l'Espagne sans regrets et sans crainte, et que Dieu veillerait sur lui.

Le sort en était jeté. Il fallait vaincre ou mourir.

# CHAPITRE II

— Tournesol !

— Mon lieutenant ?

— La gourde est-elle vide ?

— Non, mon lieutenant. Il y reste encore de quoi boire un coup et même deux.

— Passe-la-moi. J'ai besoin de me réchauffer.

Tournesol, cavalier d'ordonnance, éperonna sa monture et tendit à son officier la gourde accrochée à l'arçon de sa selle.

— Dire qu'à Paris il y a des gens qui se figurent que l'Espagne est un pays chaud, grommela le lieutenant, après avoir bu.

— Un drôle de pays chaud !… toutes les montagnes sont couvertes de neige… au mois de novembre on n'a pas idée de ça… Pourtant, voici des vignes, et ce matin les camarades m'ont dit qu'il y a des caves pleines de vin dans cette bicoque où finit notre étape et que voici devant nous… ; de loin, elle ne paie pas de mine… et j'ai idée que nous n'y serons pas mieux logés qu'à Lerma, où nous avons couché hier.

Ces propos s'échangeaient entre Paul Fontenay et un soldat du 13$^{e}$ cuirassiers, qui lui servait d'ordonnance, sur

une route bordée de peupliers dépouillés par l'hiver, à deux cents pas de la petite ville d'Aranda de Duero, à dix-huit lieues de Burgos et à vingt-cinq lieues de Madrid.

Comblé des bienfaits de l'Impératrice, Paul avait trouvé à Bayonne deux chevaux excellents et un mandat de cinq cents napoléons sur la caisse du payeur de l'armée qui lui en avait compté deux cents pour ses premiers besoins. Paul les portait dans sa ceinture, et il avait recruté pour le servir pendant la campagne un grand diable de Gascon, long comme un jour sans pain et sec comme une allumette : Jean Tournesol, récemment sorti de l'hôpital militaire où l'avait envoyé un coup de pied de cheval.

Fontenay n'avait qu'à se féliciter du choix qu'il avait fait. Jean Tournesol était un soldat à toute épreuve et un serviteur avisé – un débrouillard, comme on dit maintenant. Rien ne l'embarrassait, il savait se tirer d'affaire en toute occasion et, quoiqu'il ne comprît pas un traître mot d'espagnol, on eût dit qu'il connaissait à fond l'Espagne, où il n'était jamais venu.

Il avait le défaut d'être bavard, mais Fontenay n'était pas trop fâché de causer avec lui, pour abréger un peu la longueur d'interminables chevauchées à travers un pays désert et désolé.

Jusqu'à Burgos, le nouveau sous-lieutenant avait marché avec des détachements qui allaient rejoindre leurs corps. L'Empereur avait séjourné à Burgos ; il n'y était plus, et Fontenay, impatient de se présenter à lui, s'était décidé à partir tout seul avec son ordonnance.

Les chemins n'étaient pas sûrs, mais l'armée qui venait d'y passer avait laissé des arrière-gardes dans presque tous

les villages, et l'ennemi s'était replié sur Madrid pour défendre le passage des montagnes qui séparent la Vieille-Castille de la Nouvelle.

Fontenay n'avait pas encore fait de mauvaises rencontres et s'accommodait bravement de gîtes abominables, comme à Lerma qu'il venait de quitter ce jour-là, qui était le 28 novembre.

Il ne s'était jamais senti plus dispos et plus gai. Il emportait le souvenir de Marguerite de Gavre qu'il avait revue un instant la veille de son départ et il était soutenu par l'espérance. Il lui tardait seulement d'affronter de plus sérieux dangers, de voir la guerre, dont il ne connaissait encore que les fatigues, et de se distinguer sous les yeux du grand Napoléon, qui n'était plus qu'à une marche de lui, en avant d'Aranda et au pied de la Sierra formidablement retranchée qu'il allait peut-être attaquer le lendemain.

Fontenay tremblait d'arriver trop tard.

Le jour baissait déjà quand il atteignit les premières maisons d'Aranda : un affreux bourg en ruines qui semblait avoir été abandonné par ses habitants, car on n'en voyait pas un dans ses rues tortueuses et sombres.

Rien que des mendiants déguenillés rôdant le long des maisons délabrées. Les autres se cachaient sans doute afin de ne pas voir les Français.

Fontenay, qui s'en doutait, pour s'en être assuré aux étapes précédentes, tira de ses fontes un billet de logement qu'on lui avait remis à Lerma et se mit à déchiffrer, non sans peine, une kyrielle de noms espagnols :

— Don Inigo de Barrameda, marquez de Santa-Cruz, y Tordesillas, y Pardilla, y Milagros…

— Y nous embête ! s'écria Tournesol, qui avait toujours le mot pour rire.

— Silence dans le rang ! commanda Fontenay, tout en riant de ce calembour saugrenu. Ce seigneur, qui a tant de noms, demeure *calle de las Vinas…,* c'est-à-dire, en français, rue des Vignes.

— Ça promet, dit entre ses dents l'ordonnance qui appréciait fort le vin d'Aragon.

— Il s'agit de savoir où elle est, cette *calle.*

Et poussant son cheval vers un des gueux qui se chauffaient aux derniers rayons du soleil, il l'interrogea en excellent espagnol.

L'homme ne daigna pas desserrer les dents, mais il lui montra du doigt une maison massive comme une forteresse et un peu moins ruinée que les autres.

Fontenay lui jeta une pièce de monnaie et poussa son cheval dans la rue des Vignes, suivi à distance réglementaire par Jean Tournesol.

Ils mirent pied à terre devant la maison désignée et l'ordonnance tint les chevaux pendant que l'officier examinait la façade et la porte de l'édifice qui avait l'apparence d'un palais déserté par ses nobles maîtres.

Il n'y avait pas de vitres aux fenêtres, mais il y avait des balcons sculptés et, au-dessus du portail, un énorme écusson de pierre, surchargé d'armoiries.

Fontenay heurta avec le pommeau de son sabre ; un guichet grillé s'entrouvrit et une voix demanda rudement : *que quière usted ?* qu'est-ce que vous voulez ? – à quoi Fontenay répondit en exhibant son billet de logement.

Le guichet se referma, des verrous furent tirés, la porte fut entre-bâillée, et un homme se montra en costume complet de Figaro, justaucorps et culotte de velours, bas de soie aux jambes et résille sur la tête.

Ce personnage approchait de la soixantaine, mais il était droit comme un I, et, en dépit de cet accoutrement de comédie, il avait grand air.

Sans attendre que Fontenay s'expliquât, il lui fit signe de le suivre ; il le conduisit dans une immense pièce, meublée d'une table vermoulue et de quelques escabeaux boiteux, après quoi il se retira en marmottant la formule obligatoire en Espagne : *A la disposicion de usted*.

Paul savait déjà par expérience qu'il ne fallait pas prendre au sérieux cette phrase polie, et il ne douta pas un seul instant que, dans la bouche de cet hidalgo mécontent, elle n'équivalût à un envoi à tous les diables.

Don Inigo de Barrameda, – car c'était lui-même qui venait de le recevoir, – maudissait les envahisseurs de son pays et ne subissait que contraint et forcé la loi du vainqueur.

Il laissa ses hôtes aux prises avec une vieille d'une laideur repoussante, moitié servante, moitié duègne, barbue comme un homme et affligée d'un nez trognonnant, tout hérissé de verrues.

Tournesol, qui venait d'attacher les deux chevaux à des anneaux scellés dans la muraille, entra et se mit incontinent

à essayer d'apprivoiser cette mégère, en lui adressant la parole dans une langue qu'il avait inventée : un mélange de verbes français à l'infinitif et de mots du patois gascon, qui ressemblait beaucoup au sabir, cet idiome cher à nos troupiers d'Afrique.

Il y perdit ses peines : la vieille affecta de n'y rien comprendre, et il fallut que Fontenay l'apostrophât en pur castillan pour lui demander de préparer à souper et d'indiquer à son ordonnance où était l'écurie.

Elle parut très surprise d'entendre un chien de Français parler aussi correctement l'espagnol, mais elle obéit en rechignant.

Tournesol fut conduit par elle sous un hangar où il put donner à ses bêtes l'orge qu'il avait apportée, – heureusement, car il n'y avait ni foin au râtelier ni grain dans la mangeoire.

La duègne récalcitrante revint annoncer à l'officier qu'elle allait s'occuper de son repas, alluma une chandelle de résine dans un flambeau de fer et disparut.

Fontenay ne tenait pas du tout à la compagnie de cette rébarbative créature et il s'en alla rejoindre Tournesol. Il le trouva en train de panser les chevaux qui avaient grand besoin de nourriture et de soins, après une marche de neuf heures par des chemins défoncés.

Tournesol n'avait rien perdu de sa bonne humeur, et il égaya son officier par des plaisanteries sur le costume de Don Inigo qui, pour recevoir les Français, s'habillait comme s'il avait dû, le soir, jouer la comédie sur un théâtre.

Tournesol avait déjà découvert une salle basse, garnie de paille fraîche, où son lieutenant pourrait dormir, si le farouche hidalgo ne lui offrait pas un logement plus convenable.

Fontenay était tout disposé à se contenter d'une hospitalité restreinte, et comme il avait grand'faim, il fit honneur au *puchero* que la vieille lui servit dans une marmite et qu'il dut avaler avec une cuiller de bois.

Il en resta pour Tournesol, qui déclara que ce potage aux pois chiches ne valait pas un bon tourin de Gascogne.

Fontenay, repu et fatigué, se proposait d'aller, aussitôt après ce souper sommaire, s'étendre sur la litière qui devait lui servir de lit.

Il fut très surpris de voir entrer le maître du logis, suivi de la duègne portant une bouteille et deux verres qu'elle posa sur la table.

Don Inigo lui parut transfiguré. Il avait presque l'air gracieux, et Paul eut aussitôt l'explication du miracle, car ce seigneur lui dit qu'ayant appris par sa servante que son hôte parlait le castillan, il venait causer et même boire avec lui, comme il sied entre ennemis courtois.

Fontenay ne demandait pas mieux que de savoir ce que pensait des événements de la guerre cet Espagnol renforcé, et il accepta avec empressement son offre polie, mais tardive.

Il ne prévoyait guère le tour qu'allait prendre cette conversation inattendue.

Don Inigo de Barrameda, après avoir pris place à table en face de son hôte, remplit gravement les deux verres et vida le sien d'un trait, en disant, dans sa langue :

— Seigneur Français, je bois avant vous pour vous prouver que ce vieux vin, récolté sur mes terres, n'est point empoisonné, comme vous pourriez le croire.

— C'est une pensée qui ne m'était pas venue, protesta Fontenay en buvant à son tour, sans laisser une goutte de ce nectar versé par la main d'un ennemi.

— Je vous sais gré de ne pas m'avoir soupçonné. Je hais les envahisseurs de mon pays, mais je ne veux leur faire qu'une guerre loyale.

— Je le crois, Monsieur le marquis.

— Comment savez-vous que je suis marquis ? demanda brusquement l'hidalgo.

— *Marquez de Santa Cruz… y otros locos…* c'est écrit sur mon billet de logement. Moi, je ne suis pas marquis. Je m'appelle Paul Fontenay, tout court.

— Mais vous êtes Français.

— Oui… de la Martinique.

— N'est-ce pas dans cette île que votre Impératrice est née ?

— Parfaitement. Je suis son compatriote, et c'est grâce à sa protection que je vais rejoindre l'armée en qualité d'officier attaché à la maison de l'empereur Napoléon.

Il y eut un silence. Don Inigo semblait hésiter à poser une autre question qu'il avait sur les lèvres.

— Napoléon est parti d'Aranda hier, n'est-ce pas ? reprit Fontenay.

— Il y a passé deux jours et il arrivera ce soir à Somo-Sierra… où on l'attend.

— Oui, les Espagnols… ils tiendront cette fois, je suppose, et la rencontre sera chaude. Je tâcherai d'y être.

— Je souhaite que vous en reveniez, mais j'espère que votre armée y sera détruite.

Ce vœu, si crânement exprimé, fit sourire le jeune officier et il se mit à observer avec curiosité l'étrange personnage qui, buvant avec un Français, se vantait de désirer que tous les autres Français fussent anéantis.

— Vous regardez mon costume ? demanda en souriant Don Inigo. Je ne l'ai pas toujours porté, mais je ne le quitterai que le jour où l'étranger aura été chassé du sol de ma patrie. C'est ma façon à moi de protester contre l'invasion. Je n'ai plus l'âge où j'aurais défendu l'Espagne, l'épée à la main, mais je suis encore prêt à lui sacrifier ma fortune et ma vie.

— Comme je suis prêt à mourir pour la France, répliqua le sous-lieutenant.

— Et, ce faisant, chacun de nous ne fera que son devoir, conclut le marquis. Laissons ce triste sujet d'entretien.

— Je ne demande pas mieux ; seulement, dans la situation où nous nous trouvons vis-à-vis l'un de l'autre, de quoi pourrions-nous parler ?

— Mais des choses de mon pays… et du vôtre. J'ai vécu longtemps à la cour de notre bon roi Charles IV et j'y ai été mêlé à beaucoup d'événements.

— Qui certainement m'intéresseraient, s'il vous plaisait de me les raconter, Monsieur le marquis.

— J'avais une charge au palais et je l'occuperais encore, si mon infortuné souverain n'était pas tombé dans le piège que votre Empereur lui a tendu à Bayonne…

— Ici, je vous arrête, Monsieur, interrompit Fontenay. Vous allez vous aventurer sur un terrain brûlant… et je refuse de vous y suivre, moi, soldat dévoué et admirateur passionné de Napoléon.

— C'est juste, murmura Don Inigo. Eh bien ! Monsieur l'officier, parlez-moi de Paris. Je l'ai visité avant votre révolution.

— Vous le trouveriez fort changé.

— Oh ! je n'ai pas la moindre envie d'y retourner, mais je ne suis pas devenu indifférent à ce qu'on y fait.

» Vous en venez, sans doute ?

— Directement. J'y étais encore il y a quinze jours… c'est-à-dire, j'étais à la Malmaison.

— La maison de campagne de votre Impératrice ?

— Oui, Monsieur, et je venais d'y passer toute une semaine.

— Alors, vous devez connaître les personnes de son entourage ?

— Pas toutes… mais j'en connais plus d'une.

— Connaissez-vous M$^{lle}$ de Gavre ?

La foudre tombant dans le verre qu'il venait de vider n'aurait pas produit sur Paul Fontenay un effet plus prodigieux que cette question posée à brûle-pourpoint par un Espagnol, dans la salle basse d'une vieille maison d'Aranda de Duero, en plein pays insurgé. Il en fut si abasourdi qu'il n'y répondit pas.

— Je vous demande cela, reprit le marquis, parce que cette jeune fille est d'origine Espagnole. Sa mère était de Téruel, une ville de l'Aragon, pas très loin d'ici. Elle avait épousé un Français, qui était militaire comme vous, et qui est devenu général. Il a été tué dans une de vos batailles en Allemagne.

— À Austerlitz, murmura Paul.

— On m'a dit que l'impératrice Joséphine avait recueilli sa fille.

— Elle l'a attachée à sa personne en qualité de lectrice.

— Ainsi, elle est devenue tout à fait Française, cette enfant qui compte parmi ses ancêtres maternels la fameuse Isabelle de Segura, laquelle mourut de douleur sur le cercueil de son fiancé… au treizième siècle, du temps du roi Don Jaime d'Aragon.

Fontenay n'avait jamais entendu parler d'Isabelle de Segura, ni de cette légende des amants de Téruel, célèbre dans toutes les Espagnes, et il avait des raisons de penser que M^lle^ de Gavre ignorait l'histoire de son illustre aïeule, car elle était née en France et sa mère y était morte en la mettant au monde. Mais le marquis venait, sans s'en douter, d'exciter vivement la curiosité du sous-lieutenant qui trouva l'occasion bonne pour se renseigner sur la famille de celle qu'il aimait.

L'Impératrice, au cours de l'audience de congé qu'elle lui avait accordée, ne s'était pas expliquée sur ce point, peut-être parce qu'elle n'en savait pas beaucoup plus long que lui.

— M^lle^ de Gavre a-t-elle encore des intérêts en Espagne ? demanda-t-il.

— De très importants… une fortune déposée à la Banque de Madrid, des terres considérables, toute la fortune d'un oncle mort il y a six mois, en oubliant de la déshériter. Les événements l'ont empêchée d'entrer en possession. Il se pourrait qu'elle n'y entrât jamais, et je souhaite ardemment que ce superbe héritage ne passe pas aux mains d'une Française.

» Elle aurait aussi des droits sur le trésor des Segura, ce trésor dont parlent de vieilles chroniques, mais, s'il existe, il ne sortira pas d'Espagne, car nul ne sait où il est enfoui.

Pendant que Don Inigo parlait, la lumière se faisait peu à peu dans l'esprit de Paul Fontenay. Il se rappelait le vol commis à la Malmaison l'avant-veille de son départ, et il s'enflammait déjà à l'idée de retrouver le voleur qui avait su échapper aux recherches de la gendarmerie française.

Il s'empressa de demander au marquis si M^lle^ de Gavre n'avait plus en Espagne aucun parent, et le marquis lui répondit, après avoir un peu hésité :

— Il lui en reste un qu'elle pourrait aussi appeler son oncle, car, chez nous, c'est l'usage… tout parent âgé est un *tio*… c'est-à-dire un oncle…, celui-là n'était que le cousin germain de sa mère.

— Vous le connaissez ?

— C’est un de mes meilleurs amis… et un des plus grands ennemis de votre nation… Il ne s’est jamais consolé d’avoir vu lui échapper de grands biens qu’il aurait employés à défendre son pays.

— Et… il est ici ?

— Non. Je saurais où il est que je ne vous le dirais pas, mais je l’ignore absolument. Je suppose qu’il est quelque part, dans la montagne, occupé à organiser une guérilla dont votre armée entendra bientôt parler.

— Son nom ? demanda étourdiment le sous-lieutenant.

— Vous trouverez bon, Monsieur l’officier, que je vous le taise, répliqua Don Inigo. Que penseriez-vous de moi si je vous mettais sur la trace d’un brave chef qui va vous faire tout le mal qu’il pourra et sous les ordres duquel je serais fier de servir, si j’étais plus jeune ?

» Revenons, s’il vous plaît, à M^lle^ de Gavre. Vos réponses m’ont appris que vous l’avez vue à la cour de Joséphine et qu’elle n’est pas encore mariée. Elle épousera sans doute un Français.

Paul avait bonne envie de s’écrier : C’est moi qu’elle épousera ; mais il se contenta de répondre :

— Je le crois et je le souhaite.

— Que Dieu lui pardonne de manquer aux nobles traditions de sa race ! soupira le marquis.

Fontenay allait objecter à ce trop zélé patriote qu’elle avait aussi du sang français dans les veines, lorsque Tournesol entra et dit avec son accent gascon :

— Mon lieutenant, à quelle heure voulez-vous partir demain matin ?

— Deux heures avant le jour ; l'étape est longue et nous n'arriverons qu'à la nuit.

— Compris, mon lieutenant. Les chevaux seront prêts. Votre lit est fait dans la grange, à côté de l'écurie. J'ai forcé la vieille à m'allumer une lanterne qui nous éclairera jusqu'au potron-minet. C'est plus sûr. Dans ce pays du diable, il ne fait pas bon dormir sans chandelle.

Et Tournesol disparut, après avoir fait le salut militaire.

Don Inigo n'avait pas ouvert la bouche. Il comprenait très bien le français, mais, par orgueil national, il ne voulait pas le parler, et, dès que Tournesol se fut retiré, il reprit, toujours en espagnol :

— Monsieur, je ne vous ai pas caché mes sentiments, mais j'aime à penser que vous ne me soupçonnez pas de vouloir profiter de votre sommeil pour vous égorger, comme ce soldat semble le croire. Je suis gentilhomme et un gentilhomme n'assassine pas. Vous partirez quand il vous plaira, et vous arriverez sans accident au quartier général de votre Empereur. Vous attaquerez après-demain les vaillants défenseurs de l'Espagne, et si vous échappez au désastre qui vous attend à Somo-Sierra, quand vous fuirez devant mes compatriotes victorieux, venez me demander un asile. Je ne vous le refuserai pas.

C'était bien la jactance espagnole, et Fontenay sourit en écoutant ce vaincu qui parlait de clémence, alors que l'armée française marchait sur Madrid, sans rencontrer de résistance sérieuse.

Les insurgés, comme les appelait dans ses proclamations l'empereur Napoléon, les insurgés, commandés par un général jeune et ardent, venaient d'être culbutés à Burgos par la cavalerie légère de Lassalle, et on ne se doutait pas encore que les temps étaient proches où il faudrait compter avec eux.

Mais il y avait aussi de la grandeur dans l'arrogant discours du marquis, et le sous-lieutenant français s'inclina devant cet homme, dont le patriotisme excusait la vantardise.

Fontenay n'espérait pas en tirer de nouveaux éclaircissements sur le cas de M^lle^ de Gavre. Il prit poliment congé de lui et il s'en alla rejoindre à l'écurie Tournesol, qui ronflait déjà quand il y entra.

L'amoureux Paul eut quelque peine à s'endormir, si accoutumé qu'il fût à coucher sur la paille depuis qu'il avait passé la Bidassoa, – sans s'arrêter dans l'île des Faisans, comme le grand roi Louis XIV.

Les histoires tronquées que venait de lui raconter Don Inigo lui trottaient par la tête. Il songeait aux légendaires amants de Teruel, illustres en Espagne et parfaitement ignorés en France. Il ne doutait pas que leur descendante n'eût hérité de leurs vertus en héritant des trésors de son aïeule, et il aurait voulu reconquérir pour elle cette fortune disparue dont le *tio* avait dû s'approprier les titres, en volant à la Malmaison la cassette de M^lle^ de Gavre.

Don Inigo n'avait pas voulu lui dire le nom de ce parent fanatique et peu scrupuleux, mais ce nom devait être connu à Teruel.

Par malheur, Paul, tout nouveau venu en Aragon, ne savait pas au juste où était situé Teruel et, l'eût-il su, il était

hors d'état de deviner si les hasards de la campagne l'y conduiraient jamais.

Il rêva que Napoléon lui commandait d'enlever une batterie ennemie, qu'il prenait des canons et qu'il forçait à lui livrer son secret le *tio* qui les défendait.

Et ce rêve, peut-être prophétique, ne l'empêcha point de faire un somme qui dura jusqu'à l'aube.

On a beau être épris, quand on a vingt ans, la nature ne perd jamais ses droits.

Fontenay fut réveillé par Tournesol qui n'avait dormi que d'un œil et qui avait eu le temps de seller les chevaux, pansés et reposés.

Avant que le jour se levât, l'officier et son ordonnance étaient en route.

Ni le marquis ni l'affreuse duègne ne s'étaient montrés.

L'étape était longue : dix-huit grandes lieues d'Espagne à faire dans une contrée aride et sauvage, par un temps brumeux et froid ; mais la bataille était au bout et Fontenay aurait marché à pied plutôt que de la manquer.

Tournesol, moins enthousiaste, n'avait cependant rien perdu de sa gaîté. Il chantait en patois, et chaque fois que son officier lui adressait la parole, il répondait par une facétie soldatesque.

Vers midi, ils firent halte dans un misérable hameau, – Roceguillas, – où ils ne trouvèrent à manger qu'une *tortilla,* c'est-à-dire une omelette accommodée à l'huile rance, et à boire que du vin noir qui sentait la peau de bouc, et qui délia cependant la langue de Paul.

L'officier de fraîche date se mit à interroger Tournesol sur ses campagnes au 13e cuirassiers, et le vieux reître ne se fit pas prier pour lui faire le portrait de ses supérieurs : d'abord, le colonel Daigremont qui ne chargeait jamais qu'en fredonnant un refrain grivois que ses cuirassiers répétaient en chœur ; et le Gascon en vint à parler aussi du commandant Carénac que Fontenay avait un peu oublié depuis la scène du parc de la Malmaison.

Tournesol faisait grand cas de ce chef d'escadrons, sorti du rang, et il loua ses exploits. À Eylau, l'année précédente, Carénac, alors capitaine, avait, d'un seul coup de sabre, fendu jusqu'au menton la tête d'un superbe Russe, colonel des chevaliers-gardes. Carénac avait eu vingt duels et il n'avait jamais manqué de tuer ou de blesser grièvement ses adversaires.

Le bon Tournesol ne se doutait pas que son lieutenant avait eu maille à partir avec ce maître escrimeur et qu'ils étaient destinés à se rencontrer, puisqu'ils allaient tous les deux servir en Espagne.

Fontenay le laissa dire et finit par lui demander quel effet le feu produisait sur lui quand il y allait.

À quoi Tournesol répondit bonnement :

— Mon lieutenant, quand on entend ronfler le *brutal*, ça vous serre le ventre, et quand la mitraille passe, on baisse la tête ; mais on la relève quand le colonel crie : « Haut la gueule, cuirassiers ! ce n'est pas du crottin !… » on charge, et, quand on arrive sur l'ennemi, on bûche comme des sourds. Il n'y a que le premier coup de latte qui coûte. Après, ça va tout seul.

— C’est bien là l’idée que je me faisais de la guerre, murmura Paul.

— Et puis, voyez-vous, mon lieutenant, quand l’Empereur est là, ça vous donne du cœur… on enfoncerait dix carrés de *Kaiserlicks*, sans s’arrêter pour souffler. Il y sera, l’Empereur, si ça chauffe demain, et j’ai dans l’idée que ça chauffera. Toutes les fois qu’on doit se cogner, j’ai des élancements dans la cuisse gauche, à l’endroit où j’ai été lardé par un hulan prussien à la bataille d’Iéna, en 1806.

Ce pronostic n’était pas beaucoup plus sûr que les oracles de Calchas, et d’ailleurs, Fontenay, n’ayant jamais été blessé qu’à la joue, ne pouvait pas consulter ce baromètre de nouvelle invention.

— Je compte bien, qu’on va se battre, dit-il. Cet Espagnol habillé en Figaro m’a annoncé hier soir que nous allions être écrasés à Soma-Sierra. Il paraît que c’est une position formidable et qu’ils l’ont hérissée de canons.

— Bah ! l’Empereur n’en fera qu’une bouchée. Il en a emporté bien d’autres qui étaient défendues par de meilleurs soldats que ces pouilleux révoltés… Ce sera l’affaire d’une charge de cavalerie…

— Pourvu qu’il me permette d’y prendre part ! murmura Paul. Je n’appartiens encore à aucun régiment et je suppose que les officiers attachés à son état-major ne quittent pas sa personne.

— Moi, je me figure, au contraire, qu’il voudra vous éprouver et qu’il vous enverra au feu pour voir comment vous vous y comporterez.

— C’est tout ce que je demande… et ça me réchauffera… il fait un froid ! ce vent qui nous souffle au visage est glacé…

— Il a passé sur les montagnes où ces gueux nous attendent… ils doivent grelotter, là-haut, dit pour se consoler Tournesol.

Depuis qu’ils avaient quitté Roceguillas, le pays avait changé d’aspect. Ils étaient arrivés aux premiers contre-forts de la Sierra, et la route à peine tracée qu’ils suivaient abordait les rudes montées de cette sauvage Cordillère qui s’élève comme un mur de pierre entre les deux Castilles.

Sur les rochers qui la bordaient des deux côtés, personne ne se montrait, si ce n’est de loin en loin quelques gardeurs de chèvres, et les rares paysans qu’ils rencontraient, cheminant, leur lançaient des regards haineux.

Ils ne répondaient pas quand Fontenay les interrogeait en espagnol, et Tournesol les aurait volontiers sabrés pour leur apprendre la politesse.

— Ma foi ! mon lieutenant, dit-il gaiement, ça ne vous sert pas à grand’chose de parler le charabia de ces coquins-là… vous êtes tout de même bien heureux de le savoir, mais si c’était moi, je ferais semblant de ne pas en comprendre un mot.

— Et pourquoi ? demanda Paul, tout étonné.

— Parce que, comme ça, ils ne se gêneraient pas pour causer entre eux devant vous, et vous apprendriez bien des choses. Supposez, par exemple, que nous nous arrêtions pour coucher dans une de leurs sales auberges… une *venta,* comme ils les appellent… et qu’il y ait là des gredins qui

complotent de nous couper le cou, pendant que nous dormirons… ils ne se tiendraient pas de bavarder ; nous serions prévenus et nous pourrions prendre nos précautions.

— C'est une bonne idée que tu as là, dit Paul, frappé par la justesse du raisonnement de Tournesol. Je m'en souviendrai.

Il y avait des chances pour que l'occasion d'utiliser ce sage conseil ne se fît pas attendre, dans ce pays semé d'embûches.

Le dialogue en resta là. Ils marchaient depuis le matin ; ils ne s'étaient reposés qu'une heure et les chevaux étaient aussi fatigués que les cavaliers.

On apercevait, en avant, un misérable hameau, tout près d'un petit ruisseau, à l'entrée d'une gorge sombre.

— Nous n'atteindrons jamais ce soir le quartier général de l'Empereur, dit Fontenay. Arrêtons-nous là-bas et campons-y jusqu'au jour. Nous y trouverons à qui parler, car je vois de la fumée…

— Des traînards de notre armée qui auront allumé du feu, mon lieutenant. Les Espagnols ne se chauffent qu'avec des tisons étalés sur une casserole.

— Oui… des *braseros*… nous serons très bien là… un temps de galop pour y arrive !…

Paul allait piquer des deux, quand un sifflement bref passa tout près de son oreille. Une détonation suivit, répétée par les échos de la montagne.

— On a tiré sur nous, s'écria Tournesol en se haussant sur ses étriers, pour regarder.

Il ne vit rien qu'un enfant, perché sur un roc, à cent pas de la route, un enfant en haillons qui n'était pas de force à manier un fusil.

— J'ai entendu passer la balle, dit Paul. Je ne connaissais pas encore cette musique-là.

— Vous vous y accoutumerez, mon lieutenant, mais si je pouvais découvrir le brigand qui a essayé de vous assassiner…

— Tu ne le rattraperais pas, à cheval, dans les rochers où il est caché… En avant ! et à fond de train… Je ne veux pas lui laisser le temps de recommencer.

Le lieutenant et son ordonnance enlevèrent leurs montures qui prirent le galop de charge, et ils entrèrent, bride abattue, dans le village qui, comme l'avait deviné Tournesol, était plein de soldats français de toutes les armes.

Beaucoup s'étaient groupés autour d'un bûcher flambant qu'ils avaient construit avec des portes et des fenêtres arrachées aux maisons. Quelques-uns cuisinaient dans des chaudrons des morceaux d'un chevreau qu'ils avaient tué à coups de baïonnette. D'autres dormaient déjà, étendus sur la terre nue.

Pas un ne se dérangea pour faire place à l'officier qui arrivait.

Le tableau était attristant, et Fontenay, qui rêvait bataille au grand soleil, canons tonnant, trompettes sonnant, Fontenay voyait, pour commencer, la guerre sous son plus sombre aspect.

Ce qu'il voyait, c'était l'envers de la gloire.

Tous ces malheureux étaient des éclopés restés en route, qui s'étaient traînés jusque-là pour se chauffer, ou des maraudeurs qui avaient quitté leurs corps pour chercher des vivres dans la campagne ; – et bien peu en avaient trouvé.

— Est-ce donc cela, une armée ? se demanda le sous-lieutenant.

Mais il se souvint que, tout près de ce bivouac de rôdeurs affamés, il y avait l'Empereur à la tête de ses vaillants soldats, qui avaient déjà conquis la moitié de l'Europe, qu'il le verrait demain et qu'il arriverait juste pour prendre sa part d'une victoire certaine.

Il mit pied à terre. Tournesol débrida les chevaux, sans les desseller, car son officier comptait se remettre en route avant la fin de la nuit, et leur donna une ration d'orge dont il s'était muni avant de quitter la maison de Don Inigo.

Un soldat, plus discipliné que les autres, se leva pour permettre au sous-lieutenant de s'approcher du foyer.

Celui-là portait l'uniforme des lanciers polonais que Napoléon avait appelés en Espagne, avec la légion de la Vistule, composée de deux beaux régiments d'infanterie, et qui ne demandaient qu'à marcher à l'ennemi.

On aurait deviné sa nationalité rien qu'à sa longue moustache blonde et il parlait assez bien le Français.

— Mon lieutenant, dit-il en portant la main à son shapska, voulez-vous que je chasse à coups de plat de sabre tous ces *fricoteurs* ?

— Merci, mon brave, répondit Fontenay, quand je voudrai m'asseoir près du feu, je saurai bien les faire déguerpir.

» Comment diable vous trouvez-vous avec eux ?

— Mon cheval s'est cassé la jambe comme nous sortions de Ceréso, le village qui est derrière nous, et tout ce que j'ai pu faire, ç'a été de marcher jusqu'ici. Me voilà démonté et je ne pourrai jamais rejoindre, avant l'affaire, mon escadron, qui est de service près de l'Empereur.

— Alors, vous croyez qu'on se battra demain ?

— C'est sûr. La route est barrée par des retranchements garnis d'artillerie. Il faudra passer ou reculer, et Napoléon ne recule jamais. Cette position de Somo-Sierra, c'est comme les Thermopyles de l'Espagne.

Fontenay ne s'attendait guère à entendre un soldat polonais évoquer ce souvenir de l'antiquité, et ce soldat, qui lut son étonnement sur son visage, reprit en guise d'explication :

— J'étais étudiant à l'université de Wilna, quand j'ai été appelé à servir votre Empereur qui, je l'espère bien, affranchira la Pologne. Je suis prêt à me faire casser la tête pour lui et je ne me consolerai pas de manquer une si belle occasion de charger sous ses yeux.

» Ah ! mon lieutenant, si j'avais un cheval !

— Je regrette de ne posséder que le mien.

Fontenay s'aperçut que le Polonais regardait avec envie l'autre, celui de Tournesol, et il demanda :

— Sommes-nous encore loin de Somo-Sierra ?

— À une lieue, tout au plus…, trois quarts d'heure de marche au pas.

— Eh bien ! si vous êtes en état de faire ce trajet à pied, mon ordonnance pourrait vous céder le sien au moment de charger l'ennemi. Nous l'aborderions, vous et moi, botte à botte.

— Oh ! si vous faisiez cela pour moi !…

— Je tâcherai. Ce ne sera peut-être pas possible. J'ai une lettre à remettre à l'Empereur et je ne sais s'il ne me gardera pas près de lui. Mais venez toujours. Il ne sera pas dit que j'aurai laissé un galant homme dans l'embarras, si je suis à même de l'en tirer.

— Merci, mon lieutenant ; je donnerai ma vie pour vous, quand vous voudrez.

— Ce serait trop, dit Paul en riant. Maintenant, je vais me coucher sans souper. La fatigue m'a coupé l'appétit.

— Alors, permettez-moi de préparer votre lit, répliqua gaiement le Polonais.

Et repoussant du pied les dormeurs allongés devant le feu, il fit la place libre pour l'officier qui s'étendit sur la dure, sans autre couverture que son manteau.

Les évincés grognèrent comme des chiens qu'on chasse, mais le lancier les tint en respect et ils allèrent se recoucher un peu plus loin.

Tournesol avait observé du coin de l'œil le colloque entre ce soldat et son officier, mais il n'avait pas quitté ses chevaux, et le Polonais n'osa pas s'approcher pour lui parler des intentions du lieutenant.

Il serait temps le lendemain de rappeler à Fontenay sa promesse, conditionnelle mais positive, de lui prêter le cheval de son ordonnance.

Une heure après, tous dormaient plus ou moins, sans songer au danger d'être surpris.

Dix Espagnols déterminés auraient eu bon marché de ce ramassis d'hommes démoralisés et presque tous désarmés, mais les Espagnols étaient sur les crêtes de Somo-Sierra et la nuit se passa sans alerte.

Le Ciel blanchissait à peine du côté de l'Est, lorsque Tournesol, déjà sur pied, vint secouer son officier plongé dans un profond sommeil.

Cinq minutes après, ils étaient en selle. Le Polonais ne s'était pas montré. Fontenay crut qu'il avait changé d'avis. Fontenay se trompait. Ce brave l'attendait à la sortie du village, le sabre au côté et la lance sur l'épaule, sa lance qu'il n'avait pas abandonnée avec son cheval estropié.

— Pourrez-vous suivre ? lui demanda Paul.

— Certainement, oui, mon lieutenant. Dans les montagnes, un fantassin va plus vite qu'un cavalier, répondit avec assurance le lancier démonté.

Tournesol ne se permit pas d'interroger son supérieur sur ce compagnon qui les précédait au pas accéléré.

Ils avançaient silencieusement et péniblement, car le chemin était affreux. Il s'élevait en zig-zag dans une gorge étroite, entre deux parois de rochers à pic, et il était semé de grosses pierres contre lesquelles les chevaux buttaient à chaque instant.

Ils chevauchaient ainsi depuis une heure, lorsqu'ils entendirent le canon gronder avec une telle violence qu'il semblait qu'un orage éclatait tout à coup dans la montagne.

— C'est la danse qui commence là-bas, dit Tournesol, et c'est les Espagnols qui ouvrent le bal avec leurs grosses pièces de position. Je reconnais ça au son. On va les faire taire.

— Pourvu que nous arrivions avant la fin ! grommela Fontenay en éperonnant sa monture, sans parvenir à lui faire prendre le trot sur l'escarpement pierreux de cette route infernale.

— Ne craignez rien, mon lieutenant. Il y en aura pour tout le monde. Derrière des murailles, ces gens-là tiennent comme des teignes.

— Ils ne tiendront pas longtemps devant la garde, et la garde est là.

— Ah ! nos canons commencent à aboyer… Des pièces de campagne contre leurs gros calibres ! Il est temps que l'infanterie enlève leurs batteries à la baïonnette.

Nos fantassins n'en étaient pas encore à aborder l'ennemi à l'arme blanche, car au tonnerre de l'artillerie vint s'ajouter le crépitement de la fusillade.

— Bon ! l'attaque se prononce, reprit Tournesol. Nos colonnes grimpent et on les canarde de là-haut. Ça ne les arrêtera pas, j'en réponds.

Le Polonais ne desserrait pas les dents, mais ses yeux étincelaient et il faisait des enjambées d'une aune.

Le chemin s'escarpait de plus en plus et le lit desséché d'un torrent le coupait souvent. Les chevaux n'avançaient plus qu'avec des difficultés inouïes.

— On dirait que ça se calme, murmura Tournesol qui s'y connaissait.

En effet, la fusillade était moins vive et le canon ne grondait plus que par intervalles.

— C'est signe que la position est enlevée, dit Tournesol.

— À moins que nous n'ayons été repoussés, murmura Fontenay.

Il avait deviné. Des soldats apparurent, courant pêle-mêle sur la pente. Quelques-uns jetaient leurs armes. Cela ressemblait fort à une débandade.

Le Polonais arrêta au passage un de ces fuyards pour l'interroger et n'en put tirer que des réponses incohérentes : Tout était perdu… les chasseurs de la garde venaient d'être ramenés… l'Empereur était blessé.

— Eh bien ! nous arriverons au bon moment, dit le fiancé de Marguerite en tirant son sabre, un peu trop tôt, puisqu'on ne voyait pas l'ennemi.

Il n'était pas loin pourtant, cet ennemi invisible, car on entendait maintenant le cliquetis des armes et le hennissement des chevaux.

Des parois verticales masquaient le champ de bataille qui devait être très resserré, à moins que la gorge ne s'élargit tout à coup au delà de ce dernier obstacle.

Il fallait grimper encore pour le découvrir et les deux cavaliers ne s'y épargnaient pas plus que le lancier à pied. Mais ils n'avançaient pas au gré de leurs désirs, car la montée était raide et les soldats qui se sauvaient commençaient à embarrasser le passage.

Le Polonais s'approcha de Fontenay pour lui dire :

— Mon lieutenant, vous savez ce que vous m'avez promis.

— Je ne me dédis pas, répliqua brusquement l'officier ; mais si nous venons d'être battus, comme ça m'en a tout l'air, vous trouverez bien des chevaux sans maître… et si c'est une déroute, je ne peux pas démonter mon ordonnance… les Espagnols qui le prendraient le couperaient en morceaux.

L'ex-étudiant de Wilna dut se contenter de cette réponse, mais il n'abandonna pas la partie. Peut-être se proposait-il de combattre à pied, en se servant de sa lance, comme faisaient jadis les Suisses, défendant leur indépendance, à Sempach et à Morat.

Il arriva, en même temps que les deux Français au dernier tournant de ce chemin malaisé, et quand ils eurent dépassé l'angle d'un rocher qui s'élevait à leur droite, ils eurent tout à coup devant les yeux un spectacle inoubliable.

— Enfin ! s'écria Paul Fontenay ; je vais donc être d'une bataille !

Au delà de ce rocher, s'ouvrait une vaste gorge, dominée tout au fond par des escarpements neigeux, couverts de retranchements, armés de plus de quarante pièces de canon et

protégés à leur base par deux ravines dont les ponts avaient été détruits.

Des nuées de tirailleurs espagnols flanquaient les batteries et des masses compactes d'infanterie couronnaient les hauteurs.

Plus près, l'Empereur et son état-major, abrités par un énorme roc qui barrait la moitié de la route.

Plus près encore, les chasseurs à cheval de la garde impériale, qui venaient d'être repoussés avec de grosses pertes et qui essayaient de se reformer pour tenter une seconde charge.

Un peu en arrière de l'Empereur, deux régiments d'infanterie attendaient.

Et sur cette scène grandiose planait un silence de mort. Pas un coup de feu, pas un cri ; rien qu'un bruit confus, une sorte de frémissement qu'on aurait pu prendre pour le souffle contenu de quelques milliers d'hommes entassés dans cette espèce de cirque, fermé de trois côtés par des montagnes inaccessibles.

Il ne s'agissait plus que de percer jusqu'à l'Empereur. Fontenay n'hésita pas une seconde.

Sans s'inquiéter du Polonais, il enleva son cheval et piqua droit sur le groupe impérial.

Tournesol suivit au galop, mais il était moins bien monté et il fut bientôt distancé par son lieutenant, que les cavaliers de l'escorte firent mine de vouloir arrêter, mais qui passa en criant à tue-tête :

— Place !… place !… courrier de l’Empereur !… j’apporte un message à Sa Majesté.

Il ne mentait pas, puisqu’il avait sous son uniforme la lettre de l’impératrice Joséphine, mais le moment était mal choisi pour la remettre à Napoléon et ce n’était pas son projet.

Ce qu’il voulait, c’était se mettre à portée de charger, si le combat recommençait, et il y avait réussi, car il se trouvait mêlé aux escadrons de service et très bien placé pour voir ce qu’allait faire l’Empereur, qui ne songeait guère, en ce moment, à s’occuper de lui.

L’Empereur apostrophait violemment un colonel à cheval qui revenait de l’attaque et qui déclarait à haute voix que la position était imprenable. Fontenay entendit Napoléon, irrité, s’écrier avec un geste de colère : « Quoi ! des paysans espagnols tiendraient ma garde en échec ! » et le colonel de Piré, un héros, répéter sans s’émouvoir : « Sire, elle est imprenable ! » ; un autre officier supérieur, Philippe de Ségur, répondre : « l’Empereur croit le contraire ; » et enfin le colonel répliquer brutalement : « Venez-y donc voir vous-même ! »

Elle est entrée dans l’histoire, cette scène de l’épopée impériale, et Paul, sous-lieutenant de vingt ans, avait de la chance d’y assister pour son début à la guerre.

Le chef des lanciers polonais de l’escorte n’attendait qu’un ordre pour charger.

— Commandant, lui cria Ségur, l’Empereur veut qu’on en finisse. À nous l’honneur !… Rompez par pelotons !… En avant !

Et, sabre au clair, il vint se placer, à côté de leur colonel, en tête du régiment qui se précipita comme une avalanche.

Napoléon salua au passage ces braves courant, comme à une fête, à une mort presque certaine.

Il ne remarqua pas Paul Fontenay qui galopait seul sur le flanc de la colonne et qui ne se sentait pas de joie d'en être venu à ses fins.

Avant de se lancer, il avait eu peur d'avoir peur ; maintenant, grisé par la rapidité de la charge, enflammé par l'ambition de se distinguer sous les yeux du grand Napoléon, il ne s'inquiétait plus du danger et il se sentait capable de charger ainsi jusqu'à Madrid.

Il y avait bien là pourtant quarante mille coups de fusil et quarante paquets de mitraille à recevoir par minute.

Il s'en aperçut aussitôt qu'il eut dépassé le roc qui protégeait l'Empereur contre les projectiles.

La pente fortifiée qu'il fallait enlever s'alluma comme un volcan. On ne vit plus que des nuages de fumée blanche, sillonnés d'éclairs. On n'entendit plus que le tonnerre de la canonnade. Trois batteries, superposées, vomissaient la mort ; douze mille Espagnols, massés sur le plateau, fusillaient à bonne portée les assaillants, et ils tiraient si juste que bientôt le désordre se mit dans la colonne. Hommes et chevaux tombaient sous cette grêle de fer et de plomb ; mais l'héroïque régiment se reformait à la voix de son colonel et reprenait la charge en serrant ses rangs décimés.

Fontenay s'étonnait de vivre encore, mais il poussait son cheval qui bondissait par-dessus les cadavres.

Il n'était plus qu'à cent pas du premier retranchement, lorsque la botte d'un cavalier frôla la sienne et, au même moment, une voix dit tout près de lui :

— Merci, mon lieutenant !

C'était le Polonais qui le rattrapait, monté sur le cheval de Tournesol. S'en était-il emparé de force ou bien Tournesol avait-il consenti à le lui céder ? On croira sans peine que Paul ne songea point à s'en informer, mais le voisinage de cet intrépide lancier exalta son courage et il ne songea plus qu'à arriver avant lui sur la batterie dont le feu redoublait d'intensité. Un coup n'attendait pas l'autre, et chaque coup fauchait des files entières.

Cinq minutes encore et le régiment aurait disparu.

Mais plus les assaillants se rapprochaient, plus le tir, presque perpendiculaire des Espagnols, devenait incertain, et les assaillants n'avaient plus qu'une courte pente à escalader pour arriver sur les retranchements.

Les canonniers qui les défendaient commençaient à perdre leur sang-froid, et les batteries supérieures ne pouvaient plus tirer sans risquer de les atteindre. On voyait, dans les embrasures, se montrer des têtes coiffées de résilles rouges et des bras nus brandir des refouloirs, qui ne devaient pas les préserver des longues lances polonaises.

Paul avisa, un peu sur sa gauche, une de ces embrasures qui lui parut plus large que les autres, et il se dit :

— C'est par là que j'entrerai.

Le Polonais semblait avoir fait le même choix que lui et, pour entrer le premier, il fouillait à coups d'éperon les flancs de son cheval.

Fontenay, résolu à ne pas se laisser devancer, piquait le sien avec fureur.

Tout à coup se dressa sur l'épaulement un homme de haute taille, tenant à la main un tromblon, l'arme préférée des bandits espagnols, le *trabuco*, dont le canon évasé porte une livre de balles.

Le vent avait chassé la fumée et la silhouette de ce défenseur obstiné se dessinait nettement sur l'escarpement couvert de neige. Le temps lui manquait pour recharger la pièce qu'il commandait et il tenait sans doute à exterminer quelques lanciers avant d'abandonner son poste. Mais il semblait qu'avant de tirer, il voulût choisir ceux qu'il allait foudroyer, car il ne se pressait pas d'épauler son espingole de cuivre.

Fontenay faisait des vœux pour que le choix ne tombât pas sur lui, lorsque, en se redressant pour rassembler son cheval qu'il espérait enlever jusqu'à le faire sauter dans l'embrasure qui n'était pas très haute, il reconnut le personnage.

C'était l'homme du taillis de la Malmaison ; le bandit qui lui avait lâché un coup de pistolet en pleine figure et qui l'avait manqué.

Cette fois il ne le manquerait pas. Paul se sentit perdu. Avec son sabre, il ne pouvait pas se garantir contre la terrible décharge qu'il allait recevoir presque à bout portant.

Et il lui parut que, de son côté, l'Espagnol le reconnaissait, car il le vit épauler et le viser à la tête.

Instinctivement il ferma les yeux, pendant que le Polonais se jetait avec son cheval au devant du coup qui partit au

même instant et qui le renversa sur Paul en les désarçonnant tous les deux.

Paul n'était pas mort, mais il resta couché au pied du parapet, sous le corps du généreux soldat qui s'était sacrifié pour le sauver. Il eut beaucoup de peine à se dégager et, quand il y parvint, il ne vit plus autour de lui que des cadavres.

La batterie était prise et les vaillants Polonais poursuivaient à coups de lance les Espagnols qui fuyaient vers les crêtes.

Le sous-lieutenant se tâta et s'aperçut qu'une balle lui avait traversé les chairs du bras gauche ; le sang coulait sur son uniforme, comme il avait coulé sur son visage à la Malmaison ; mais, cette fois, il venait d'être blessé en combattant pour la France.

— Voilà donc ce que c'est qu'une bataille, pensait-il, tout étonné de se retrouver debout. Il me semble maintenant que ce n'est rien… mais j'en verrai d'autres.

Puis il se souvint du malheureux lancier qui gisait à ses pieds, criblé de balles. Il avait reçu de si près la décharge du tromblon que son uniforme brûlait. Il était mort sur le coup, et Fontenay, qui lui devait la vie, ne put s'empêcher de songer aux étrangetés de la destinée de ce héros obscur, venu du fond de la Pologne se faire tuer au cœur de l'Espagne, en sauvant un créole de la Martinique, rencontré, par hasard, auprès du feu d'un bivouac.

Mais, pour le moment, les réflexions sentimentales n'étaient pas de saison et Fontenay ne pouvait pas oublier qu'il portait sur lui la lettre de l'Impératrice.

Il avait failli ne jamais arriver à sa destination, ce message que le messager venait de porter au feu ; mais il était temps de le remettre à l'Empereur, et l'heure était propice après une victoire dont Paul venait d'avoir sa petite part.

Les deux chevaux n'avaient pas été touchés. Paul enfourcha le sien, prit en laisse celui que le Polonais avait monté et se mit à descendre au pas la côte qu'il avait gravie au galop sous la mitraille.

Il ne tarda guère à apercevoir, levant les bras au ciel, Jean Tournesol qui accourait aussi vite que le lui permettait la raideur de la montée.

— Ah ! mon lieutenant, lui cria Tournesol, je ne croyais plus vous revoir jamais. Vous voilà vivant et pas trop avarié, puisque vous êtes en selle… blessé au gras du bras, ça ne sera rien… je vais vous conduire à l'ambulance.

— Pas maintenant, interrompit Fontenay. Où est l'Empereur ?

— Là-bas, sur la route… on le voit d'ici…

On le voyait, en effet, entouré d'un état-major de généraux. Au moment de la charge qui allait décider de la journée, il s'était avancé au delà du rocher qui l'abritait.

En de telles occasions, *sa grandeur ne l'attachait pas au rivage*, comme Louis XIV, au passage du Rhin ; il voulait voir par ses yeux et il avait assisté à toutes les péripéties de l'action.

— Nos chevaux ne sont pas détériorés, reprit Tournesol ; c'est une rude chance ! mais si le mien a été à la danse,

ce n'est pas ma faute. Figurez-vous, mon lieutenant, que j'étais descendu et que je le tenais par la bride, quand cet enragé de Polonais m'a bousculé… un temps et deux mouvements, pour l'enfourcher… sans toucher l'étrier… il nous avait suivis à pied, le sournois ; depuis le tournant de la route… et il est parti comme un boulet derrière la charge… personne n'y a vu que du feu… mais où diable est-il passé ?

— Il est resté là-haut, dit Paul. Il a été tué raide… d'un coup de tromblon qui m'aurait mis en morceaux, s'il ne s'était pas jeté devant moi.

— Ah ! le brave homme !… ils ont du bon tout de même, ces lanciers de la Pologne !

Cette oraison funèbre était un peu sèche, mais Tournesol ne faisait jamais de phrases, quoiqu'il eût la parole facile, et Fontenay, très ému, n'y ajouta rien.

À la guerre, on n'a pas le temps de pleurer ceux qui tombent.

Le combat avait cessé. Les trois batteries supérieures, plus avantageusement placées que la première, avaient été abandonnées par leurs défenseurs, effrayés du succès des escadrons polonais. Notre infanterie, qui s'était ébranlée pour les soutenir, montait au pas de course sans recevoir un coup de fusil. Les Espagnols fuyaient en désordre sur le revers de la Sierra. La route de Madrid était libre et, après avoir un instant douté de sa fortune, Napoléon restait victorieux, une fois de plus.

Le sous-lieutenant, qui venait de recevoir le baptême du feu, commençait à souffrir de sa blessure et perdait beaucoup de sang.

— Bande-moi le bras avec le mouchoir qui est dans la poche de mon pantalon, dit-il à Tournesol en mettant pied à terre, au bas de la côte.

Et quand ce fut fait :

— Maintenant, déboutonne ma capote ; arrache la doublure et prends une lettre que tu vas trouver cousue entre la doublure et le drap.

— Voilà, mon lieutenant.

— Bon !… garde les chevaux et attends-moi ici, sur la route.

— Mais, mon lieutenant, vous ne voulez donc pas vous faire panser ?

— J'ai bien le temps. Fais ce que je te dis.

Tournesol ne répliqua point et Fontenay s'achemina vers le groupe impérial, sa lettre à la main, cette lettre qui devait lui servir de passeport pour arriver jusqu'à l'Empereur.

Il ne regrettait plus de n'avoir pas pu la remettre avant le Combat, où il venait de se distinguer, – du moins, il le croyait, – et il espérait être mieux accueilli en se présentant tout couvert des marques de sa bravoure.

La lettre était dans une large enveloppe, scellée aux armes de l'Empire par un cachet de cire rouge, et il l'élevait au-dessus de sa tête comme un talisman qui allait lui ouvrir un passage.

Au mot magique : « Une dépêche pour l'Empereur ! » dont le jeune officier appuya cette exhibition, les sentinelles

s'écartèrent et il put s'avancer, seul, vers Napoléon, qui attendait, à cheval, le retour de ses aides-de-camp, lancés dans toutes les directions pour lui rapporter des nouvelles du combat.

Fontenay ne l'avait jamais vu que dans les salons des Tuileries, le glorieux souverain, ou bien encore, de loin, passant sa garde en revue dans la cour du Carrousel. Jamais l'Empereur ne lui avait adressé la parole.

Et le nouveau sous-lieutenant se sentait bien petit en s'approchant du général couronné qui, après avoir débuté comme lui, dictait maintenant des lois à l'Europe.

Il soutint pourtant, sans trop se déconcerter, l'éclat de son regard qui semblait lire au fond des âmes.

— Qui êtes-vous ?… que me voulez-vous ? lui demanda brusquement l'Empereur.

— Sire, j'apporte à Votre Majesté une lettre de l'Impératrice.

— Vous venez de Paris ?

— Et de la Malmaison, Sire, où j'ai appris de la bouche de l'Impératrice que Votre Majesté a daigné m'attacher à sa personne, en m'accordant l'épaulette.

— Vous vous nommez Paul Fontenay ?… vous êtes né à la Martinique ?…

— Oui, Sire.

— Quand avez-vous rejoint l'armée ?

— Il y a une heure, Sire.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté à moi immédiatement ?

— Sire, les lanciers polonais de votre garde allaient charger l'ennemi au moment où je suis arrivé. J'ai chargé avec eux.

— Sans en avoir reçu l'ordre !

— Sire, il me tardait de mériter la faveur que Votre Majesté m'a faite en me nommant sous-lieutenant.

— Vous avez mérité les arrêts, Monsieur, pour ne pas avoir attendu mon commandement. Votre place était derrière moi, puisque vous faites partie de mon état-major.

Fontenay ne s'attendait pas à être traité de la sorte. Il aurait voulu rentrer sous terre, et il n'avait garde d'essayer de se justifier.

Napoléon prit la lettre qu'il lui tendait, l'ouvrit, la lut d'un coup d'œil, et lui dit d'un ton moins sévère :

— L'Impératrice m'écrit que vous savez l'espagnol ?

— Oui, Sire… je le comprends et je le parle couramment.

— C'est bien. Vous pourrez m'être utile… quand vous serez plus sage, ajouta l'Empereur en souriant à demi.

Son regard s'était adouci, et Paul commençait à se remettre du trouble où l'avaient jeté les premières paroles du maître, qui lui demanda tout à coup :

— Vous êtes blessé ?

— Ce n'est rien, Sire… une égratignure qui ne m'empêchera pas de servir…

— Commencez par vous guérir. Allez à l'ambulance… et tâchez qu'on vous remette en état de me suivre demain. Je serai à Madrid dans trois jours et vous y achèverez votre convalescence. J'aurai peut-être besoin de vous.

Un geste bref congédia Fontenay.

Le colloque n'avait pas duré trois minutes, et, parmi les officiers qui venaient d'y assister à distance, plus d'un enviait la fortune de ce soldat imberbe que l'Empereur avait écouté comme il n'écoutait pas toujours ses généraux.

Fontenay s'en alla, ivre de joie, rejoindre Tournesol qui était resté sur la route et qui le mena tout droit aux tentes dressées près de là, dans un ravin, à l'abri des boulets espagnols.

Un vilain spectacle les y attendait. Les chirurgiens coupaient la cuisse à un maréchal-des-logis des chasseurs de la garde, un beau garçon, pas beaucoup plus âgé que Paul.

Un major vint recevoir le sous-lieutenant, examina le bras troué par une des balles du terrible tromblon et dit gaiement :

— C'est un simple séton que vous avez là, mon officier. Pas de fracture… l'artère radiale n'a pas été touchée… il s'en est fallu de peu et vous l'avez échappé belle… mais on va vous poser des compresses et, après-demain, il n'y paraîtra plus. C'est ce que j'appelle une blessure d'agrément.

— Que Dieu vous entende, major ! s'écria Fontenay, qui ne redoutait rien tant que d'être laissé en arrière, maintenant qu'il était entré définitivement dans la maison de l'Empereur.

Et il alla se mettre aux mains des infirmiers qui le pansèrent tant bien que mal et plutôt mal que bien, car le service médical aux armées laissait encore beaucoup à désirer, surtout dans ce pays d'Espagne où l'on manquait de tout.

Il ne lui restait plus qu'à chercher un abri jusqu'au lendemain matin, et il ne pouvait guère le demander à ses nouveaux camarades de l'état-major, avec lesquels il n'avait pas encore fait connaissance.

L'ingénieux Tournesol y pourvut pour la nuit. Il sut dénicher une vieille cantinière qui avait fait avec le 13e cuirassiers la campagne de Pologne, en 1807, et qui possédait une *maringote*, c'est-à-dire une carriole couverte d'une bâche en toile, où Fontenay, en attendant mieux, put gîter et manger. Tournesol s'accommoda d'une botte de paille sous la voiture, et les chevaux, grâce à ses soins, ne jeûnèrent pas.

Ce Gascon était décidément un homme de ressource, et Fontenay eut l'idée de l'envoyer à la recherche du corps de l'héroïque lancier, tombé au pied du premier retranchement.

Tournesol parvint, non sans peine, à le découvrir parmi les cadavres, et s'avisa fort à propos de rapporter à son officier des papiers et un portrait trouvés sur le mort que, fort heureusement, on n'avait pas encore dépouillé.

Il se nommait Ladislas Zolnycki, ce Polonais victime de sa bravoure ; il était Lithuanien, et le portrait était celui d'une jeune fille blonde, sa fiancée, sans doute.

Fontenay serra dans son porte-manteau ces reliques, en se disant que si les hasards de la guerre le conduisaient quelque jour en Pologne, il pourrait peut-être les remettre aux parents du brave soldat qui lui avait sauvé la vie.

En regardant le portrait, il évoqua par la pensée la douce image de Mlle de Gavre qu'il avait un peu oubliée, au milieu de ses aventures. Elle lui apparut, comme il l'avait vue à la Malmaison, la veille de son départ, pâle , tremblante et retenant à peine ses larmes. S'était-elle consolée ? L'aimait-elle toujours ? La reverrait-il jamais ? Autant de questions qu'il se posait sans pouvoir les résoudre.

Et ce brigand qui l'avait volée et qui venait de le manquer pour la seconde fois, le retrouverait-il sur son chemin dans cette Espagne insurgée où un officier français n'était pas sûr d'avoir vingt-quatre heures à vivre ?

Paul Fontenay souhaitait ardemment de le rencontrer encore et il espérait en purger la terre, sans se demander ce qu'il adviendrait de cette troisième rencontre.

L'avenir n'est à personne. L'avenir est à Dieu.

# CHAPITRE III

Le pronostic du chirurgien de l'ambulance s'était vérifié. Dès le lendemain de la glorieuse charge de Somo-Sierra, Paul Fontenay avait pu suivre l'Empereur à cheval et il était entré à sa suite à Buitrago, une affreuse petite ville où l'état-major avait eu beaucoup de peine à se loger.

Les Espagnols fuyaient de toutes parts et on les poursuivait l'épée dans les reins. Notre défaite de Baylen était vengée.

Le troisième jour, Napoléon arrivait devant Madrid. Le canon et la fusillade éclataient, les cloches sonnaient le tocsin. Il semblait que tous les Madrilènes voulussent mourir sur la brèche pour sauver de l'invasion leur capitale.

Cet enthousiasme patriotique s'était calmé très vite. Vingt-quatre heures plus tard, l'Empereur établissait son quartier général à Chamartin, tout près de la porte d'Alcala, et, du fond du palais des Ducs de l'Infantado, lançait les fameux décrets qui destituaient le conseil de Castille et supprimaient l'Inquisition.

On attendait d'un instant à l'autre la capitulation et le lieutenant Fontenay se demandait déjà si la campagne était finie et s'il ne retournerait plus jamais au feu. Il y avait pris goût et il ne se doutait pas que la guerre d'Espagne ne faisait que commencer.

Pour le moment, rien n'aurait manqué à son bonheur si Chamartin eût été moins éloigné de la Malmaison.

Pendant les trois étapes, il était entré en relations de camaraderie avec les autres officiers d'ordonnance, tous jeunes et presque tous aimables. Ils appréciaient déjà son esprit vif et primesautier, sa franchise cordiale et surtout sa bonne humeur, car cet état-major n'engendrait pas, comme on dit, la mélancolie.

Ces Messieurs avaient vécu à Paris, entre deux campagnes ; ils s'y étaient répandus dans tous les mondes et il était plus souvent question entre eux des actrices en vogue que de stratégie ou de politique étrangère.

Et Fontenay, quoiqu'il manquât d'expérience en ces matières, faisait très bien sa partie dans ce concert de gais compagnons qui étaient aussi des vaillants.

Ils avaient bien le droit de s'amuser un peu, car il n'y en avait pas un qui ne fût prêt à quitter une fête pour aller se faire tuer sur un ordre de l'Empereur.

Ils traitaient déjà Paul Fontenay comme un vieux camarade, et Paul Fontenay se sentait tout fier d'être des leurs, lui qui n'avait vu l'ennemi qu'une fois et qui ne comptait sur ses états de service qu'une pauvre petite blessure sans importance.

Il n'avait jamais été si heureux, quoiqu'il n'eût pas encore reçu de nouvelles de M^lle^ de Gavre, et il voyait tout en rose.

Il n'était pas jusqu'à Jean Tournesol qui ne bénit son sort présent et qui n'eût foi en l'avenir. Il avait obtenu d'être détaché régulièrement du 13^e^ cuirassiers, destiné à guerroyer

en Aragon, et d'être attaché définitivement au lieutenant Fontenay, en qualité de cavalier d'ordonnance.

Chamartin lui semblait la meilleure des garnisons. Il y était bien logé, bien nourri. Les habitants n'étaient pas trop farouches et, comme il n'avait pas grand'chose à faire, il employait ses loisirs à apprendre l'espagnol, à quoi il ne réussissait guère, car il y mêlait tant de mots du patois de son pays que les graves Castillans qui l'écoutaient croyaient qu'il se moquait d'eux.

C'était vraiment trop de félicités. Elles ne pouvaient pas durer.

La seconde journée du séjour à Chamartin fut marquée par un grand événement. On apprit, dès le matin, que la junte de Madrid se présenterait à midi pour faire sa soumission à l'Empereur et lui remettre les clefs de la ville qui se rendait à discrétion.

À l'état-major, personne ne s'étonna de cette prompte capitulation. Tous ces jeunes officiers étaient accoutumés à vaincre vite et Fontenay, qui n'en avait pas comme eux l'habitude, avait une foi absolue dans le génie de Napoléon.

Il ne comptait pas figurer à la cérémonie, mais il n'était pas fâché de voir passer ce cortège d'alcades vaincus et il bouclait son ceinturon pour aller les attendre à la porte du palais, lorsqu'un sous-officier de la garde vint lui dire que Sa Majesté le faisait appeler.

Cet ordre le surprit beaucoup et l'inquiéta un peu. Il n'était pas de service, ce jour-là. Que pouvait lui vouloir l'Empereur ? Il ne le devina point, mais il fallait obéir et il ne perdit pas une minute pour se rendre au quartier général.

Il trouva l'Empereur dans la cour, entouré d'un cercle de factionnaires et se promenant seul, les bras croisés sur la poitrine. Sa figure était à l'orage et son air sombre ne rassura pas du tout le sous-lieutenant, qui faillit perdre contenance quand Napoléon lui dit brusquement :

— Vous m'avez affirmé à Somo-Sierra que vous saviez l'espagnol.

— C'est vrai, Sire. Je le sais.

— Le savez-vous assez pour traduire immédiatement les paroles que je vais adresser à ces gens-là… et les leur répéter dans leur langue ?

— Oui, Sire.

— Je vous préviens que si votre traduction n'est pas rigoureusement exacte, je m'en apercevrai… je sais l'italien et les deux langues se ressemblent.

— Sire, je traduirai mot à mot.

— C'est bien. Restez. Je m'adresse à vous, parce que vous êtes le seul officier de mon état-major capable de me servir d'interprète. C'est honteux. Après la guerre, j'ordonnerai au grand-maître de l'Université d'ouvrir dans tous les lycées des cours de langues vivantes.

Fontenay ne souffla mot et il se tint prêt à faire son office, tout en se disant qu'il était venu en Espagne pour se battre et non pour traduire des discours.

L'Empereur reprit sa promenade agitée et la junte ne se fit pas attendre. Ils étaient une douzaine, vêtus à la mode espagnole du commencement de ce siècle. On eût dit des portraits de Goya descendus de leurs cadres. Leur attitude

était humble, quoique la haine brillât dans leurs yeux. Les bourgeois de Calais conduits par Eustache de Saint-Pierre firent sans doute meilleure contenance devant Édouard III, roi d'Angleterre.

Napoléon ne laissa pas au chef de la députation le temps de prendre la parole :

— Vous avez bien fait de ne pas lasser ma patience, leur dit-il durement. Si vous aviez tardé un jour de plus, j'aurais brûlé votre ville… je n'y aurais pas laissé pierre sur pierre.

L'Empereur ayant fait une pause, Fontenay traduisit fidèlement ce menaçant exorde et vit s'allonger encore les figures des négociateurs.

Ils n'étaient pas au bout de leurs humiliations. L'Empereur reprit d'une voix mordante, qui sonnait comme une fanfare guerrière :

— Vous venez demander grâce parce que vous êtes vaincus, parce que vos paysans rassemblés n'ont tenu nulle part devant mes troupes. Au mois de mai, vous égorgiez mes soldats dans les rues de Madrid. Vous savez ce qu'il vous en a coûté. Je vous ai châtiés… Je vous châtierai encore, si vous vous avisez de vous révolter et, cette fois, le châtiment sera tel qu'il n'y aura plus d'Espagne… je ferai de Madrid le chef-lieu d'un département français.

Fontenay continuait à traduire au fur et à mesure et, en traduisant, il n'adoucissait pas les termes de cette objurgation. Mais Napoléon ajouta :

— Et vous qui, en m'apportant votre soumission, songez peut-être à massacrer les Français qui vous ont épargnés,

écoutez bien ceci : Si vous vous avisiez encore de prêcher la révolte, je vous ferais…

La locution soldatesque dont le vainqueur se servit pour exprimer sa pensée était si crue que Fontenay crut pouvoir y substituer un équivalent.

Il traduisit en espagnol : « Je vous ferais couper les oreilles. »

— Ce n'est pas cela, interrompit sévèrement Napoléon.

Et il répéta le mot.

Fontenay dut le prononcer distinctement, et l'Empereur reprit :

— Maintenant, Messieurs de la junte, vous connaissez mes résolutions. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous pouvez vous retirer…

Les négociateurs sortirent, frémissant de honte et de colère contenue.

Cette scène n'avait eu pour témoin que Fontenay, qui venait d'y jouer un rôle passif, et quelques soldats qui n'y comprenaient rien.

Il faisait triste mine, ce pauvre Fontenay, et il s'attendait à être rabroué de la belle façon pour avoir essayé d'édulcorer les menaces de son souverain.

— Pourquoi vous êtes-vous permis de changer, en le traduisant, le terme que j'ai employé ? lui demanda froidement l'Empereur.

Et comme le sous-lieutenant baissait les yeux sans répondre :

— Vous avez cru, sans doute, que je l'avais lancé dans un moment de colère. Vous vous trompez complètement. Je n'ai pas cessé un instant d'être maître de moi ; mais je voulais effrayer ces gens-là. Je ne vous en veux pas et je vous choisirai encore pour interprète à la première occasion. Mais n'essayez plus de deviner mes intentions. À mes officiers, je ne demande pas de zèle. Je ne leur demande que de m'obéir. Vous avez entendu ?

— Oui, Sire, et je m'en souviendrai.

— Allez, Monsieur !… et revenez ce soir prendre mes ordres. Il se peut que j'aie une mission à vous donner.

Fontenay sortit sans répliquer. Il venait de passer en un instant de la disgrâce complète à la faveur marquée, et la terre ne lui semblait plus digne de le porter. Une mission ! il ne rêvait que cela, dût-elle être la plus pénible et la plus périlleuse de toutes celles qu'un général en chef peut confier à un sous-lieutenant.

Et il ne songeait qu'à avertir son ordonnance de se tenir prêt à tout événement.

Il se dirigeait vers la maison où il était logé, lorsque, dans la rue étroite qui conduisait à ce modeste logis, il rencontra, précédé par un brigadier de la gendarmerie de la garde, un homme qu'il ne s'attendait guère à voir dans l'historique village de Chamartin.

Cet homme si bien escorté, c'était le meilleur de ses amis ; c'était l'auditeur au Conseil d'État qu'il avait laissé à la Malmaison ; c'était Georges de Prégny.

On croira sans peine que les deux amis s'exclamèrent en se rencontrant ainsi à l'improviste dans une *calle* d'un bourg

de la banlieue de Madrid ; mais il n'y eut que Paul Fontenay à s'étonner de cette rencontre, car Georges de Prégny savait que son jeune parent avait été attaché, en arrivant, à l'état-major de l'Empereur et il comptait bien l'y trouver.

— Toi, ici ! s'écria Paul, après l'avoir embrassé comme un frère.

— Mon Dieu, oui, répondit gaiement Georges. Le Président du Conseil d'État m'a choisi pour remettre à Sa Majesté le portefeuille. Je n'espérais pas que ce serait si tôt mon tour… et, ceci entre nous, c'est une faveur que je dois à la recommandation de notre bonne Impératrice.

Et il le montra d'un signe ce portefeuille bourré de papiers, porté par un agent subalterne, qui en avait sa charge.

— Je ne puis le remettre qu'à l'Empereur en personne, ajouta-t-il, mais, dès que ce sera fait, je serai tout à toi.

— Je vais t'attendre à la porte du palais.

— Bon !… Accompagne-moi jusque-là…

Et se penchant à l'oreille de son ami, Georges dit tout bas :

— Je t'apporte aussi des nouvelles qui t'intéresseront.

Paul comprit et rougit de joie en pensant qu'il s'agissait de M^lle^ de Gavre.

— Comment est l'Empereur en ce moment ? demanda l'auditeur.

— Il se porte à merveille, mais il n'est pas précisément de bonne humeur. Il vient de haranguer la junte de Madrid et

il m'a chargé de leur traduire son discours. Ah ! mon ami, quel homme !… Si tu savais…

— Tu me conteras cela tantôt. Il me tarde de le voir et j'ai une peur !… pourvu qu'il ne me reçoive pas mal !… il me connaît à peine… enfin, j'espère que l'audience sera courte.

— Elle le sera… voici le palais… je vais monter la garde devant la grille, jusqu'à ce que tu sortes.

Georges entra avec son petit cortège et Paul se mit à battre l'estrade dans la rue, pour tromper son impatience.

Après dix minutes de faction qui lui parurent bien longues, il vit sortir, non pas l'auditeur, mais un officier d'ordonnance, pas beaucoup plus âgé que lui et l'un des plus gais de ce jeune état-major, le capitaine Charles de Vergoncey, qui l'avait pris en goût et qui l'accosta en disant :

— Quelle chance !… Prégny est arrivé… il est dans le cabinet de l'Empereur qui ne le retiendra pas longtemps, car il vient de recevoir des dépêches du maréchal Ney, et il va s'enfermer avec le prince de Neufchâtel pour y répondre. Il va nous dire ce qu'on fait à Paris, ce cher Prégny… il est au courant, lui… et voilà plus d'un mois que je ne sais seulement pas ce qu'on donne à l'Opéra.

— Il pourra vous renseigner, murmura Paul, qui ne songeait guère aux dames du corps de ballet.

— Eh ! parbleu, le voici !… l'Empereur l'a vite expédié…

Georges vint à eux. Il connaissait Vergoncey pour l'avoir souvent rencontré à Paris dans les théâtres et dans les salons, mais il se serait bien passé de bavarder avec lui, au lieu de causer en tête-à-tête avec son ami intime.

— Eh bien ? demanda de but en blanc l'officier, qu'est-ce qu'il y a de neuf là-bas ? Danse-t-on ferme ? Joue-t-on des pièces nouvelles ? Nous vivons ici comme des sauvages… Parlez-nous un peu des actrices… M^lle^ Duchesnois est-elle revenue d'Erfurth ?

— Oh ! depuis un mois. M^lle^ Raucourt et Talma sont rentrés aussi. À l'Opéra, toujours la *Vestale*, de M. Spontini. J'ai vu l'autre jour, à Feydeau, la *Fée Urgèle* et la représentation a été très brillante. Le roi de Westphalie y assistait. On attend le retour de l'Empereur pour reprendre le *Triomphe de Trajan*, qui a eu tant de succès l'hiver dernier.

— Musique de M. Persuis, paroles de M. Esménard, auteur du poème de la Navigation.

— Et l'ouvrage sera chanté par Lays, Armand, et M^lle^ Branchu, comme à la première représentation.

— J'y étais et je m'en souviens. Le triomphe n'était pas seulement sur la scène, il était dans la salle… et Trajan, c'était Napoléon.

— On vient de donner aussi sur un petit théâtre : *Monsieur Têtu* ou la *Crânomanie*, un vaudeville où on se moque du docteur Gall qui se promène, à ce qu'on prétend, par les rues, dans un cercueil rempli de crânes.

» Que vous dirai-je encore, mon cher Vergoncey ?… que le général Suchet vient d'épouser M^lle^ d'Anthoine, fille du maire de Marseille et nièce de Sa Majesté Joseph 1^er^, roi d'Espagne… qu'on va poser sur la place de la Bastille la première pierre d'une fontaine monumentale qui représentera un éléphant… que les brasseurs du faubourg Saint-Antoine ont offert leurs chevaux pour traîner jusqu'à la place Vendôme la statue de l'Empereur qu'on va hisser sur la co-

lonne… que le Gladiateur et l'Achille de la villa Borghèse viennent d'arriver à Paris en bon état… que la fameuse M^lle^ Leverd, de la Comédie-Française, va plaider elle-même contre l'acteur Closel, à propos d'un enfant qu'elle lui réclame.

» Ouf ! c'est tout. J'ai vidé mon sac.

— Bon ! et les fêtes ?… la gavotte fait-elle toujours fureur ?

— Jusqu'à présent, les fêtes sont assez rares. L'Impératrice ne s'installera aux Tuileries que le 12 décembre. Et l'hiver ne sera peut-être pas très gai, si la guerre continue. Celle-ci va finir, mais on parle d'une brouille avec l'Autriche…

— Tant mieux ! Je ne serai pas fâché d'aller en Allemagne, au lieu de me faire casser la tête dans le chien de pays où nous sommes.

Ah ! vous êtes heureux, vous autres auditeurs !… vous faites la belle jambe, l'après-midi, sur la terrasse des Feuillants, et vous passez vos soirées à lorgner les jolies femmes au spectacle…

— Quand nous ne courons pas les chemins sur une mauvaise calèche qui se défonce en route… comme cela m'est arrivé avant-hier… Je suis encore moulu de ma chute, et ma foi ! pour me reposer, je vais, de ce pas, me coucher chez l'ami Fontenay. Il y a sept jours que je n'ai dormi dans un vrai lit… je vous reverrai ce soir, mon cher capitaine.

— Probablement. Bon sommeil, mon cher, dit Vergoncey, un peu piqué du congé poli que lui signifiait Georges de Prégny.

Et il planta là Oreste et Pylade.

— Quel étourdi ! murmura Georges quand l'officier eut tourné les talons.

— Une vraie tête à l'envers… mais il a du bon… il est très brave, il a le cœur sur la main et il m'a très chaudement accueilli. Mais nous voilà seuls et, puisque je te tiens, je ne te lâche plus. J'en ai long à te demander…

— Pas sur les actrices, j'espère, interrompit en riant l'auditeur.

— Oh ! non… pour moi, il n'y a plus au monde qu'une seule femme… Entrons chez moi… nous parlerons d'elle.

Fontenay était logé, tout près du quartier général, dans une jolie maison que le propriétaire avait abandonnée à l'approche des Français. Il y introduisit son camarade Georges qui commença par s'étendre sur un divan.

Fontenay lui fit servir par Tournesol une collation dont il avait grand besoin et lui laissa le temps de se restaurer. Quand ce fut fait :

— Tu l'as vue, avant de partir ? demanda, sans préambules, l'amoureux Georges.

— J'ai passé une heure en tête-à-tête avec elle. Tu n'es pas jaloux, j'espère ?

— De toi, non. Que t'a-t-elle dit ?

— Beaucoup de choses… tant de choses que je ne sais par où commencer.

— Alors, elle ne m'a pas oublié ?

— Elle ne pense qu'à toi et elle ne parle que de toi. C'est à ce point que notre bonne Impératrice la plaisante quelquefois sur cet excès de sentiment. Mais elle s'intéresse plus que jamais à sa jeune lectrice, et à toi. Elle m'a expressément chargé de te dire qu'elle vous marierait, dès que tu seras capitaine et décoré.

— Dieu sait quand ! soupira Paul.

— Tu es en bon chemin, ce me semble. Tu as déjà été blessé sous les yeux de l'Empereur, m'a dit ce matin le sous officier qui commandait mon peloton d'escorte.

— Oh ! une blessure de rien du tout. J'en ai été quitte pour porter trois jours mon bras gauche en écharpe.

— Alors, tu n'as pas été touché beaucoup plus sérieusement que tu ne l'as été par ce bandit dans le bois de la Malmaison.

— Non, et si je te disais que ce bandit…

— Je vais bien t'étonner en t'apprenant que nous savons qui il est…

— Moi aussi, je le sais, et tu ne devinerais jamais comment j'ai été renseigné sur ce personnage.

— Moi, je l'ai été par l'Impératrice, qui a bien voulu me raconter l'histoire de ta fiancée.

Cet homme n'est venu en France que pour voler la cassette de M^lle^ de Gavre. Il y a réussi et on ne l'a pas repris.

— J'en sais quelque chose. Je l'ai retrouvé à Somo-Sierra, défendant une batterie espagnole. Il a encore essayé

de me tuer et il m'a encore manqué. Je l'ai parfaitement reconnu.

— Et lui, t'a-t-il reconnu ?

— Je ne crois pas. Je chargeais avec des lanciers polonais. Il a tiré sur moi comme il aurait tiré sur un autre, et c'est un brave soldat qui a reçu le coup en chargeant à côté de moi.

— Tu ne te doutes pas que ce drôle est un proche parent de M^lle^ de Gavre ?

— Mais si. Figure-toi qu'à Aranda de Duero… un bourg ou tu as dû passer… j'ai été logé chez un Espagnol qui m'a parlé d'elle et de sa famille. Sa mère était une Segura et elle a un oncle à la mode de Bretagne…

— Un *tio*, comme ils disent. C'est le voleur.

— Cet oncle lui en veut, parce qu'elle est la fille d'un général français.

— C'est bien cela.

— Mon Espagnol n'a pas voulu me dire son nom.

— Je vais te le dire, moi.

— Je sais seulement qu'il a juré de la déposséder de sa fortune dont elle ferait, dit-il, un mauvais usage… c'est un coquin hardi…

— C'est quelque chose de plus. Il est l'âme et le chef de l'insurrection espagnole.

— Ça ne m'étonne pas ! s'écria Fontenay. Mon hidalgo d'Aranda m'a dit que cet enragé s'occupe d'organiser la ré-

sistance et il y prend une part active, puisque, l'autre jour, il se battait contre nous à Somo-Sierra.

— C'est notre plus redoutable adversaire, dit Georges. Il est capable de tout… de se battre comme un lion, de donner tout ce qu'il possède pour la cause qu'il défend et même d'assassiner notre Empereur. Il était signalé depuis longtemps à la police française. C'est lui qui a préparé et dirigé, le 2 mai, la révolte de Madrid. Il parle toutes les langues et il sait se déguiser comme un acteur de profession. C'est le ministre de la police, Fouché, qui a donné ces renseignements à l'Impératrice, après le vol de la Malmaison. Fouché le guette, mais il n'a jamais pu le prendre.

— Le fait est que cette fois ses agents ne l'ont pas retrouvé, et cependant le coquin ne s'était pas déguisé, puisque, dans le parc, je l'ai très bien pris pour un Espagnol qu'il est.

— Il avait peut-être des raisons pour ne pas changer de costume, ce jour-là. Ce qu'il y a de certain, c'est que Fouché a écrit à l'Empereur pour lui signaler ce scélérat, et Dieu veuille que le misérable ne parvienne pas à approcher de Napoléon. Mais nous n'y pouvons rien, ni toi ni moi, tandis que pendant ton séjour en Espagne tu pourras peut-être sauver la fortune de M$^{lle}$ de Gavre.

— J'en serais très heureux, mais je ne vois pas comment.

— Voici la situation, telle que l'Impératrice a daigné me l'expliquer. Cette fortune consiste en terres situées dans la province d'Aragon et en une somme qui s'élève à plusieurs millions de réaux déposés à la Banque de Madrid. Les terres ne disparaîtront pas et, quand nous serons les maîtres en Es-

pagne, M^lle^ de Gavre pourra en prendre possession. Quant aux millions, elle n'a pas pu les retirer de la Banque, puisque, au moment de la mort du frère de sa mère, dont elle est l'unique héritière, nos soldats ont été forcés d'évacuer Madrid, et les fonds y sont peut-être encore, car le voleur de la Malmaison n'avait pas entre les mains le récépissé du dépôt. Il l'a maintenant ; il l'a trouvé dans la cassette ; mais il n'a peut-être pas eu le temps de s'en servir pour toucher la somme… et s'il la touchée, il a dû la cacher quelque part.

— Avec le trésor dont m'a parlé mon Castillan d'Aranda.

— Quel trésor ?

— Le trésor des Segura qui dort, dit-on, depuis des siècles, dans quelque souterrain de la petite ville de Téruel.

— Celui-là, c'est de la légende. Mais l'autre existe et il appartient légitimement à M^lle^ de Gavre. Quand l'Empereur aura soumis l'Espagne, ce qui ne tardera guère, il usera de son autorité pour le lui faire rendre. Il s'agit seulement de le découvrir.

— Ce n'est pas facile.

— Ce n'est pas impossible, si tu restes dans ce pays.

— Je ne le quitterai qu'avec Napoléon.

— Bientôt, alors, car je crois qu'il n'y séjournera pas longtemps. Si les affaires se gâtent avec l'Autriche, il fera comme au camp de Boulogne, en 1805 : il laissera ses généraux en finir et il marchera sur Vienne.

Eh bien ! si cela arrivait, je te conseillerais de demander à ne pas quitter l'Espagne. On t'en saurait gré.

— Qui ?… M$^{lle}$ de Gavre tient-elle donc tant à sa fortune ? Moi je l'épouserais sans dot.

— Et tu ferais bien, car elle est charmante. Mais quel succès tu obtiendrais à la Cour des Tuileries, si tu t'emparais de la fameuse cassette ! L'Impératrice te porterait aux nues. Tout son entourage sait maintenant l'histoire du vol de la Malmaison et on parle de toi, comme on devait jadis parler de Jason, quand il alla conquérir la Toison d'Or.

— Oui, murmura Paul Fontenay, c'est un beau rêve, mais comment le réaliser ?

— En te mettant à la poursuite du brigand qui a dépouillé ta fiancée. Il est Aragonais et, probablement, il ne s'éloignera pas beaucoup de sa province. Tu n'auras pas de peine à obtenir d'être attaché à l'armée du maréchal Lannes qui va opérer de ce côté-là et, quand tu y seras, tu auras des chances de remettre la main sur le voleur… peut-être même sur le trésor.

— Le voleur !… mais je ne sais pas son nom.

— Il en change probablement plus souvent que de chemise. Tous les chefs de guérillas s'affublent de sobriquets bizarres. Il y en a un que les Espagnols ont surnommé, on ne sait pourquoi, l'Empoissé… *el empecinado*… mais l'homme en question s'appelle de son vrai nom : Blas de Montalvan. Au moment où l'insurrection a éclaté par toute l'Espagne, le jour de la Saint-Ferdinand, il habitait Albarracin, une bourgade à deux lieues de Téruel.

— Merci de ces renseignements. J'en ferai mon profit.

— Tu te décides donc à suivre mon conseil ?

— Comment veux-tu que je te réponde ? Est-ce que je m'appartiens ? D'une minute à l'autre, l'Empereur peut m'envoyer me faire tuer quelque part. Et il ne songe pas encore à rentrer en France, que je sache. Quand il s'en ira, il sera temps pour moi de prendre un parti.

— Tu as raison, mon cher Paul, et si tu reviens avec lui, personne ne t'en blâmera, crois-le bien. Si, au contraire, tu ne reviens pas, tu peux compter sur moi pour défendre ta fiancée.

— La défendre ?… quel danger court-elle donc à Paris ?

— Aucun qui puisse t'inquiéter… elle t'aime… tout le monde le sait aux Tuileries, et nul ne s'avisera de lui faire la cour, mais cet affreux *tio* est homme à tenter de la tuer ou de l'enlever. Il est d'une audace inouïe, et il sait déjouer toutes les surveillances. Fouché affirme qu'il est déjà venu plusieurs fois en France et qu'il y entre comme il veut.

— Ne me dis pas cela. Je déserterais pour aller veiller sur elle.

— Oh ! ne te monte pas la tête. Le señor Montalvan a fort à faire ici, et je compte que prochainement il y laissera ses os. J'ai exagéré le péril et je vais te mettre du baume au cœur. Voici un petit paquet que M^lle^ de Gavre m'a confié pour te le remettre. Je m'acquitte de ma mission.

Fontenay prit un sachet brodé que lui tendait son ami, et, après l'avoir ouvert, il y trouva deux fleurs : une marguerite et un myosotis.

— Eh bien ?… tu ne comprends pas ? lui demanda gaiement Georges. C'est pourtant assez clair. Ça veut dire :

n'oubliez pas Marguerite, » à moins que ça ne signifie : « Marguerite ne vous oublie pas. »

Paul baisa pieusement ce souvenir de sa fiancée et il allait laisser déborder sa joie, mais l'auditeur au Conseil d'État, qui n'était pas amoureux, lui dit en riant :

— Maintenant, mon bon ami, le plus grand plaisir que tu puisses me faire, c'est de me laisser dormir. Mes yeux se ferment malgré moi. Je ne te demande que trois heures de repos. Tu me réveilleras pour dîner.

— Et nous dînerons gaiement, je te le promets, s'écria Fontenay ; mon ordonnance a déniché chez un cabaretier de l'endroit quelques bouteilles de vieux Xérès dont tu me diras des nouvelles. À tantôt !

Quand Paul sortit sur la pointe du pied, l'auditeur ronflait déjà.

En descendant l'escalier, Paul rencontra un de ses camarades qui venait le chercher de la part du major-général Berthier, prince de Neufchâtel, futur prince de Wagram.

L'ordre surprit Fontenay, qui venait de voir l'Empereur, mais il était formel et il n'y avait qu'à obéir.

Dix minutes après, le sous-lieutenant était introduit dans le cabinet du Prince qu'il trouva courbé sur une carte et qui lui dit, sans lever les yeux :

— Vous allez partir pour l'Escurial. On m'annonce que l'avant-garde d'un corps d'infanterie espagnole s'est montrée ce matin de ce côté.

Vous irez le reconnaître ; vous évaluerez sa force, vous vous renseignerez auprès des paysans que vous rencontrerez

et vous reviendrez à Chamartin me rendre compte de ce que vous aurez vu et appris. Tâchez de ne pas vous laisser prendre et faites vite. L'Empereur, qui vous a désigné, a confiance en vous. J'espère que vous la justifierez. Il faut que dans une heure vous soyez en route.

Et devinant que le jeune officier allait objecter qu'il ne connaissait pas le chemin de l'Escurial, Berthier ajouta :

— Vous trouverez un guide espagnol dans la cour du quartier général. Mon aide-de-camp va vous le présenter.

Fontenay sortit désespéré. On l'envoyait à une mort certaine. Les alentours de Madrid étaient infestés d'insurgés qui massacraient les Français isolés, et les instructions du major-général étaient si peu précises que le pauvre sous-lieutenant ne savait même pas au juste en quoi consistait sa mission.

Reconnaître, à lui tout seul, un corps ennemi et évaluer sa force, c'était aussi vague que c'était difficile. Il y avait bien cinq à parier contre un que l'officier chargé de cette expédition n'en reviendrait pas.

Sur le perron du palais, l'aide-de-camp l'attendait. Il lui conta son embarras sans l'émouvoir le moins du monde. Fontenay avait un ordre à exécuter ; c'était à lui de se tirer d'affaire comme il pourrait. D'autres avaient reçu des missions tout aussi périlleuses et les avaient remplies sans accident. Quant à obtenir une escorte, il n'y fallait pas songer. Elle n'aurait servi qu'à le retarder et il était inutile d'exposer la vie de cinq Français, quand un seul suffisait pour mener à bien cette reconnaissance, s'il était hardi et intelligent.

Ce langage ne persuada pas Paul Fontenay, mais il n'essaya pas de discuter avec son supérieur, sachant que ce

serait peine perdue. Il se laissa conduire au guide qui, affirma l'aide-de-camp, était parfaitement sûr et qui parlait français.

Cet homme avait amené deux chevaux dont l'un devait être monté par lui et l'autre par Fontenay.

— Bonne chance, lieutenant, dit l'aide-de-camp ; ouvrez l'œil et tout ira bien. Soyez rentré demain soir, au plus tard.

Et il tourna les talons, sans ajouter un seul mot.

— Votre seigneurie comprend-elle l'espagnol ? demanda le guide en assez bon français.

Fontenay allait dire : oui, mais il se souvint d'une recommandation du bien avisé Tournesol et il répondit hardiment :

— Pas du tout.

— Peu importe, puisque, moi, je parle le français, reprit le guide.

À l'expression de son visage, Fontenay crut deviner que cet homme était satisfait d'apprendre que l'officier qu'il allait conduire ne savait pas l'espagnol, et cette remarque ne fit que l'affermir dans sa résolution de feindre d'ignorer la langue du pays.

Il avait une physionomie antipathique, ce serviteur des ennemis de l'Espagne qui consentait pour de l'argent à trahir ses compatriotes, et Fontenay s'étonnait qu'on lui confiât la vie d'un officier français. Mais il se dit qu'on n'avait pas le choix, car les espions étaient rares parmi les Espagnols ; c'est une justice qu'il faut leur rendre.

Il se demanda aussi pourquoi on l'obligeait à monter un cheval qu'il ne connaissait pas et à se priver des services de son ordonnance Tournesol.

Après ces brèves réflexions, Fontenay finit par conclure que c'était une épreuve, que l'Empereur voulait mettre à même de se distinguer le protégé de Joséphine ; enfin, que plus la mission qu'on lui confiait était difficile et périlleuse, plus il y aurait d'honneur à s'en acquitter avec succès. Il ne pouvait cependant pas se mettre en route, équipé comme il l'était, sans sabre, sans pistolets dans ses fontes et sans manteau ; pas plus qu'il ne voulait partir sans prévenir Georges de Prégny.

Au fond, il n'était pas fâché de ménager son unique cheval de guerre qui l'avait porté depuis Bayonne et qui devait faire sous lui toute la campagne.

Il donna au guide l'ordre de le suivre avec ses deux bêtes et il s'achemina à pied vers la maison où il avait laissé son ami Georges dormant d'un sommeil de plomb. Le réveillerait-il ? Il se posait cette question, lorsque, dans la rue, il se retrouva nez à nez avec Charles de Vergoncey, qui lui dit :

— Où allez-vous ?… C'est à vous ces deux rosses ?

— À moi, non ; elles appartiennent à cette espèce de muletier qui les conduit en main ; mais je vais en enfourcher une… par ordre de Son Altesse le prince de Neufchâtel, répondit Paul en haussant les épaules.

— Une mission ?… déjà !

— Oui, et je veux bien que le diable m'emporte si je sais comment je vais m'y prendre pour la remplir. On m'envoie reconnaître un corps d'insurgés qui doit être à l'Escurial. De

quel côté se trouve l'Escurial ? Je ne m'en doute pas… et me voilà à la merci d'un guider porteur de la figure que vous voyez…

— Ah ! mon pauvre ami, je vous plains ; mais vous n'êtes pas le premier d'entre nous qu'on ait lancé au hasard à travers ce pays maudit. On ne vous demande pas comment vous vous en tirerez. On vous dit : Marchez ! et il faut marcher. Tenez ! l'autre jour, à Burgos, en sortant du cabinet de Berthier, j'ai trouvé dans l'escalier un de nos camarades qui cherchait à se donner une entorse, pour avoir un prétexte de refuser, sans se déshonorer, une mission inexécutable dont on venait de le charger. Il n'a pas réussi à se fouler le pied et, comme c'était un brave, il est parti… Nous ne l'avons jamais revu. Ce n'est pas rassurant, ce que je vous raconte là, mais que voulez-vous !… c'est le métier. Et puis, vous avez de la chance, vous !… je parie que vous en reviendrez !

Fontenay goûta médiocrement ce discours consolant, mais il n'essaya point de le réfuter, et le capitaine reprit en riant :

— Vous n'emmenez pas l'auditeur ?…

— Non. Je le retrouverai ici demain… si je m'en tire.

— En attendant, mon cher, je lui tiendrai compagnie. J'ai encore un tas de choses à lui demander sur l'Opéra. Je le verrai ce soir.

Paul ne chercha point à retenir cet aimable garçon qui, au cœur de l'Espagne et au plus fort d'une guerre effroyable, songeait encore aux plaisirs de Paris où il n'était pas sûr de rentrer jamais. Paul continua son chemin et trouva, fumant sa pipe à la porte du logement, Jean Tournesol qui se récria en apprenant que son maître allait partir sans lui. Paul coupa

court ses doléances en lui commandant de lui apporter ses armes et son manteau, et comme Tournesol demandait ce qu'il devait dire à M. de Prégny, il lui recommanda de le laisser dormir et de lui annoncer, quand il se réveillerait, que, forcé de partir pour un service commandé, il ne serait pas plus de vingt-quatre heures absent.

À quoi bon l'inquiéter en lui parlant des dangers qu'il allait courir ?

Un instant après ce colloque sommaire, Paul, armé en guerre, était en selle et sortait de Chamartin, flanqué de son guide, qui paraissait très fier d'avoir à conduire un officier français.

Ce guide en dépit de sa figure sournoise, avait l'air intelligent. Il était jeune, – vingt-cinq ans tout au plus, – et assez bien découplé. Quoiqu'il fût vêtu comme un de ces *arrieros* qu'on rencontre sur toutes les routes d'Espagne, menant leurs mules, on aurait pu, à sa mine, le prendre pour un étudiant de Salamanque, de ceux qui voyagent coiffés d'un chapeau de gendarme, orné d'une cuiller de bois en guise de cocarde, et chantant des couplets pour obtenir une écuelle de soupe.

Pourquoi trahissait-il l'Espagne au profit des Français ? Fontenay, qui le jugeait suspect, se promit de le questionner adroitement.

Il commença par lui demander son nom et il apprit qu'il s'appelait Diego Perez, qu'il était de Ségovie, qu'il avait étudié pour être prêtre et que, ne se sentant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, il s'était fait postillon, alors que la poste royale existait encore en Espagne. Depuis qu'elle ne fonctionnait plus, il gagnait sa vie en portant d'un corps

d'armée à un autre les messages que lui confiaient les généraux du grand Napoléon, qu'il se vantait d'admirer et qu'il se disait fier de servir, car il le considérait comme le libérateur de son pays. C'était trop d'enthousiasme, et il n'en fallait pas tant pour mettre Paul en défiance. Il se promit de se tenir sur ses gardes contre ce partisan des idées nouvelles, mais pour le moment il s'abstint de l'interroger davantage, et Diego, taciturne comme la plupart de ses compatriotes, ne chercha point à entretenir la conversation.

La campagne qu'ils traversaient était sèche et nue : un désert de pierres, comme l'a dit de la Judée Chateaubriand. Pas un arbre, pas un ruisseau, pas une maison, pas une montagne. C'était uniformément plat et jaune, et quoiqu'ils fussent tout près de Madrid, ils ne rencontraient personne.

Diego avait une façon à lui de chevaucher qui n'était pas du goût de Fontenay. Il passait à chaque instant du pas au galop, puis au trot, pour se remettre ensuite au pas ; le cheval de l'officier imitait l'autre, quoi que pût faire Paul pour régler son allure, et la maudite bête avait le trot si dur qu'au bout de trois heures de ce train décousu, Paul était brisé. Mais ils avançaient, et ils devaient approcher du gîte où ils s'arrêteraient pour coucher, Diego ayant déclaré qu'il était impossible de pousser jusqu'à l'Escurial, dans cette première étape.

La nuit vient tôt, en novembre, et le jour baissait déjà quand Fontenay s'enquit du nom de ce gîte. Le guide lui répondit avec un sourire équivoque :

— Seigneur, c'est le village de Torre-Lodones. Il n'a pas très bonne renommée. On dit de ce vilain endroit : *cinco vecinos y siete ladrones*.

Paul comprit très bien la signification de ce proverbe local, mais il eut la présence d'esprit d'en demander l'explication, que l'obligeant Diego s'empressa de lui fournir en le traduisant ainsi : « Cinq habitants et sept voleurs… » l'alcade et son greffier comptent double.

— Diable ! il n'est pas engageant, votre proverbe. Pourquoi nous arrêterions-nous là, si c'est un coupe-gorge ?

— Oh ! seigneur, les proverbes chez nous, ne sont pas des articles de foi. Nous en avons tant !… Torre-Lodones vaut mieux que sa réputation, et, du reste, nous n'y trouverons même pas cinq habitants. Ils se sont tous sauvés, dès qu'ils ont su que les Français étaient devant Madrid. Il n'est resté qu'un vieux gitano de ma connaissance qui nous donnera à souper, si votre seigneurie n'est pas trop difficile. Depuis qu'il s'est fait aubergiste dans ce trou il n'héberge pas beaucoup de voyageurs, mais il a toujours des vivres… et il nous dira ce qui se passe à l'Escurial.

Difficile, Fontenay ne l'était plus, après son voyage d'Irun à Chamartin, mais cette couchée ne lui disait rien que vaille. Diego était décidément trop aimable et Fontenay commençait à se demander s'il ne le conduisait pas à un guet-apens. Par malheur, il n'était plus temps de reculer.

Il apercevait, devant lui, sur une hauteur à gauche de la route, une vieille forteresse en ruines dont les tours s'estompaient dans la brume du soir.

Le village était au pied, composé d'une vingtaine de maisons basses, de la plus triste apparence, et Diego, pressé sans doute d'y arriver, éperonna son cheval.

Fontenay, cette fois, réussit à maintenir le sien au pas, et en avançant il distingua, au milieu de la route, un arbre

énorme dont les branches horizontales étendaient des deux côtés un dôme d'ombre si large qu'un escadron tout entier aurait pu s'y abriter.

L'arbre semblait avoir été planté là tout exprès pour favoriser une embuscade et, la nuit étant close, l'heure était propice.

Le guide avait pris les devants, et Fontenay, qui le suivait à vingt pas de distance, entendit bientôt une voix qui criait en espagnol :

— Est-ce toi, Diego ?

Fontenay n'entendit pas la réponse, mais la voix reprit :

— Avec qui es-tu ?

— Avec un Français, dit Diego en se rapprochant de l'arbre.

Alors, dans l'obscurité la plus profonde, s'engagea un colloque entre cinq ou six individus qui parlaient assez bas pour que leurs paroles n'arrivassent pas jusqu'à Fontenay.

Cette fois, c'était clair. Le guide l'avait amené là pour le livrer à des assassins qui l'attendaient et qui ne le manqueraient pas.

Paul se crut perdu, mais il ne songea pas à fuir. Il ne songea qu'à vendre chèrement sa vie. Il avait conservé son sang-froid et il se dit que si ces gens-là avaient voulu le tuer à coups de fusils, ils auraient déjà fait feu. Donc, ils se préparaient à l'assaillir au couteau, leur arme nationale, au moment où il arriverait sous l'arbre.

Diego, leur complice, continuait à conférer avec eux, et la rosse qui portait Fontenay ne marchait qu'au pas, accoutumée qu'elle était à ne jamais dépasser le cheval du guide.

Tout à coup, Diego piqua des deux, sans se retourner sur sa selle. Le moment était venu pour l'officier de risquer le tout pour le tout.

Fontenay, résolu à tenter cette unique chance de salut, s'était préparé silencieusement à charger. Après avoir tiré son sabre qu'il laissa pendre à la dragonne, il avait pris dans les fontes de sa selle ses pistolets, un dans chaque main, et, la bride entre ses dents, il attendait le moment de se lancer.

Ses sensations furent celles d'un homme qui, pour essayer de sauver sa vie, va se jeter dans un gouffre, mais elles ne durèrent pas vingt secondes.

Deux vigoureux coups d'éperon enlevèrent son cheval qui partit comme un boulet de canon.

Fontenay passa tout près d'un groupe d'hommes qu'il n'eut pas le temps de compter et qui n'essayèrent pas de l'arrêter. Ils ne l'injurièrent même pas et il ne vit pas s'ils étaient armés.

Il était sauvé, – pour cette fois, – et il eut tôt fait de rejoindre Diego qui avait cessé de trotter.

Il ne pouvait pas se dispenser de demander l'explication de ce qui venait de se passer, mais il resta assez maître de lui pour continuer à feindre d'ignorer l'espagnol.

— Qui sont ces gens-là ? commença-t-il.

— Des paysans des environs qui n'osent plus rentrer dans leurs fermes parce qu'ils craignent l'arrivée des Français.

— Et que vous disaient-ils ?

— Ils voulaient savoir avec qui j'étais et, quand ils l'ont su, ils ont eu une peur de tous les diables. Ils ont cru que vous précédiez un détachement de vos soldats.

Mais, Dieu me pardonne, Monsieur l'officier, il me semble que vous avez eu peur aussi… vous avez dégainé !

— Je n'ai jamais peur, seulement, je me défie de tout et je prends mes précautions.

— Votre Seigneurie aurait bien tort de se défier de moi. Je risque ma peau tous les jours au service des Français, car si les Espagnols savaient le métier que je fais, ils me pendraient sans rémission. Je réponds de votre vie, et, s'il vous arrivait malheur, je serais fusillé par les Français. J'aime mieux recevoir les cinquante piastres qu'on m'a promises pour vous ramener demain à Chamartin.

C'était fort bien raisonné. Fontenay se dit que ses soupçons ne se fondaient, après tout, que sur des apparences et qu'on a souvent tort de juger les hommes sur leur mine.

— Si je ne vous y ramenais pas, reprit Diego, ce ne serait pas ma faute ; je ne peux pas répondre que nous ne tomberons pas dans une guerilla qui nous ferait un mauvais parti à tous les deux. Et encore, j'essaierais de nous en tirer. J'inventerais une histoire pour expliquer que vous ne voyagez pas pour le service de l'armée. Il n'y aurait que le cas où vous seriez porteur de dépêches du quartier général, parce que, alors, si les guerilleros les trouvaient sur vous…

— Je ne porte pas de dépêches. À qui les porterais-je ? Il n'y a pas de Français à l'Escurial. On dit que les Espagnols y sont, et c'est pour m'en assurer qu'on m'y envoie.

— Nous n'avons donc rien à craindre. Nous allons souper et coucher chez le vieux Laguna. Nous y trouverons peut-être des gens des environs, mais ne vous inquiétez pas d'eux. Demain matin, au petit jour, nous serons devant le bourg de l'Escurial, et vous verrez par vos yeux ce qui s'y passe. Si vous ne vous y attardez pas, nous pourrons rentrer à Chamartin demain soir.

Ce fut dit si rondement et avec un tel accent de sincérité que les inquiétudes du sous-lieutenant firent place à une sécurité relative.

Si ce guide avait eu le projet de le trahir, il n'aurait pas attendu si longtemps pour se défaire de lui ou pour le livrer aux Espagnols.

Seulement, comme prudence est mère de sûreté Fontenay se promit de ne pas cesser un seul instant de le surveiller.

Cinq minutes après l'incident qui avait failli mal tourner, Diego mit pied à terre devant une maison en ruines, aida l'officier à descendre et heurta rudement. La porte s'ouvrit ; un vieil homme se montra et entama avec le guide un dialogue dans un idiome que Fontenay comprenait fort peu et qui devait être la langue des Gitanos saupoudrée de mots castillans. Mais ce fut court et il introduisit les voyageurs avec leurs chevaux dans une immense salle qui servait tout à la fois de cuisine, de chambre à coucher et d'écurie.

Une vaste marmite chantait sur un feu de sarments allumé dans un coin, et sur une table branlante figuraient des jarres pleines de vin.

Ces préparatifs indiquaient que, ce soir-là, le vieux bohémien attendait des hôtes, et en effet cinq ou six individus ne tardèrent pas à faire silencieusement leur entrée.

Ils allèrent, sans dire mot, s'attabler sur des bancs et ils se mirent à boire, à la ronde. Ils se passaient la cruche de main en main et ils buvaient à même.

Fontenay supposa que ces gens pouvaient bien être ceux qui tout à l'heure tenaient un conciliabule, sous un arbre, au milieu de la route. Il ne s'étonna pas autrement de les retrouver là et il alla s'asseoir à un bout de la table, pendant que Diego s'occupait d'attacher les chevaux à une mangeoire portative qui ne contenait que du son délayé dans de l'eau.

Les buveurs étaient vêtus comme des paysans, mais on aurait pu les prendre pour des *hidalgos* déguisés, car ils avaient grand air.

La chose n'est pas rare en Espagne, où le moindre des laboureurs se targue d'être *vieux chrétien* et se croit aussi noble que le Roi.

Paul savait cela, et il ne s'étonna pas trop de leurs mines graves et fières. Il y en avait un surtout qui se distinguait par la dignité de son attitude. Celui-là laissait passer la jarre sans y toucher et les autres semblaient attendre, avant de desserrer les dents, qu'il prît la parole.

Il ne se pressait pas, et il s'écoula du temps avant qu'il appelât Diego pour lui dire :

— Tu sais que les Français arrivent par la route de Valladolid. Leur avant-garde était hier à Villacastin.

— Je le sais, seigneur. Mais on l'ignore à leur quartier général de Chamartin. Napoléon croit que l'Escurial est occupé par une division des nôtres.

— Au couvent, il n'y a que cinq moines. Dans le village, il n'y a personne.

C'était dit en pur castillan et Fontenay comprit parfaitement, mais il n'en laissa rien paraître, et il fit son profit du renseignement.

— L'officier que j'amène est envoyé tout exprès pour voir ce qu'il en est, reprit Diego. Leurs généraux sont toujours mal informés.

— Ils le seraient mieux, si ce lieutenant revenait leur faire son rapport.

— Je crois, Seigneur, qu'il n'y verra pas plus clair que ses chefs. On s'arrangera pour cela.

— Il n'y a qu'un moyen sûr de lui fermer les yeux, c'est de le pendre.

La scène changeait de face. Il n'en fallait pas tant pour que Fontenay devinât que ces faux paysans étaient des insurgés et très probablement des chefs importants ; que la posada du vieux gitana leur servait de lieu de réunion et que Diego était en parfaite intelligence, avec eux.

Les dernières illusions du malheureux sous-lieutenant s'envolaient et il s'étonnait de les avoir conservées si longtemps.

Il ne lui restait plus qu'à se préparer à bien mourir.

— Seigneur, dit Diego, je prie Votre Excellence de m'excuser, si je ne suis pas de son avis. Je crois qu'il y aurait mieux à faire que de tuer ce Français.

— Oses-tu bien prendre sa défense ? demanda sévèrement le personnage qui semblait commander la bande. Es-tu donc un traître ?

— Moi, un traître ! s'écria Diego ; moi qui risque ma vie chaque jour pour vous apporter des renseignements ! Votre Excellence oublie que, si j'avais voulu vous trahir, j'aurais eu plus d'une fois l'occasion de le faire impunément. Elle oublie aussi que si je ne ramenais pas cet homme vivant, je ne pourrais plus rendre service à notre sainte cause, car si je reparaissais seul au quartier général des Français, c'est moi qu'on pendrait.

— Tu n'y reparaîtras pas. Tu iras rejoindre nos frères dans la montagne, tu prendras un mousquet et tu ne feras plus que te battre pour l'indépendance de l'Espagne. Ce sera mieux que d'espionner.

— L'espionnage est glorieux, quand on espionne les oppresseurs de son pays. Je suis prêt à donner tout mon sang à l'Espagne, mais je la sers mieux en surveillant ses ennemis et en les trompant. La mort d'un sous-lieutenant n'arrêtera pas la marche de leur armée. Si vous me laissez exécuter le plan que j'ai conçu, je pourrais faire écraser une de leurs divisions… ou tout au moins une de leurs brigades.

— Comment t'y prendrais-tu ?

— Je conduirai demain matin cet officier à l'Escurial. Il verra, par ses yeux, que les nôtres n'occupent ni le couvent

ni les villages ; demain soir, au quartier général de Napoléon, si vous me permettez de l'y ramener, il fera son rapport en conséquence et Napoléon enverra certainement un détachement pour s'emparer de la position qu'il croira abandonnée.

— Eh bien ?… que gagnerons-nous à cela ?… Le détachement rejoindra leur autre armée qui s'avance par la route de Valladolid.

— Celle-là n'arrivera pas, avant trois jours, de ce côté-ci du Guadarrama. Faites avertir, cette nuit, les quatre commandants des guerillas qui tiennent la campagne du côté de Robledo… envoyez-leur l'ordre de marcher demain sur l'Escurial et de s'y retrancher. Quand les Français s'y présenteront, ils y trouveront nos gens en force supérieure et ils seront exterminés. Pas un n'échappera.

Ce discours parut faire une certaine impression sur le chef auquel le guide l'adressait.

Il réfléchissait, ce chef, en regardant du coin de l'œil Fontenay qui s'était accoudé sur la table et qui, la tête appuyée sur ses mains, faisait semblant de dormir.

Et il demanda tout à coup à Diego :

— Es-tu bien sûr que ce *gavacho* ne comprend pas l'espagnol ?

— Oh ! Seigneur, absolument sûr, répondit Diego. S'il le comprenait, il ne serait pas si tranquille. Vous voyez bien qu'il dort.

— Ou qu'il feint de dormir, grommela le chef, qui ne paraissait pas convaincu.

— Si je croyais cela, je penserais comme Votre Excellence qu'il faut le tuer, car il en saurait déjà trop et, en rentrant au quartier général, il renseignerait exactement les Français… sans compter qu'il me ferait fusiller.

Paul Fontenay ne perdait pas un mot de ce dialogue et il voyait très clairement que sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Le guide jouait un double jeu et il ne s'était mis au service des ennemis de son pays que pour mieux les trahir. Un geste involontaire, un jeu de physionomie, il n'en fallait pas davantage pour perdre Fontenay en révélant qu'il comprenait ce que disaient ces patriotes qui venaient de lui livrer le secret de leurs projets.

Il était jusqu'alors resté maître de lui et il bénissait du fond du cœur l'excellent Tournesol qui lui avait suggéré l'idée de faire l'ignorant, toutes les fois qu'il se trouverait seul avec des Espagnols.

Il venait d'entendre, sans broncher, un de ces insurgés le traiter de *gavacho*, – une grosse injure qui, en Espagne, date du temps des guerres entre les chrétiens et les Maures.

Il ne prévoyait pas qu'il allait être mis à une plus dure épreuve et, jugeant que ces gens ne tarderaient pas à se défier de son assoupissement, s'il continuait à faire semblant de sommeiller, il releva la tête, il se frotta les yeux, et il se mit à les regarder tranquillement.

— Tu es trop crédule, Diego, reprit le chef ; il se peut que cet homme ne joue pas la comédie ; mais je ne suis pas sûr qu'il ne sache pas notre langue et, dans le doute, je le condamne.

Ce dernier mot fut lancé d'une voix sonore. C'était l'arrêt de mort de Fontenay, qui ne tressaillit pas.

Il aurait peut-être pâli, mais son teint mat de créole était de ceux qui ne changent pas de couleur.

— Je suppose, Messieurs, que vous approuvez la sentence, demanda lentement le chef. Cet homme nous dénoncerait. Il faut qu'il meure.

— Qu'il meure ! répondirent en chœur les féroces assesseurs de ce juge impitoyable.

— Bien. Il mourra. Comment l'exécuterons-nous ?

— Il n'y a qu'à lui casser la tête ici.

— Ou à le pendre à l'arbre de la route. Quand les Français viendront, ils le trouveront accroché.

— Ce n'est pas assez pour l'exemple. Il faut faire comme le boucher de Zamora, qui en a saigné un l'autre jour, qui l'a fendu en deux comme on fend un porc, et qui l'a mis au croc devant son étalage.

— Ou bien le clouer à l'arbre par les mains et par les pieds.

Ces avis furibonds firent passer un frisson dans les veines du sous-lieutenant, mais sa figure resta impassible. Seulement, si le chef, qui le soupçonnait de comprendre, s'était avisé de lui tâter le pouls, il aurait su à quoi s'en tenir.

— Et toi, Diego, demanda le président de ce conseil de bandits, qu'en dis-tu ?

— Seigneur, répondit le guide, si on le tue, ce sera toujours un Français de moins, et je ne m'en affligerai pas ; mais j'affirme plus que jamais que c'est inutile. S'il savait

l'espagnol, il serait déjà à moitié mort de peur, et vous voyez qu'il bâille à se décrocher la mâchoire.

C'était vrai. Fontenay avait eu la présence d'esprit de simuler un bâillement, pour mieux leur persuader qu'il tombait de fatigue et de sommeil.

— En l'épargnant, continua Diego, vous auriez pu, d'ici à deux jours, exterminer des centaines de ces maudits. Mais, après tout, je ne tiens pas au métier que je fais pour mieux servir l'Espagne, et si vous en finissez, cette nuit, avec le Français, j'irai demain rejoindre la troupe de l'*Empecinado* qui se forme en Aragon.

Le seul avocat qui plaidât devant ce tribunal de sang la cause du prisonnier, Diego, renonçait à le défendre. Fontenay se prépara. Ses pistolets étaient restés dans les fontes de sa selle, mais il n'avait pas quitté son sabre et, avant de succomber, il éventrerait bien deux ou trois de ces scélérats.

Leur chef, qu'il ne perdait pas de vue, se mit à le regarder fixement et dit, après avoir réfléchi quelques instants :

— La question est de savoir si, dans l'intérêt de l'Espagne, il vaut mieux lui faire grâce. Et maintenant, après avoir pesé le pour et le contre, je crois comme toi qu'il faut le laisser vivre. Le rapport qu'il fera à ceux qui l'ont envoyé nous vaudra une victoire.

De tous les pièges que ce rusé Castillan venait de tendre à Fontenay en parlant du supplice qu'il lui destinait, celui-là était le plus perfide et le plus difficile à éviter, car on dissimule moins aisément la joie que la frayeur.

Devant les conseils de revision, les conscrits qui font semblant d'être sourds s'y laissent toujours prendre. Quand

le major leur dit tout bas : « Allez, mon garçon, vous êtes exempté du service, » ils tournent les talons au conseil, sans faire répéter la phrase libératrice.

Fontenay ne pouvait pas décamper, mais un mouvement involontaire aurait pu déceler la satisfaction que lui causait la décision inespérée du patriote enragé qui n'avait qu'un mot à dire pour le faire écharper. Non seulement il ne changea pas de visage, mais il eut l'aplomb de crier au guide, – en français, bien entendu :

— Hé ! Diego, est-ce que ces braves gens vont bavarder comme ça toute la nuit ?… Je crève d'envie de dormir et il faut que je sois debout au petit jour, car je prétends rentrer demain soir à Chamartin.

Prie-les donc de ma part de s'en aller chez eux.

Le chef comprenait évidemment le français, car il cligna de l'œil en regardant le guide qui répondit à Fontenay :

— Seigneur lieutenant, ils vont partir et vous allez pouvoir dormir en paix, car ils ne reviendront plus. Ils ont du chemin à faire pour regagner leurs villages.

Et Diego, – en espagnol, cette fois, – dit au chef :

— Vous voyez, Seigneur, que nous n'avons rien à craindre de cet innocent. Votre Excellence est-elle décidée à lui laisser la vie ?

— Oui, je vais donner des ordres. Ton plan s'exécutera, et je compte que tu reviendras pour assister à l'extermination que je vais préparer.

— J'espère faire mieux que d'y assister.

— C'est bien. Tu es un bon Espagnol. Je te recommanderai au roi Ferdinand, quand nous l'aurons remis sur le trône.

— Oh ! Seigneur, je n'attends pas de récompense. Ma vie est à mon pays. Je ne demande qu'à mourir pour lui.

— Je te laisse avec Laguna ; s'il survenait un incident avant que tu reprennes le chemin de Chamartin, il me ferait avertir.

— Bon ! pensa Fontenay, ce vieux gredin d'aubergiste est de la bande. Je m'en doutais, mais je ne suis pas fâché d'en être sûr.

— Encore un mot, reprit le chef ; si tu t'apercevais que le Français s'est moqué de nous et qu'il sait l'espagnol, jure-moi que tu lui brûlera la cervelle.

— Je le jure, Excellence.

— Ta parole me suffit. Je suis tranquille. *Vay usted con Dios.*

Cette formule, dans la langue du Cid, signifie : « Allez avec Dieu. » Elle sonna comme une sinistre ironie aux oreilles du sous-lieutenant, après la terrible recommandation qui l'avait précédée ; mais il joua son rôle jusqu'au bout.

Quoi qu'il en eût dit, il n'avait pas la moindre envie de dormir, après tant d'émotions, et il se promit bien de ne pas fermer l'œil, car les Espagnols pouvaient se raviser et il ne voulait pas se laisser surprendre.

Il n'avait même plus faim et il se contenta d'un morceau de pain noir, avant de s'étendre sur un banc, drapé dans son

manteau d'ordonnance qui lui tint lieu de matelas et de couverture.

La cuisine de Laguna ne le tentait pas et ce vieux sorcier aurait pu s'aviser de l'empoisonner. Aussi laissa-t-il Diego se régaler d'une *olla podrida*, qui semblait avoir été préparée sur les fourneaux de Satan.

La nuit parut longue à l'amoureux de Marguerite de Gavre et il pensa à elle tout le temps. Elle devait être encore à la Malmaison, puisque l'Impératrice y avait prolongé son séjour. Qu'y faisait-elle ? Allait-elle quelquefois revoir, dans le parc, l'allée où la bonne Joséphine les avait fiancés ? Elle ne les avait pas autorisés à s'écrire, mais Fontenay méditait de se passer de l'autorisation et de confier à Georges de Prégny une lettre que ce fidèle ami saurait bien porter à son adresse.

Attendre eût été plus sage, attendre qu'il eût fait quelque chose pour la remettre en possession de sa fortune, mais Fontenay ne se piquait pas de sagesse.

Elle se passa du reste tranquillement, cette nuit qui avait si mal commencé. Diego ronflait dans un coin, près de ses chevaux, et le bohémien était allé s'étendre en travers de la porte, qui n'avait pas de serrure.

Avant que le jour parût, le guide appela l'officier pour lui dire qu'il était temps de chevaucher vers l'Escurial, lequel était situé tout près de l'auberge, mais très loin du quartier général de Chamartin.

Fontenay aurait pu se dispenser de parachever son voyage de reconnaissance, puisqu'il savait que ni le couvent ni les deux villages qui en dépendent n'étaient occupés par les Espagnols ; mais refuser d'y aller, c'eût été confesser qu'il

avait entendu et compris la conversation des chefs insurgés, et il n'eut garde de rechigner pour se mettre en route.

Diego était de joyeuse humeur et beaucoup plus communicatif que la veille. Il se congratulait sans doute, non pas d'avoir contribué à sauver l'officier, mais d'avoir fait adopter son plan, ce plan infernal qui devait aboutir au massacre de quelques centaines de Français.

Et Fontenay se promettait de lui faire payer cher cette trahison raffinée.

Il faisait froid, mais le ciel était clair et tout annonçait une belle journée.

Paul Fontenay aspirait à pleins poumons l'air rafraîchi par les neiges de la Sierra qui fermait l'horizon du côté de l'Ouest. Jamais il ne s'était senti si heureux de vivre. Il venait d'échapper par miracle à une mort épouvantable, et il pouvait se croire définitivement sauvé, puisqu'il connaissait maintenant les véritables sentiments de Diego qui n'avait aucun intérêt à le trahir.

— Seigneur, lui dit ce guide à double face, vous n'avez pas, je suppose, l'intention de visiter le palais de l'Escurial ?

— Je n'y tiens pas du tout ; répondit le sous-lieutenant. Il me suffira de m'assurer qu'il n'y a personne dans le village.

Ses études historiques n'avaient pas été poussées très loin, au collège de la Havane, et c'est tout au plus s'il savait que ce sombre édifice avait été construit et habité par Philippe II, fils de Charles-Quint.

— Ce sera très vite fait, quoiqu'il y ait deux bourgs, l'un au-dessus et l'autre à côté : *el Escorial de arriba* et *el Escorial de abajo*. Quant aux bons pères, qui sont restés au couvent,

ils ne sont pas dangereux, car ils ont bien quatre cents ans à eux cinq, et ils se feront un plaisir de vous offrir à déjeuner.

— Sur le pouce alors, car je n'ai pas de temps à perdre.

Un temps de galop les conduisit à l'entrée du village d'en bas.

Le cheval que montait Fontenay semblait se conformer à l'humeur de Diego. Il n'avait plus de caprices comme la veille ; il obéissait à la main et aux jambes et il ne s'obstinait plus à rester en arrière.

Les maisons étaient abandonnées et les rues désertes. Tous les habitants avaient fui et, comme il n'y avait pas un arbre aux environs, on ne pouvait pas supposer qu'ils s'étaient embusqués dans les bois.

Fontenay eut vite fait d'inspecter ces masures vides et il jugea inutile de pousser jusqu'à l'autre bourgade, perchée sur des rochers peu accessibles. Il inspecta sommairement les jardins du palais, *construits*, – c'est le mot, car on y voit plus d'architecture que de végétation, – sur des terrasses superposées ; et, en parcourant les salles basses du palais, il constata qu'il n'y restait que les quatre murs.

Le sous-lieutenant l'aurait visité avec plus de soin s'il n'eût pas su d'avance à quoi s'en tenir. Le conciliabule auquel il avait assisté dans l'auberge du vieux Laguna l'avait édifié et il était bien sûr que ces solitudes ne cachaient pas d'insurgés. La reconnaissance qu'il exécutait n'était que pour la forme.

Diego, toujours convaincu que l'officier ne savait pas un mot d'espagnol, ne se gêna pas pour annoncer devant lui aux bons religieux du couvent qu'ils auraient bientôt à loger trois

ou quatre contingents d'insurgés qui attendraient là les Français pour les tailler en pièces.

Après avoir accepté un frugal repas offert par les moines, Fontenay donna le signal du départ, et Diego ne se fit pas prier pour se remettre en route.

Ils traversèrent Torre-Lodones, où le gitano, occupé à prendre le soleil – *tomar el sol* – sur le pas de sa porte, les salua d'un souhait de bon voyage. Ils revirent l'arbre touffu qui n'abritait plus d'insurgés, et ils marchèrent si bon train qu'à midi ils n'étaient déjà plus très loin de Chamartin.

Paul était parfaitement décidé à faire fusiller son guide, mais il prit plaisir à le faire causer en chemin pour mieux se convaincre de la duplicité de ce mauvais drôle.

Diego se répandit en invectives contre l'ancien gouvernement de l'Espagne. Il afficha le libéralisme le plus outré ; il célébra les bienfaits de la Révolution française qui, par l'épée d'un grand général, allait régénérer tous les peuples et abattre tous les tyrans.

Naguère, au club des Jacobins, les orateurs ne tenaient pas un autre langage.

Décidément, cet étudiant en théologie défroqué méritait bien douze balles dans le ventre pour prix de sa trahison et de ses déclamations contre les rois catholiques.

Et pourtant, Fontenay, qui maintenant le connaissait à fond, ne pouvait s'empêcher de reconnaître que cet homme était un patriote. C'était pour servir son pays qu'il jouait ce rôle infâme. Il était espion par dévouement et traître par vertu.

Il devait appartenir, sinon à l'aristocratie espagnole, du moins à la bourgeoisie éclairée, et chaque jour il affrontait pour la bonne cause une mort ignominieuse.

Fontenay ne pouvait pas oublier non plus qu'il lui devait la vie. Diego ne l'avait pas sauvé par amitié pour lui, mais enfin il l'avait sauvé. S'il n'était pas intervenu auprès du mystérieux et important personnage qui venait de condamner le prisonnier, Fontenay eût été égorgé.

Et pour le récompenser de ce service… capital, Fontenay allait le livrer au grand prévôt de l'armée qui l'expédierait vite.

Il n'avait qu'un mot à dire pour cela en arrivant à Chamartin, et ils avaient déjà dépassé les postes avancés qui gardaient le quartier général.

C'était son devoir, puisque s'il laissait partir cet irréconciliable ennemi, il en pourrait coûter cher aux Français ; pas cette fois, car en rendant compte de sa mission, Fontenay n'allait pas manquer de dénoncer le plan qu'il avait surpris en écoutant les chefs des guerillas ; mais que de sang verserait encore cet homme, s'il ne l'abandonnait pas au peloton d'exécution !

Et, malgré tout, il penchait pour la clémence.

Dans les meilleurs sentiments humains il entre toujours un peu d'égoïsme, et le fiancé de Marguerite se disait que pardonner lui porterait bonheur.

Le souvenir de la jeune fille qu'il aimait le décida.

À cent pas de la barrière de Chamartin, il arrêta son cheval.

— Je n'ai plus besoin de toi, va-t'en ! dit-il à Diego, qui répondit :

— Pardon, Seigneur, on m'a promis cinquante douros, si je vous ramenais sain et sauf et, pour les recevoir, il faut que je me présente à l'état-major… il y a aussi le cheval que vous montez et que je ne voudrais pas perdre.

— Tu tiens donc plus à cette rosse et à cinquante piastres qu'à la vie ?

— Que veut dire Votre Seigneurie ?

Fontenay le regarda dans les yeux et lui dit, dans le plus pur castillan :

— Je parle l'espagnol aussi bien que toi, je ne suis pas sourd, et hier soir, chez le gitano, je ne dormais pas.

Comprends-tu, maintenant ?

Diego pâlit, rassembla son cheval, tourna bride et partit au galop, en jetant à l'officier cet équivoque adieu :

— Merci, Monsieur le Français, nous voilà quittes. Fasse Dieu que nous ne nous rencontrions plus !

Cela pouvait s'entendre de plus d'une façon, mais Fontenay ne s'attarda point à chercher la signification de ce souhait énigmatique. Il avait hâte de compléter sa mission en allant faire son rapport au major-général, mais il ne se souciait pas d'y aller sur le cheval de Diego, car il aurait été obligé d'expliquer pourquoi le guide l'avait abandonné sans toucher la gratification promise, et il n'était pas décidé à raconter les choses comme elles s'étaient passées. On l'aurait blâmé d'avoir laissé fuir cet homme, et l'important c'était

qu'on sût à l'état-major que l'Escurial n'était pas encore occupé par les Espagnols, mais qu'il allait l'être.

Diego, sachant que ses trahisons étaient découvertes, se garderait bien d'offrir de nouveau ses services aux Français.

Fontenay s'arrêta donc à la maison où il hébergeait son ami Georges. À celui-là seul il comptait dire la vérité sur ses aventures et il trouva, à la porte du logement, fumant son éternelle pipe, Tournesol, qui manifesta bruyamment la joie que lui causait le retour de son officier.

— Retire mes pistolets qui sont dans les fontes, lui dit Fontenay en mettant pied à terre.

— Bien, mon lieutenant. Mais le cheval ? est-ce que je dois le loger dans notre écurie ? demanda Tournesol, tout étonné de ne pas voir le guide.

— Le cheval ?… chasse-le à coups de pied, hors de la ville… ou bien vends-le, si tu trouves un acheteur.

— Alors, cet Espagnol qui marquait si mal ?…

— Il m'a lâché en route et il ne reviendra pas.

— Tant mieux !… il a une figure de coquin. Je n'étais pas tranquille en vous voyant partir avec ce chenapan-là. Je trouverai bien à vendre le cheval, quand ce ne serait que dix écus. Et la selle, mon lieutenant ?

— La selle avec. Il n'y a rien de nouveau ici ?

— Le capitaine Vergoncey est venu, il y a une heure, demander si vous étiez rentré.

— Je vais le voir tout à l'heure à l'état-major. J'y vais à pied et je n'ai pas le temps de monter chez moi. Je changerai

de tenue et ferai ma toilette en revenant, quand j'aurai vu le major-général.

M. de Prégny est là-haut ?

— Mais non, mon lieutenant.

— Il ne doit pas être loin… Chamartin n'est pas grand… tâche de le trouver et dis-lui que je vais rentrer et que je le prie de m'attendre.

— Pardon, mon lieutenant… M. de Prégny est parti ce matin.

— Comment, parti ?

— Mais, oui… dans la voiture qui l'a amené et avec l'escorte qu'il avait quand il est arrivé hier. L'Empereur l'a renvoyé à Paris.

— Au bout de vingt-quatre heures !… c'est trop fort !… dit entre ses dents Fontenay. Si j'avais prévu cela…

— Il a laissé un écrit pour vous, mon lieutenant… dans votre chambre… voulez-vous que j'aille vous chercher le papier ?

— Non, répondit Paul avec humeur ; il faut que j'aille au rapport. Je le lirai après.

Et il s'en alla en maugréant : – Et moi qui comptais le charger d'une lettre pour Mlle de Gavre !

# CHAPITRE IV

Quinze jours après cette expédition accidentée, Paul Fontenay était encore à Chamartin que l'Empereur n'avait pas quitté.

Tout s'était bien passé chez le major-général qui avait daigné le féliciter de s'être parfaitement acquitté d'une mission difficile et qui avait utilisé aussitôt les informations rapportées par le sous-lieutenant.

Fontenay n'avait pas été reçu par Napoléon, accablé de travail dans ce palais où se décidait en ce moment le sort de l'Espagne, mais il savait que Napoléon était content de lui et il n'en demandait pas davantage.

Seulement, il ne se consolait pas d'avoir manqué Georges de Prégny, forcé de partir à l'improviste en lui laissant une lettre qui ne contenait que ces lignes :

« Compte sur moi et suis mon conseil. Reste en Espagne, si l'Empereur revient en France. On t'en saura gré à la Malmaison et aux Tuileries. Cherche le *tio* Blas et fais-lui rendre gorge. Donne-moi de tes nouvelles. »

Ce billet laconique n'avait pas calmé le dépit de Paul Fontenay, et il pestait contre son ami qui n'en pouvait mais, car il s'était remis en route par ordre de l'Empereur, et ce n'était pas sa faute si Paul n'était pas rentré assez tôt.

Ce qui le vexait le plus, ce cher Paul, c'était de n'avoir pas pu lui remettre une épître amoureuse à l'adresse de M$^{lle}$ de Gavre.

Il enrageait d'autant plus qu'il ne pouvait guère se permettre d'écrire par la poste à une demoiselle attachée à la maison de l'Impératrice, et d'ailleurs il fallait un bataillon pour escorter les courriers, souvent attaqués en route par les guerillas, et sa lettre aurait couru grand risque de servir à allumer les cigarettes des insurgés espagnols.

Il en était réduit à ronger son frein, en attendant que de nouvelles opérations de guerre vinssent le distraire de ses ennuis, et à Chamartin la vie était d'une monotonie désespérante.

L'Empereur y était resté avec son quartier général, mais l'armée était entrée dans Madrid, après la capitulation, et occupait la ville, en attendant l'arrivée du nouveau roi d'Espagne, Joseph, qui était encore en France, et pour cause, car ses sujets n'étaient pas du tout disposés à le recevoir.

Madrid était tranquille en apparence, mais on se souvenait de la révolte du 2 mai et on ne permettait guère aux officiers de l'état-major impérial de s'y aventurer isolément.

Se morfondre dans une bicoque à la porte d'une capitale, c'était pour eux le supplice de Tantale, et quelques-uns trouvaient parfois le moyen d'éluder la consigne.

Vergoncey était de ceux-là, et un beau matin, vers le milieu de décembre, il vint proposer à Fontenay de l'accompagner *intra muros.*

Fontenay ne s'en souciait guère. Les descriptions enthousiastes de son camarade le laissaient froid. Il avait le

cœur pris et il aurait probablement refusé d'aller passer en revue le beau sexe madrilène, s'il ne se fût souvenu d'une des recommandations de Georges de Prégny qui l'avait fort engagé à vérifier si les millions de M^lle^ de Gavre étaient toujours à la Banque de Madrid.

Il n'avait aucun pouvoir régulier pour les retirer, mais s'ils y étaient, l'Empereur ne refuserait peut-être pas d'intervenir pour les faire restituer à la jeune fille qui avait le droit de les réclamer.

L'occasion était bonne pour essayer de savoir à quoi s'en tenir, et il y avait des chances pour que l'homme qui avait volé les titres à la Malmaison n'eût pas encore eu le temps de s'approprier les fonds.

Cet homme s'était trouvé face à face avec Fontenay, le 30 novembre, à Somo-Sierra, et sans doute il n'avait pas eu l'audace de pénétrer dans Madrid, tombé au pouvoir des Français. Il devait être resté avec les bandes qui tenaient la campagne aux environs ; mais il n'y resterait pas indéfiniment et il importait de le gagner de vitesse.

L'amoureux sous-lieutenant se laissa donc persuader et, après s'être assuré à l'état-major qu'on fermerait les yeux sur son absence, pendant les quelques heures qu'il comptait consacrer à cette excursion, il suivit Vergoncey.

C'était la première fois de sa vie qu'il allait entrer dans une capitale conquise, mais il n'avait pas oublié les récits d'officiers qui, en 1806, après Iéna, avaient fait à Berlin une entrée triomphale, pendant que les Berlinois faisaient la haie sur le passage de leurs vainqueurs.

Fontenay savait bien que les Espagnols étaient autrement trempés que les Allemands, mais il comptait sur un ac-

cueil pacifique, dans une ville gardée militairement par nos soldats.

Il ne se trompait pas, en ce sens qu'on ne leur tira pas de coups de fusil quand il passa avec Vergoncey la porte d'Alcala ; mais il ne tarda guère à s'apercevoir que les habitants n'y auraient pas manqué, s'ils avaient eu des armes.

Les promenades qui précèdent la porte étaient désertes. Pas une femme dans les allées du Prado et fort peu dans la rue qui aboutit à la *Puerta del Sol.*

Les hommes, embossés dans leurs manteaux, lançaient aux deux officiers des regards chargés de haine, et les rares *Manolas* qui passaient affectaient de tourner la tête pour ne pas les voir, tout en leur jetant à la dérobée des œillades auxquelles Vergoncey répondait en frisant cavalièrement sa moustache.

En ce temps-là, elle n'avait pas encore disparu de Madrid, la *Manola*, ce type classique d'élégance et de désinvolture castillane, avec le court jupon évasé en cloche, les bas rouges, les souliers étroits, la mantille et la longue tresse retenue par un énorme peigne d'écaille incliné sur l'oreille.

— N'est-ce pas qu'elles sont à croquer ? s'écria Vergoncey.

— D'accord, dit en souriant Fontenay, mais je crois que notre uniforme n'a pas de succès auprès de ces fringantes personnes. Elles nous évitent comme si nous étions des pestiférés.

— Parce que ces hidalgos qui se chauffent au soleil le long des murs les surveillent. Poussons jusqu'à la grande place et vous verrez.

— Je vous préviens que je ne passerai pas ma journée à flâner par les rues. J'ai une visite à faire.

— À qui, bon Dieu !... à l'alcade mayor ?

— Non, à la Banque de Madrid.

— Pour y toucher de l'argent ? Tous mes compliments, mon cher !

— Pour y demander un renseignement.

— Ça ne vous empêchera pas, j'espère, d'entrer dans un café que j'ai découvert à la *Puerta del Sol* ; nous y trouverons des figures moins renfrognées et on y prend des glaces délicieuses.

— Soit ! je demanderai là mon chemin pour aller à la Banque.

Ils ne tardèrent guère à y arriver à cette *puerta*, qui, en dépit de son nom, n'est pas une porte, mais une place ou plutôt un large carrefour, et ils la trouvèrent assez animée. Toute la vie de Madrid vaincu semblait s'être concentrée sur ce point central. Au milieu se dressait une maigre fontaine ornée d'une mauvaise statue de Vénus que le peuple appelait la *Mariblanca*. Et tout autour s'alignaient de vilaines maisons dépourvues de tout caractère. Des Espagnols se promenaient gravement ; d'autres étaient assis devant des cafés qui ne payaient pas de mine. Des porteurs d'eau couraient, une jarre sous le bras, en criant : *Agua ! quien quiere agua ?*

On ne voyait pas un soldat français. Ils étaient consignés dans les casernes, par mesure de prudence. Seulement, au coin de la *calle San-Geronimo*, deux pièces de canon, gardées par les artilleurs de la garde, montraient leurs gueules mena-

çantes, pour rappeler aux Madrilènes que toute tentative d'insurrection serait réprimée impitoyablement.

— Et dire que c'est là le Palais-Royal de Madrid ! ricana Vergoncey. Il y manque les galeries de Bois… mais il y fait plus chaud qu'à Paris : venez vous rafraîchir avant d'aller à vos affaires.

Fontenay se laissa conduire à un de ces cafés et les deux officiers n'eurent pas de peine à y trouver de la place, car leur entrée fit le vide.

En un clin d'œil toutes les tables furent libres.

— Décidément, on ne nous aime pas dans la capitale des Espagnes, murmura le sous-lieutenant. Ils se sauvent comme des moutons qui voient le loup. Quel est ce papier qu'ils ont laissé là ? Tiens !… mais c'est très curieux, cet imprimé… Ah ! non, ils ne nous aiment pas !… Écoutez ce joli questionnaire, accompagné des réponses… je vais vous le traduire littéralement.

— C'est vrai… vous savez l'espagnol ! dit Vergoncey, qui n'en comprenait pas un mot.

Et Fontenay se mit à lire tout haut cet étrange document :

« Quel est l'ennemi de l'Espagne ? – L'Empereur des Français.

« Combien a-t-il de natures ? – Deux : la nature humaine et la nature diabolique.

« Combien y a-t-il d'Empereurs des Français ? – Un seul en trois personnes.

« Comment nomme-t-on ces trois personnes ? – Napoléon, Murat et Godoy.

« Quel est le plus criminel ? – Ils le sont tous les trois au même degré.

« Quel est l'esprit du premier ? – L'orgueil et le despotisme.

« Et du second ? – La rapine et la cruauté.

« Et du troisième ? – La cupidité et la trahison.

— Pour celui-là, ils n'ont pas tort, dit Fontenay, qui savait, comme tout le monde, ce que valait Godoy, Prince de la Paix.

— Bon ! s'écria Vergoncey, mais je couperai les oreilles aux gredins qui se permettent d'imprimer des pancartes où on injurie notre Empereur.

— Attendez, mon cher, ce n'est pas fini. Écoutez la suite :

« Que sont les Français ? – D'anciens chrétiens devenus hérétiques.

« Est-ce un péché de tuer un Français ? – Non, pas plus que de tuer un chien. »

— Ah ! les gueux ! où sont-ils, que je les éventre ? cria le capitaine en frappant sur la table avec le pommeau de son sabre.

Cette démonstration eut pour effet de mettre en fuite les garçons et le maître du café, si bien que les deux officiers restèrent seuls.

— J’en ai assez de Madrid, reprit Vergoncey. Je n’ai pas affaire à la Banque, moi. Je retourne au quartier général, à Chamartin, et je ne remettrai les pieds dans ce repaire de bandits que le jour où l’Empereur donnera l’ordre de le faire sauter.

Fontenay ne put s’empêcher de sourire de la violente sortie de son irascible camarade. Il trouvait odieux ce ridicule formulaire que les chefs occultes de l’insurrection avaient fait répandre par toute l’Espagne, mais il comprenait que le peuple espagnol avait de bonnes raisons pour nous haïr.

Ces gens-là défendaient leur indépendance et ils agissaient comme des fanatiques, mais le fanatisme n’est souvent qu’une des formes du patriotisme, et tout en leur faisant la guerre, Fontenay ne les méprisait pas.

Il n’essaya point de faire partager à Vergoncey ses idées philosophiques, et il le laissa partir sans regret, sachant bien qu’il ne lui mésarriverait pas dans ce Madrid, occupé par nos soldats et menacé par nos canons braqués à l’entrée de toutes les rues principales.

Il n’était nullement fâché d’être délivré de ce compagnon gênant dont les incartades finiraient par leur attirer quelque méchante affaire, et il n’avait aucun besoin de lui pour aller s’aboucher avec le directeur de la Banque, puisqu’il ne s’agissait que de demander où était situé cet établissement financier.

Fontenay s’adressa d’abord aux canonniers français qui gardaient les pièces en batterie dans la *calle San-Geronimo*. Pas un ne put le renseigner. Ces braves gens ne connais-

saient que leur caserne et, en fait de fonds, ils n'avaient jamais touché que leur prêt qui n'était pas lourd.

Il y avait à dix pas d'eux, adossé au mur d'une maison et enveloppé jusqu'au nez dans sa cape de laine brune, un homme, coiffé d'un large *sombrero*. On ne voyait de lui que deux yeux de braise et deux doigts qui tenaient un *papelito*, c'est-à-dire une cigarette ; mais il regardait l'officier avec beaucoup d'attention. Autant valait interroger celui-là qu'un autre, puisqu'il fallait absolument demander le chemin de la Banque à un indigène.

Fontenay l'aborda poliment et formula sa requête, en très bon espagnol.

L'homme parut surpris d'entendre un Français parler si bien le castillan et, probablement pour se donner le temps de le dévisager, il fit un peu attendre sa réponse.

— Seigneur, dit-il enfin, la Banque se trouve dans un quartier très éloigné… près de la Fabrique Royale de tabacs et du Casino de la Reina. C'est presque à l'autre bout de la ville.

— Je vous remercie, Señor, et si vous voulez seulement m'indiquer la direction que je dois prendre, je m'informerai en chemin.

L'Espagnol réfléchit encore avant de parler et finit par dire :

— Seigneur, j'habite justement ce quartier et je vais rentrer chez moi.

— C'est à merveille ! je serai charmé de faire route avec vous.

— Pardon je vous prierai de vous borner à me suivre.

— Bon ! je comprends… vous ne voulez pas que vos compatriotes vous voient accompagnant un Français.

— C'est bien cela et je vous serai très obligé de ne plus m'adresser la parole. Quand nous serons arrivés, je vous ferai signe pour vous indiquer la maison où est la Banque et je continuerai mon chemin.

— Comme il vous plaira, Señor.

Fontenay n'en revenait pas d'être tombé du premier coup sur un hidalgo si obligeant, mais il n'avait aucune raison de se défier de lui et il s'estimait très heureux de profiter de sa bonne volonté.

Il le suivit donc sans aucune appréhension.

L'homme enfila une rue perpendiculaire à la *calle San-Geronimo*, marchant à pas comptés, avec la gravité qui sied à un Castillan, sans s'arrêter, sans se retourner, en rasant de près les maisons closes.

Fontenay réglait son pas sur le sien et se promettait bien d'observer la convention conclue avec ce brave Madrilène qui consentait à rendre un service à un ennemi de son pays.

Ils marchaient vers l'Est et plus ils s'éloignaient de la *Puerta del Sol*, plus les rues se faisaient désertes.

Ils ne rencontraient que des vieilles accroupies sur le pavé devant un panier plein de *cacahouetas* – les noisettes de l'Espagne, – et à de rares intervalles, des hommes emmitouflés jusqu'aux yeux qui échangeaient en passant un regard avec le guide silencieux.

Une rue succédait à une autre ; parfois un carrefour, entouré de maisons de piètre apparence.

Le voyage durait depuis trois quarts d'heure et il ne paraissait pas qu'il touchât à son terme, car l'Espagnol allait toujours du même pas égal et lent.

Fontenay finit par se demander s'il ne se moquait pas de lui. C'eût été un bon tour à jouer à un français que de le promener ainsi à travers Madrid et de le planter là dans quelque quartier excentrique où il ne manquerait pas de s'égarer, car personne ne voudrait le remettre dans le bon chemin.

Fontenay n'allait pas plus loin dans ses suppositions. Il ne le soupçonnait pas de vouloir l'amener dans un guet-apens. Il faisait jour, et quoique nos soldats, par ordre supérieur, ne se montrassent guère dans les rues, il y avait des postes français dans tous les coins de la ville.

Madrid, d'ailleurs, est beaucoup moins étendu que Paris, et cette promenade ne pouvait pas tarder à finir, car le mur d'enceinte, qui alors existait encore, ne devait plus être très loin.

Et Fontenay marchait toujours, alléché par l'espoir d'être bientôt renseigné sur ce qu'était devenue la fortune liquide de M^lle^ de Gavre. Il aurait couru au bout du monde pour la lui rendre ; il pouvait bien se fatiguer un peu pour avoir des nouvelles de la somme qui constituait la plus grosse partie de l'héritage de sa fiancée.

Enfin, au bout d'une interminable rue, l'Espagnol, qu'il n'avait pas un seul instant perdu de vue, marqua un léger temps d'arrêt, désigna du doigt une maison à sa gauche et

continua, sans regarder en arrière pour s'assurer que le signe avait été compris.

Fontenay le vit tourner à droite et disparaître dans une ruelle où il ne fut pas tenté de le suivre.

Évidemment, l'édifice que cet homme venait de signaler était la Banque : une lourde bâtisse qui n'avait rien de monumental, mais dont la façade portait un écusson où figuraient en pierre les trois fleurs de lys de la royale maison de Bourbon.

Toutes les fenêtres étaient fermées par des volets de fer, mais la porte, une large porte cochère, était ouverte et aucun factionnaire ne la gardait.

Était-ce à dire qu'il n'y avait plus rien à protéger dans ce massif bâtiment, qui aurait pu soutenir un siège ? Fontenay se le demanda et il fut d'autant plus tenté de le croire qu'il ne voyait personne entrer ou sortir. D'ordinaire, il y a un certain mouvement aux abords des maisons où l'on paie et, si précaire que fût alors le crédit de l'Espagne, on pouvait s'étonner que la Banque nationale reçût si peu de visiteurs un jour qui n'était pas férié.

Avait-elle suspendu ses paiements ? Même dans ce cas, il y aurait eu du monde à la porte, peut-être même plus de monde que de coutume, car les gens ruinés par une banqueroute viennent volontiers rôder sur le lieu du naufrage ; comme s'ils espéraient y repêcher des épaves de leur fortune engloutie.

Quoi qu'il en fût, il était facile d'y entrer pour s'en informer, puisqu'elle était ouverte à tout venant.

Fontenay s'y décida. Il passa sous une voûte et déboucha dans une cour où il ne trouva personne à qui parler.

Il vit bien une loge de concierge, mais elle était vide ; et plus loin, une longue galerie où s'alignaient des guichets grillés derrière lesquels ne se montrait pas un employé et ne tintait plus le son argentin des piastres.

Il y avait eu là une banque, mais elle avait cessé de vivre. Il n'en restait, pour ainsi dire que le squelette.

L'officier allait rebrousser chemin, quand il remarqua, au bout de cette galerie, un escalier monumental qui avait tout l'air de conduire aux bureaux des administrateurs de l'établissement.

Ils étaient peut-être restés à leur poste ; après le désastre, comme firent jadis les sénateurs de la vieille Rome, qui s'assirent sur leurs chaises curules quand les Barbares violèrent la majesté du Forum.

C'était vraisemblable, mais Fontenay tint à s'en assurer, pour la rareté du fait, et afin d'en avoir le cœur net, il monta.

Au premier étage, il arriva devant une porte sur laquelle était peinte en grosses lettres noires une inscription espagnole qui signifiait : « Cabinet du directeur. »

C'était là. Le directeur y était, et il n'y était pas seul, car on entendait deux voix qui parlaient assez haut.

Fontenay frappa doucement. La conversation continua. Il frappa plus fort et elle cessa tout à coup. Un bruit de chaises remuées lui indiqua que les causeurs se levaient, mais la porte ne s'ouvrit pas.

Le sous-lieutenant, impatienté, tourna le bouton et elle céda, mais il ne parvint qu'à l'entre-bâiller, parce qu'on pesait sur elle en dedans.

Cette résistance très imprévue ne fit que l'exciter. Il poussa de toutes ses forces et si brusquement, qu'il faillit renverser l'homme qui s'opposait à son entrée et qu'il envoya heurter une table placée au milieu du cabinet, où il se précipita après lui.

Pendant cette bousculade, Fontenay entrevit un second individu qui disparut aussitôt dans une autre pièce et qui s'empressa de s'y barricader.

Fontenay devina sans peine qu'il venait de surprendre un conciliabule de gens mal disposés pour les Français.

S'il était tout bonnement tombé au milieu d'une conférence d'affaires, Fontenay n'aurait pas tant effrayé les deux causeurs.

En examinant celui qui était resté dans le cabinet, il eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire, car le personnage était grotesque.

Obèse et court, il avait l'air d'une citrouille montée sur pilotis.

Il était vêtu de noir, de la tête aux pieds, à l'ancienne mode castillane, et rasé comme un chanoine. Sa figure effarée était d'un comique achevé.

Il avait reculé jusqu'au bureau chargé de paperasses contre lequel il se tenait debout, les yeux hagards et la bouche ouverte.

On voyait qu'il voulait parler et que les mots lui restaient dans le gosier.

Fontenay eut pitié de ce pauvre sire et lui demanda en espagnol :

— C'est vous qui êtes le directeur de la Banque ?

— Oui, balbutia le bonhomme ; c'est-à-dire… je l'étais…, et si Votre Seigneurie vient pour déposer des fonds…

— Pas précisément. Je suis officier d'ordonnance de Sa Majesté l'Empereur des Français.

Loin de rassurer le malheureux directeur, cette déclaration le mit dans un état d'agitation indescriptible.

— Je n'ai plus rien… pas un maravédis, s'écria-t-il en levant les bras au ciel ; le général qui commande à Madrid a pris possession de notre caisse au nom du gouvernement français.

— Rassurez-vous, Señor ! Je ne suis chargé d'aucune réquisition nouvelle, et c'est en mon nom personnel que je me présente. Je viens tout simplement vous demander un renseignement.

Le visage du directeur s'éclaircit et il marmotta un ; *à la disposicion de usted* que démentait l'expression de son regard effarouché.

Il donnait évidemment à tous les diables ce Français survenu mal à propos.

— Je vous préviens que ce sera peut-être long ; reprit malicieusement Fontenay. Vous m'excuserez de vous retenir… et de vous avoir dérangé. Vous n'étiez pas seul ?

— Mais si !… mais si !… je vous jure qu'il n'y avait personne.

— Bon ! se dit le sous-lieutenant, je suis fixé, l'individu que j'ai surpris est caché dans la pièce à côté. Pourquoi s'y est-il jeté, quand il n'avait qu'à filer par l'escalier ?

Et il reprit tout haut :

— Alors, permettez-moi de m'asseoir. Je viens de faire une longue promenade à travers Madrid et je ne suis pas fâché de me reposer avant de rentrer à notre quartier général de Chamartin.

Le directeur s'empressa d'offrir un fauteuil à ce visiteur qu'il aurait voulu étrangler et il alla prendre place de l'autre côté de la table, comme derrière un retranchement.

— Señor, commença Paul, vous avez en dépôt une somme importante qui appartient légitimement à une demoiselle dont la mère, qui était Espagnole, est devenue Française par son mariage.

Le directeur se mit à regarder le plafond, en passant sa main sur son menton, comme un homme qui cherche à se rappeler un fait oublié.

— Sa mère était une Segura… de la ville de Téruel, reprit Fontenay.

À ce moment, il crut entendre craquer légèrement la porte de l'arrière-cabinet. Le visiteur qui s'était éclipsé avait

dû y coller son oreille et il venait de faire un mouvement. Donc, il écoutait :

— Un nom illustre entre tous, Seigneur ! s'écria le directeur. Cette famille remonte au temps des premiers rois d'Aragon.

— Je le sais, mais…

— Seulement, je ne me souviens pas que la Banque ait reçu d'une Segura un dépôt.

— Il a dû être fait par l'oncle de la demoiselle, il y a sept ou huit mois. Cet oncle est mort depuis, et elle est son héritière.

— C'est ce dont elle devra justifier pour entrer en possession… mais je vous répète, Seigneur, que je n'ai gardé aucun souvenir de ce dépôt.

— Il doit figurer sur vos livres.

— Certes, oui, s'il a été effectué. Mais je ne suis plus, hélas ! en mesure de vérifier le fait, car tous nos registres de comptabilité ont été saisis en même temps que nos fonds. On a considéré la Banque comme étant Banque d'État. Depuis que vos compatriotes occupent Madrid, elle est administrée par un Français qui renseignera Votre Seigneurie, si Votre Seigneurie veut bien s'adresser à lui.

— C'est ce que je ferai, dit Fontenay, désappointé.

— Je suis désolé, Monsieur l'officier, de ne pouvoir vous servir en cette occasion, mais je ne suis plus rien. Vous avez dû voir en bas que la maison a fermé ses guichets. Tout notre personnel est parti.

— Excepté vous, Señor.

— Oh ! moi, je ne suis venu aujourd'hui que pour vider les tiroirs de mon bureau où j'avais laissé ma correspondance et je ne reviendrai pas.

— Ni moi non plus, dit entre ses dents Fontenay, vexé d'avoir fait une démarche inutile. Adieu, Señor !

Il se leva et le directeur s'empressa d'en faire autant, trop heureux de s'être si bien tiré de cette scabreuse entrevue. Il reconduisit l'officier jusque sur le palier avec force salutations et il ne rentra dans son cabinet qu'après l'avoir vu descendre une douzaine de marches.

Paul s'en allait mécontent de lui-même. Il sentait très bien qu'il avait agi à l'étourdie et qu'il aurait dû commencer par se renseigner au quartier général avant de s'adresser à un fonctionnaire révoqué, Espagnol dans l'âme et ennemi juré des Français.

Il ne doutait pas que cet obséquieux personnage n'exécrât les envahisseurs de son pays qui l'avaient destitué de ses fonctions lucratives. Le patriotisme de ce ci-devant directeur était doublé de rancunes personnelles.

— Je ne serais pas surpris qu'il conspirât contre nous, se disait le sous-lieutenant. Qu'est-ce que c'est que cet homme qui conférait avec lui ? quelque chef de bande, peut-être, comme celui que j'ai trouvé, déguisé en paysan, à l'auberge de Torre-Lodones. Et pourquoi ne serait-ce pas le même ? Il s'est dérobé, parce qu'il craignait que je le reconnusse, mais il faudra bien qu'il sorte. J'ai envie de le guetter dans la rue.

La supposition était quelque peu hasardée, car cet homme n'avait pas pu voir Fontenay au moment où Fonte-

nay entrait dans le cabinet, mais depuis ses récentes aventures, le sous-lieutenant se défiait de tout et de tout le monde.

Et puis, il venait d'être mystifié et il tenait à prendre sa revanche.

En sortant de cette maison, silencieuse comme le château de la *Belle au Bois Dormant*, il chercha dans la rue un coin où il pût se poster pour surveiller, sans être vu, les abords de la Banque abandonnée.

Il avisa une ruelle sombre et sans issue qui lui parut propice à une embuscade, et il s'y enfonça pour se coller contre un mur, très décidé à ne pas bouger de là jusqu'à ce qu'il vit paraître le visiteur suspect.

La faction qu'il s'imposait pouvait être longue, et il était douteux qu'elle finit par une découverte intéressante, mais il avait le pressentiment qu'il ne perdrait pas son temps.

Après cinq minutes d'attente, un homme se montra, qui ne sortait pas de la Banque, et qui se mit en sentinelle près de la porte.

Celui-là, c'était l'obligeant Espagnol de la *Calle San-Geronimo* que Fontenay avait complètement oublié.

La situation se compliquait.

Pourquoi ce personnage revenait-il sur ses pas, alors qu'il aurait dû être rentré chez lui si, comme il l'avait dit, il demeurait dans ce quartier ? Attendait-il, lui aussi, l'individu que guettait Paul, ou bien le directeur de la Banque ? Quel lien unissait ces trois hommes ? Et s'ils se connaissaient, que machinaient-ils ensemble ? Fontenay n'y comprenait rien, mais il se jurait d'observer jusqu'au bout.

L'homme campé près de la porte continuait à fumer son éternelle cigarette et ne remuait pas plus qu'un terme.

Les gens qui passaient ne paraissaient pas s'étonner de son immobilité et ne s'arrêtaient pas pour l'examiner. Ils semblaient même l'envier, car le repos au soleil, c'est le plaisir préféré de tout bon Espagnol.

Et Fontenay n'avait garde de troubler la paisible jouissance de cet honnête bourgeois de Madrid.

Fontenay, toutefois, ne le perdait pas de vue, tout en se lançant de plus belle dans le vaste champ des conjectures. Il se demandait pourquoi ce bourgeois s'était offert avec tant d'empressement à conduire un officier français qu'il aurait peut-être poignardé s'il l'avait rencontré seul dans la campagne. Ce n'était pas pour l'attirer dans un piège, puisqu'il l'avait quitté après lui avoir indiqué la Banque de Madrid.

Ces réflexions furent interrompues par l'apparition d'un autre homme sous la voûte de la porte cochère.

Celui-là était coiffé d'un chapeau évasé par en haut comme un tromblon et enfoncé jusqu'aux yeux.

Il ne dit rien à l'autre, mais, en passant, il échangea avec lui un signe d'intelligence qui n'échappa point à l'œil attentif du sous-lieutenant, et sans se dire un mot, les deux Espagnols s'en allèrent côte à côte.

Fontenay leur laissa prendre de l'avance, sortit à pas de loup de la ruelle où il se tenait depuis dix minutes et se mit à les suivre à distance, en attendant que le nouveau venu montrât sa figure qu'il cherchait visiblement à dissimuler.

Cela ne tarda guère.

Fontenay le vit s'arrêter pour demander du feu à son compagnon et, pendant qu'il allumait son *papelito*, Fontenay put, d'assez loin, le dévisager tout à son aise.

Un cri de surprise faillit lui échapper.

Ce familier du directeur de la Banque de Madrid, c'était l'homme de la Malmaison et de Somo-Sierra, le bandit qui avait tenté deux fois de tuer le fiancé de Marguerite de Gavre.

C'était Blas de Montalvan, – le *tio* Blas, comme l'appelaient les insurgés, – l'oncle à la mode de Bretagne de la lectrice de Joséphine, l'enragé chef de bande qui avait juré l'extermination des Français, l'insaisissable Protée qui prenait tous les déguisements et qui semblait posséder le don d'ubiquité, allant de Paris à Somo-Sierra et de Somo-Sierra à Madrid, avec une rapidité inouïe.

Fontenay le retrouvait enfin, mais il ne pouvait pas lui mettre immédiatement la main au collet, comme il l'aurait fait s'il l'eût rencontré en France, car il n'apercevait pas un soldat de notre armée, et les Madrilènes n'auraient pas manqué de défendre leur compatriote.

Sans compter que le *tio* Blas n'était pas seul et que son acolyte était un gaillard solide.

Mieux valait donc les suivre, jusqu'à ce qu'ils vinssent à passer devant un corps de garde où l'officier trouverait des soldats pour lui prêter main-forte.

Le pis qu'il pût arriver, c'était qu'ils entrassent dans une maison avant qu'on rencontrât un poste ou une patrouille. Dans ce cas, Fontenay n'aurait qu'à noter le numéro de la maison et à s'en aller requérir, en vertu de son grade, une

escouade de troupiers français qui sauraient bien enfoncer la porte, si on refusait de la leur ouvrir.

Il se mit à *filer*, comme on dit maintenant, les deux Espagnols, mais il manquait d'habitude, et même de vocation, pour la chasse à l'homme. On naît policier et il faut une longue pratique du métier pour devenir un policier parfait.

Fontenay serrait de trop près ces gens-là et il ne tarda guère à s'apercevoir qu'ils l'avaient vu, cheminant sur leurs talons.

C'était d'autant plus fâcheux que, de l'arrière-cabinet où il s'était caché tout à l'heure, le *tio* avait dû le voir par le trou de la serrure et l'entendre, à travers la porte, parler de M^lle^ de Gavre au directeur de la Banque.

Le *tio* savait donc à qui il avait affaire et il allait manœuvrer en conséquence.

Déjà, il changeait souvent de direction, tournant subitement à gauche et un peu plus loin à droite, revenant parfois sur ses pas, en un mot cherchant à dépister l'officier qui le suivait toujours.

Fontenay, ne connaissant pas Madrid, ne savait pas du tout où il se trouvait, et le quartier où les deux drôles venaient de s'engager était un véritable dédale : un enchevêtrement de voies où le diable ne se serait pas reconnu et, pour comble de disgrâce, toute une population de gueux grouillait le long de ces ruelles sordides : des mendiants comme en a dessiné Callot et comme on n'en voit qu'en Espagne : des guenilleux qui, le soir, se transforment en larrons.

Il y en avait un à chaque coin de rue, demandant l'aumône et cachant peut-être une escopette sous son manteau troué.

Ils ne tendaient pas la main au *tio* Blas ni à son acolyte ; ils se contentaient de les saluer, mais quand Fontenay arrivait, ils le laissaient passer et ils lui emboîtaient le pas.

Les aveugles recouvraient subitement la vue ; les estropiés retrouvaient des jambes. Paul en eut bientôt une douzaine à ses trousses. Ce n'étaient que béquilles sonnant sur le pavé. Toute une séquelle de faux infirmes, qui n'attendaient sans doute qu'un signal pour se ruer sur lui tous à la fois et l'assommer à coups de bâtons ou d'écuelles.

Ceux qu'il suivait n'avaient pas l'air de s'en apercevoir. Ils allaient toujours du même pas, sans se retourner, laissant grossir l'immonde cortège.

La patience n'était pas la vertu dominante de Fontenay. Il n'y tint plus et il fit volte-face, en criant à ces dépenaillés :

— Au large, canailles !

Ils reculèrent, probablement parce qu'ils n'avaient pas reçu l'ordre qu'ils attendaient pour l'attaquer ; et voyant qu'il les tenait en respect, l'officier reprit la chasse interrompue un instant.

La scène se passait à l'angle d'une rue étroite, et quand il eut tourné cet angle, il ne vit plus personne devant lui.

La rue était vide.

Elle était pourtant trop longue pour que le *tio* et son complice eussent pu en sortir, même en courant. Une porte avait donc dû s'ouvrir pour les recevoir. Fontenay la chercha

et ne la trouva pas. Ce chemin était bordé des deux côtés, d'un bout à l'autre, par de hautes murailles, sans aucune ouverture. Pour les franchir, il aurait fallu une échelle ou des ailes. Et pourtant, les deux Espagnols avaient disparu. C'était à n'y pas croire. Ils s'étaient évanouis comme des fantômes, et cela en plein jour et en pleine ville de Madrid. Il y avait de quoi stupéfier Fontenay, mais il ne se tint pas pour battu.

Il avança, et il se mit à examiner de près les murs, voire même les pavés. Il ne découvrit ni porte cachée, ni trappe, ni grille masquant l'entrée d'un souterrain, et quand il eut parachevé cette visite minutieuse, il fut tenté de croire que le *tio* était sorcier.

Mal lui en avait pris de s'arrêter pour disperser la meute en haillons : Montalvan et son complice avaient profité de ce mouvement pour disparaître, par un procédé connu d'eux seuls, et Paul ne douta pas que ce tour n'eût été concerté d'avance entre le *tio* et les mendiants répandus dans cette espèce de Cour des Miracles.

La bande s'était remise aux trousses de l'officier, mais pendant qu'il cherchait une issue, ce chapelet de gredins s'était égrené peu à peu, si bien que, lorsqu'il arriva au bout de la rue suspecte, il n'en aperçut plus un seul.

Ils avaient exécuté les ordres du chef auquel ils obéissaient, et sans doute ils n'étaient chargés de rien de plus que de faciliter sa fuite.

Quel pouvoir occulte exerçait donc ce mystérieux personnage qui commandait les mendiants de Madrid, après avoir commandé une batterie à Somo-Sierra ? C'était effrayant, et un simple sous-lieutenant n'était pas de taille à

mettre hors d'état de nuire ce dangereux ennemi des Français.

Paul ne renonçait pas à prendre sa revanche, mais il commençait à comprendre qu'il n'y réussirait pas sans demander assistance à de plus puissants que lui, dût-il s'adresser à l'Empereur lui-même.

Napoléon, averti, prendrait certainement souci de ce révolté qui disposait de forces inconnues et qui pouvait, d'un instant à l'autre, s'attaquer à sa personne. Et Napoléon ne refuserait pas de prendre en main les intérêts d'une jeune protégée par l'Impératrice et menacée par ce *tio*, qui ne reculerait pas devant un crime pour la dépouiller de sa fortune.

Fontenay s'était lourdement trompé en agissant seul, alors qu'il lui était facile de recourir à l'intervention du gouverneur de Madrid, au lieu de s'adresser naïvement au directeur de la Banque, révoqué par les Français.

L'autorité militaire aurait eu tôt fait de vérifier les livres confisqués et d'y retrouver la trace du dépôt effectué par le défunt oncle de Marguerite, – le vrai, – dont elle était l'unique héritière.

Et il suffirait d'un ordre supérieur, pour qu'on arrêtât l'autre.

Fermer les portes de Madrid pendant deux jours et démolir, s'il le fallait, tout un quartier pour mettre la main sur un des grands chefs de l'insurrection, ce n'était pas une grosse affaire.

Les belligérants en faisaient bien d'autres. On se massacrait de part et d'autre avec la même furie et on se permettait les cruautés les plus atroces. Les Espagnols avaient

commencé, mais on leur appliquait, dans toute sa rigueur, la peine du talion.

Et Paul Fontenay, qui n'était pas méchant, en aurait fait, sans sourciller, fusiller une douzaine pour supprimer l'implacable persécuteur de sa fiancée, sous prétexte que la fin justifie les moyens.

Il ne s'amusa point à continuer des recherches inutiles et en marchant toujours tout droit, sans demander son chemin à des Madrilènes qui auraient fait semblant de ne pas le comprendre, il finit par arriver à la porte d'Atocha et de là, en suivant les allées désertes du Prado, à la porte d'Alcala, par laquelle il était entré dans la ville.

Il avait laissé son cheval au corps de garde. L'officier qui commandait le poste lui apprit que Vergoncey était déjà venu reprendre le sien, et qu'il devait être à Chamartin depuis plus d'une heure.

L'accueil plus que froid des *manolas* avait dû fortement contribuer à chasser de Madrid le beau capitaine, humilié dans son amour-propre.

Pour d'autres motifs, Paul avait hâte de regagner le quartier général. Il sauta en selle et il traversa, au petit galop, la triste plaine qui s'étend au nord-est de Madrid.

Il y remarqua un mouvement inaccoutumé. On doublait les postes avancés et des détachements se repliaient sur Chamartin.

Il se serait volontiers informé de la cause de ces mouvements, mais il n'est pas militaire d'interroger des officiers en marche avec leurs troupes, et il ne s'arrêta qu'à la porte de son logement.

Il y trouva Tournesol qui dit, en hochant la tête :

— Il paraît, mon lieutenant, que ça se gâte. Tout est en l'air ici. Le bruit court qu'on va décamper. Ma foi ! je n'en serai pas fâché. Je commençais à m'ennuyer dans ce trou.

Fontenay n'en écouta pas davantage. Il jeta la bride à son ordonnance et il s'achemina au pas de course vers le quartier général où ses camarades allaient certainement lui apprendre ce qui se passait.

La cour du palais des ducs de l'Infantado, résidence provisoire de Napoléon, était encombrée d'estafettes qui se préparaient à partir pour porter des dépêches, et Paul eut quelque difficulté à se frayer un passage jusqu'au salon des aides-de-camp, où il avisa Vergoncey en train d'écrire un ordre.

Et Vergoncey lui cria :

— Grande nouvelle, mon cher ! Les Anglais ont débarqué au Ferrol, en Galice, et ils marchent sur Madrid. L'Empereur part demain pour les rencontrer, et il nous emmène tous. Ça va chauffer. Nous allons rire !

— Les Anglais ? interrogea Fontenay, qui n'était pas du tout au courant de la politique européenne.

— Eh ! oui, dit Vergoncey ; ils viennent au secours de leurs bons amis les Espagnols.

— Comment, leurs bons amis ?… Il me semble qu'à Trafalgar, il y a trois ans…

— À Trafalgar, ils étaient avec nous, et les Anglais ont coulé leurs vaisseaux comme les nôtres. Mais tout a changé depuis ce temps-là. Ils s'entendent maintenant comme lar-

rons en foire… ça ne vous étonne pas, je suppose… pour nous, mon cher, l'Anglais c'est l'ennemi héréditaire.

— Oh ! je sais bien qu'ils nous bloquaient à la Martinique, lorsque j'étais enfant.

— Et ils bloquent encore votre île depuis la rupture de la paix d'Amiens. Nous ne nous accorderons jamais avec ces gens-là. Mais, entre nous ; j'aime mieux avoir affaire à eux qu'à ces mangeurs d'ail qui torturent leurs prisonniers. Avec les habits rouges, un officier qui se laisse prendre est traité honnêtement.

— Je ne tiens pas à en faire l'essai.

— Je n'en ai pas envie non plus, mais on ne sait pas ce qui peut arriver et c'est toujours consolant de se dire qu'on ne sera pas écorché vif ou brûlé à petit feu. Du reste, l'Empereur va les battre à plate couture. Il marche droit à eux avec Soult. Ney va leur tomber dans le flanc. Pas un ne se rembarquera. Seulement ça va être dur. Nous allons opérer dans un pays de montagnes…

— Naturellement. Il y a des montagnes partout dans cette Espagne maudite.

— Oui, mais nous serons en plein hiver et, si le temps se gâte, nos troupes souffriront beaucoup plus qu'elles n'ont souffert en Navarre et, en Aragon.

Fontenay eut un geste d'indifférence. Il n'avait point passé les Pyrénées pour trouver ses aises. Il était résigné d'avancé à toutes les privations, pourvu qu'il conquît de l'avancement, et il comptait bien que, dans cette nouvelle campagne, les occasions de se distinguer ne lui feraient pas défaut.

— De quel côté viennent-ils, ces Anglais ? demanda le sous-lieutenant.

— Du côté où vous êtes allé en reconnaissance l'autre jour. Ils essaieront de déboucher par le col de Guadarrama, mais nous y serons avant eux et nous leur taillerons des croupières. Ils ne se doutent pas de ce qui les attend et ils seront pris comme dans un traquenard.

— À moins que ces gueux d'Espagnols ne les avertissent. Ils ont des espions partout… à Madrid et peut-être même ici, au quartier général.

— Alors, Messieurs les Anglais battront en retraite et nous les poursuivrons l'épée dans les reins.

Fontenay, qui voyait tout en beau, les premiers jours, n'était plus si optimiste et il se disait qu'il faudrait en rabattre des prédictions du capitaine.

— Ainsi, demanda-t-il sans transition, nous n'allons pas du côté de Téruel ?

— Téruel ?… où prenez-vous Téruel ?…

— C'est une petite ville de l'Aragon.

— Nous allons lui tourner le dos, à l'Aragon. Qu'est-ce que ça vous fait ? est-ce que vous tenez particulièrement à visiter Téruel ? Je suppose que ce doit être, comme disent nos troupiers, un vilain port de mer.

— J'en suis convaincu et je ne sais vraiment pas pourquoi je vous ai demandé ce renseignement. Peu m'importe où j'irai, pourvu qu'on s'y batte.

Le capitaine en crut ce qu'il voulut. Il acheva de coucher sur le papier l'ordre qu'il avait à transcrire, et il se leva pour prendre le bras de Paul qu'il entraîna dans un coin du salon.

— Eh bien ? lui dit-il d'un air goguenard, et cette visite qui vous a retenu à Madrid ?… Il me semble qu'elle a été longue.

— J'ai eu beaucoup de peine à découvrir la Banque.

— C'était donc vraiment à la Banque que vous alliez ?

— Mais, oui.

— C'est drôle. Je m'étais figuré que vous aviez en ville… une connaissance.

— Quelle idée ! vous oubliez, mon cher, que j'y suis entré aujourd'hui pour la première fois. Je vous ai déjà dit et je vous répète que je cherchais un renseignement.

— Eh bien, l'avez-vous obtenu ?

— Pas précisément, mais je n'ai pas tout à fait perdu mon temps.

Paul ne tenait pas à mettre au courant de ses affaires Vergoncey, qui était un franc étourdi, et Vergoncey, qui ne tenait pas à les connaître, se contenta de cette réponse évasive.

— Nous partons demain matin, reprit-il. Vous recevrez ce soir votre ordre de marche. Je crois que vous serez de l'avant-garde. Moi aussi. Mes paquets sont faits. Je vous conseille d'aller faire les vôtres et de revenir dîner avec moi.

— Très volontiers. C'est convenu.

Fontenay ne demandait pas mieux que d'être seul pour réfléchir à la nouvelle situation qu'allait lui faire le départ de l'armée.

Au fond, il n'était pas content. Il s'était accoutumé à l'idée de servir sa fiancée, tout en servant Napoléon ; et l'Empereur allait l'emmener à l'autre bout de l'Espagne, bien loin de la province où elle avait des biens qu'il s'était juré de lui rendre, et où son prétendu oncle la menaçait dans ses intérêts.

Adieu la chasse au *tio*, qu'il venait de commencer, sans forcer la bête, il est vrai, mais qu'il comptait reprendre avec plus de succès ! Adieu l'espoir de se venger du coup de pistolet et du coup de tromblon ! Blas de Montalvan, âme de la révolte et chef supérieur des guerillas, n'allait certainement pas quitter le centre de l'insurrection nationale pour rejoindre les Anglais qui n'avaient nul besoin d'auxiliaires de sa trempe. Il resterait en Aragon ou en Navarre, à moins qu'il ne continuât à se cacher dans Madrid, pour diriger de là les opérations des bandes qui tenaient la campagne.

Ah ! Fontenay regrettait de ne pas l'avoir chargé à coups de sabre, dans la rue, au lieu de se borner à le suivre, comme aurait pu faire, et beaucoup mieux que lui, – le premier policier venu.

En fendant la tête à ce brigand, il n'aurait pas retrouvé le trésor des Segura, mais il aurait débarrassé leur descendante d'un implacable ennemi.

Maintenant, l'occasion était manquée et, très probablement, elle ne se représenterait jamais.

Mécontent de lui-même, l'amoureux se reprit à penser à sa fiancée qu'il se reprochait d'oublier quelquefois depuis

qu'il était à l'armée. Les événements de la guerre faisaient du tort au souvenir de Mlle de Gavre, qui lui revenait surtout les jours où il éprouvait une déception.

En quoi il ressemblait au *Joueur* qui, dans l'immortelle comédie de Regnard, se soucie médiocrement de la belle Angélique quand il a gagné, et l'adore quand il a perdu.

Fontenay sentait naître et grandir en lui une autre passion, moins douce, la passion des aventures et des exploits guerriers, celle qui fait les grands généraux.

Il rêvait plus souvent batailles qu'amour conjugal.

— Si je continue, se disait-il en regagnant son logement par des rues pleines de soldats, je finirai par ne plus aimer que la gloire.

Tournesol vint faire diversion aux idées qui le poursuivaient. Fontenay lui annonça l'expédition, et quand le cavalier d'ordonnance apprit qu'on allait tomber sur les Engliches, comme il les appelait, il exprima sa joie en termes de corps de garde. Il ne s'était jamais battu contre eux, mais il les exécrait. Il avait entendu dire au maître d'école de son village que ces gens-là avaient jadis occupé la Gascogne, et il ne leur pardonnait pas d'avoir bu longtemps les bons vins de ses ancêtres, les Tournesol du quatorzième siècle.

Il partageait, d'ailleurs, sur un autre point, les sentiments du capitaine Vergoncey. Il se félicitait comme lui de ne plus faire la guerre qu'à une nation civilisée, qui traitait humainement ses ennemis, au lieu de s'exposer tous les jours à être empalé ou écartelé par des guerilleros féroces.

Le lieutenant et le soldat allaient du reste partir en meilleur équipage qu'à leur entrée en Espagne. Fontenay, qui

était en fonds, avait remonté sa cavalerie à Chamartin et il l'avait remontée à peu de frais, car depuis les derniers combats les chevaux n'étaient pas chers. Il en avait acheté deux de rechange, dont un magnifique alezan bridé qui avait du sang arabe et qu'il se proposait de monter les jours de bataille.

En sa qualité d'officier attaché à l'état-major impérial, il disposait de deux hommes pour les panser et les conduire en main pendant les marches, de sorte que l'emploi de Tournesol n'était plus qu'une sinécure.

Fontenay s'était aussi équipé à neuf, chez un maître tailleur de la garde, si bien qu'il aurait pu, sans rougir de sa tenue, défiler, au Carrousel, devant l'Impératrice accoudée au balcon du palais des Tuileries, et même devant M$^{lle}$ de Gavre, qui eût été fière de lui.

Paris, hélas ! était loin, et beaucoup de ceux qui allaient, le lendemain, partir en guerre, ne devaient jamais le revoir.

Mais Fontenay comptait sur sa bonne étoile, et Tournesol, qui ne tenait à revoir que le Quercy, où il était né, ne se préoccupait jamais de savoir dans quel coin du monde il laisserait ses os.

Seulement, Paul regrettait plus que jamais l'absence de son ami Georges. Il aurait voulu l'embrasser avant de marcher à l'ennemi et lui parler longuement de Marguerite. La lettre que l'auditeur lui avait laissée n'avait pas calmé ses inquiétudes et il n'espérait pas en recevoir une autre pendant la campagne qui allait s'ouvrir le lendemain.

Pour chasser ses idées noires, le sous-lieutenant dîna le soir avec ses camarades de l'état-major. On but à l'anéantissement de la perfide Albion, l'extermination des

guerillas, à Joseph 1er, roi d'Espagne, et à Napoléon, Empereur des Français ; on but même aux dames de tous les pays, tant et si bien que plusieurs se grisèrent.

C'était pardonnable à de jeunes officiers qui risquaient leur vie tous les jours. Paul Fontenay garda son sang-froid, mais le vin ne le rendit pas gai et il ne rapporta de cette petite débauche que des idées sombres et un fort mal de tête.

S'il s'était agi de marcher vers Téruel, il eut été moins triste, car il enrageait, surtout de s'éloigner de l'Aragon, patrie des Segura, et il n'espérait plus voir jamais cette terre promise.

Il oubliait le sage proverbe qui dit que : « Tout chemin mène à Rome. »

# CHAPITRE V

L'armée française marchait depuis six jours. Elle n'avait pas rencontré les Anglais, mais, au pied de la montagne de Guadarrama, elle avait rencontré l'hiver, le terrible hiver du haut plateau des Castilles.

Avertis par les Espagnols que l'Empereur en personne s'avançait pour leur barrer le passage, les Anglais se retiraient à marches forcées et on n'avait encore aperçu que leur arrière-garde, qu'on n'avait pas pu joindre.

Il neigeait, et la neige, chassée par un vent furieux, aveuglait nos soldats, qui la recevaient de face. Un verglas épais couvrait la route escarpée qui serpente au flanc de la Sierra. Les hommes tombaient ; les chevaux s'abattaient.

Et Napoléon, en avant de son état-major, cheminait à pied, appuyé sur le bras de Berthier, sans peloton d'escorte.

Paul Fontenay aurait pu rester en selle, car Tournesol, toujours bien avisé, avait eu la précaution de faire, la veille au soir, ferrer à glace son cheval et celui de son lieutenant ; mais Fontenay ne se serait pas permis de s'épargner la fatigue de la montée, alors que l'Empereur lui-même marchait comme le dernier des fantassins.

Il ne s'était jamais trouvé à pareille fête, le pauvre Fontenay et, frileux comme un créole qu'il était, il souffrait plus qu'un autre de cette température sibérienne. Mais il tenait bon et Tournesol, qui le suivait, tirant par la bride les deux

chevaux achetés à Chamartin, faisait de son mieux pour le soutenir et même pour l'égayer.

Le froid et la fatigue n'avaient pas éteint sa verve gasconne et il blaguait sans cesse, au lieu de maugréer ; il blaguait les Anglais, qu'il appelait les écrevisses, parce qu'ils étaient habillés de rouge et aussi parce qu'ils rétrogradaient ; il blaguait les Espagnols qui ne montraient plus le bout de leur nez depuis que le soleil leur manquait pour se chauffer ; il blaguait même le temps, qui se mettait contre nous, disant que ce n'était pas de jeu et que le ciel aurait dû rester neutre.

Fontenay admirait l'insouciance de ce soldat qui n'avait pas d'avancement à espérer, car il savait à peine lire, et il lui dit :

— L'Empereur aurait besoin de cinquante mille soldats comme toi. Les autres n'en veulent plus. Les as-tu entendus, tout à l'heure ?

— Qui ça ? demanda Tournesol ; ceux de la division Lapisse ? des *clampins* qui renâclent parce que le chemin n'est pas aussi large que la grande route de Toulouse à Paris et parce qu'ils ont le ventre creux depuis vingt-quatre heures ! Si j'étais Napoléon, j'en ferais fusiller une douzaine. Ce soir, quand ils auront mangé, vous verrez, mon lieutenant, qu'ils chanteront une autre antienne.

Moi aussi, parbleu ! je *trime* et j'ai faim, mais je ne crie pas comme ces braillards-là qui mériteraient qu'on les renvoyât tous en France.

— Ils n'en seraient peut-être pas fâchés.

— Ah ! je leur conseille de se plaindre, quand les Polonais, qui n'avaient rien à démêler avec les Espagnols, ont fait

cinq cents lieues, sur un ordre de l'Empereur, pour venir se faire casser la tête dans ce gueux de pays.

— Oui ; ceux-là sont de braves gens. J'aimerais à servir avec eux, mais ils sont restés à l'armée d'Aragon, et nous ne prenons pas le chemin de les rencontrer.

— Ça viendra peut-être, mon lieutenant.

Ce dialogue fut interrompu par le capitaine Vergoncey qui s'était arrêté au bord de la route, n'en pouvant plus, et qui attendait Fontenay pour lui demander s'il n'avait pas à lui offrir une lampée d'eau-de-vie.

Tournesol tendit son bidon qu'il avait eu soin de remplir le matin, et le capitaine y but un coup qui lui dégourdit les jambes et qui lui délia la langue. Moins résigné que Paul il trouvait que cette marche sur la neige manquait de charmes et il ne se gênait pas pour exprimer tout haut son mécontentement.

— Quel métier ! dit-il, et quand donc irons-nous faire la guerre en Allemagne ? Ce que je donnerais pour que les cartes se brouillent avec l'Autriche ! L'Empereur serait obligé de passer le Rhin et nous serions de la partie, tandis que s'il s'entête à commander en personne ses armées d'Espagne, il finira par être assassiné et nous y resterons tous ; et puis, en marchant sur Vienne, nous passerions bien trois ou quatre jours à Paris.

— Je ne demanderais pas mieux, soupira Fontenay, qui pensait à M^lle^ de Gavre.

— Votre ami l'auditeur y est, lui, à Paris, et il se chauffe au coin d'un bon feu, pendant que nous grelottons ici. Oh ! ces pékins ! à eux la vie douce, la cour des Tuileries, les bals,

les théâtres… à nous les coups, la boue, les bivouacs sous la neige, tout le tonnerre !… Encore, si on se battait ! mais vous verrez, mon cher, qu'on ne tirera pas un coup de fusil… les Anglais ne tiendront pas… ce n'était pas la peine qu'ils vinssent nous déranger. Chamartin n'est pas d'une gaieté folle, mais nous n'y étions pas trop mal… et puis, il y avait Madrid et, à la longue, nous aurions apprivoisé les Espagnoles.

— J'en doute, murmura Paul en secouant la tête, et je me serais consolé de ne pas leur plaire.

— Oh ! vous, mon cher, vous êtes amoureux pour le bon motif. Votre ami Georges de Prégny me l'a dit avant de se remettre en route, et, ma foi, je ne vous en fais pas mon compliment, car ce n'est pas gai d'être fiancé quand on n'est pas sûr de revoir sa fiancée. Moi, je n'ai jamais pensé à me marier. Il sera temps d'y songer quand la paix universelle sera signée, et ça n'arrivera pas de si tôt.

Fontenay ne dit mot. Il trouvait que, le capitaine avait raison, et il enviait sa philosophie. Mais il ne dépendait pas de lui de se l'approprier, car son cœur était pris, quoiqu'il oubliât par instants celle qui le possédait, et il ne tenait pas à entretenir de son amour un camarade peu fait pour le comprendre.

Vergoncey, du reste, n'insista pas et s'en alla rejoindre l'état-major qui ne tarda pas à s'arrêter avec l'Empereur sur le point culminant où un lion colossal, en granit, marque la limite qui sépare les deux Castilles. Fontenay dut rejoindre aussi et la halte ne fut pas longue. Napoléon se remit en route au bout d'une heure, et la descente, plus pénible encore que la montée, ne prit fin qu'à la nuit.

Le lendemain, ce fut encore pis et les jours suivants. À la gelée avait succédé la pluie qui tombait à torrents. Les Anglais étaient en pleine retraite et on les serrait de près, mais ils nous gagnaient de vitesse et, sur ces routes défoncées, ils ne laissaient derrière eux ni un canon, ni un caisson, pas même un cheval vivant. Leurs cavaliers avaient l'ordre de casser la tête à ceux qui ne pouvaient plus marcher et, afin de prouver que l'ordre avait été exécuté, ils étaient tenus de couper et de rapporter le pied dont le sabot portait imprimé, au fer chaud, le numéro du régiment.

Le seul engagement qui se fût produit n'avait pas bien tourné pour nous. On avait passé le Douro, sans coup férir ; on approchait de Benavente, que les Anglais occupaient encore, et, pour les en chasser, il fallait passer l'Esla, une rivière assez large, grossie par les pluies. Le général Lefebvre-Desnouettes, qui commandait notre avant-garde, composée de chasseurs de la garde et de mamelucks, n'était pas homme à s'arrêter pour si peu. Il avait, avec cette cavalerie, passé la rivière à la nage et refoulé sur la ville les Anglais postés sur l'autre rive ; puis chargé, à son tour, par de nombreux escadrons, il avait été ramené et jeté dans l'Esla où les deux tiers de ses soldats s'étaient noyés, pendant que lui-même restait prisonnier aux mains de l'ennemi.

C'était le 31 décembre. L'année finissait mal et le soir, au quartier général, où l'on venait d'apprendre cet échec, personne n'avait le cœur à la joie. Fontenay moins que les autres, car, depuis le départ de Chamartin, l'Empereur n'avait pas paru s'apercevoir qu'il existait ; il ne lui avait pas donné un seul ordre et c'était tout au plus s'il l'avait regardé.

Le sous-lieutenant, protégé de l'Impératrice, commençait à craindre d'être tombé en disgrâce, car ses camarades

de l'état-major lui faisaient déjà froide mine, excepté pourtant Vergoncey qui le traitait toujours aussi amicalement.

Et le pauvre Paul se demandait en quoi il avait pu démériter. Tournesol s'était aperçu du changement et il s'efforçait de le remonter, en lui disant que Napoléon était ainsi et en lui citant des exemples d'officiers laissés de côté pendant toute une campagne et récompensés brillamment à la première occasion qui s'était présentée de les employer. Mais Tournesol ne réussissait pas à le rassurer.

Fontenay en était venu à désespérer de faire son chemin dans la maison de l'Empereur et il songeait à lui demander comme unique faveur de l'envoyer servir dans un régiment, quelque part, en Espagne, et, de préférence, à l'armée d'Aragon, car il pensait plus que jamais à reconquérir la fortune de M[lle] de Gavre.

La nuit tombait et, en plein air, près d'un grand feu, l'Empereur, entouré de tout son état-major, achevait de lire les rapports sur l'échauffourée malencontreuse qui venait de le priver d'un de ses meilleurs généraux de cavalerie.

Sa figure, vivement éclairée par la flamme du brasier allumé par les cavaliers d'escorte, se détachait, pâle et grave, sur le fond sombre des manteaux des officiers qui l'entouraient. Elle exprimait le mécontentement le plus prononcé et chacun attendait en silence que le maître parlât.

Ses regards se promenaient sur le cercle formé par les aides-de-camp et ne se fixaient sur personne. Ils devinaient tous qu'il cherchait parmi eux celui qu'il allait charger d'une mission importante.

Fontenay, qui n'espérait pas que ce fût lui, ne s'était pas mis au premier rang. Il se tenait modestement un peu en ar-

rière et son cœur battait à la pensée qu'il allait encore manquer une occasion de se distinguer.

Il n'était plus, comme à Somo-Sierra, exalté par l'action. Il perdit contenance, quand il vit les yeux de l'Empereur se fixer sur lui, et surtout quand il entendit l'Empereur l'appeler par son nom et lui faire signe d'approcher.

— Il va me renvoyer de l'armée, se dit Paul, poursuivi par l'idée qu'il avait encouru la colère du grand homme qu'il admirait et qu'il aimait.

Fontenay sortit du rang pour avancer jusqu'à trois pas de l'Empereur, qui lui dit :

— Vous allez partir à l'instant. Vous marcherez jusqu'à ce que vous rencontriez le maréchal Bessières. Vous lui direz que je vais lui envoyer de l'infanterie pour le soutenir, mais que je lui donne l'ordre de passer l'Elsa ce soir avec toute la cavalerie qu'il a sous la main. Vous vous mettrez à sa disposition pour chercher un point favorable au passage. Il existe certainement un gué. Vous le trouverez en interrogeant les paysans et vous l'essaierez. Je vous choisis, parce que vous savez l'espagnol. Quand vous vous serez assuré, en la traversant, que la rivière est guéable, vous reviendrez rendre compte au maréchal et vous pourrez rester près de lui. Il faut que cette nuit Benavente soit à nous, parce que je veux y entrer demain matin. Vous m'y rejoindrez. Avez-vous compris ?

— Oui, Sire.

— Allez !… et ne vous faites pas tuer.

L'audience était finie. Il n'y avait pas à répliquer ni à questionner, et Fontenay n'avait garde. Il n'y avait qu'à obéir et il se hâta de sortir du cercle pour courir à son cheval.

Quelques mains serrèrent la sienne. La faveur du maître lui était revenue et elle lui valut ces marques de sympathie qui le touchèrent médiocrement.

Il ne pensait qu'au bonheur d'être rentré en grâce et à mériter d'être bien accueilli par l'Empereur, quand il se serait acquitté de sa mission. Et il ne doutait pas de la bien remplir, car elle était précise. Il ne s'agissait plus cette fois, comme à l'Escurial, d'aller reconnaître des villages qu'on supposait être occupés par l'ennemi, et cela, au hasard, sans indications positives. Il s'agissait d'aller transmettre un ordre, sur un point indiqué, à un maréchal illustre et, éventuellement, de lui servir d'éclaireur.

Si elle n'était pas facile, la tâche du moins était parfaitement déterminée, et Fontenay ne n'étonnait pas de n'avoir pas reçu d'instructions plus détaillées, car il connaissait déjà les habitudes de l'Empereur.

Autant Napoléon était explicite quand il dictait un plan général d'opérations, autant ses instructions étaient concises quand il les donnait verbalement à l'officier qu'il chargeait de les exécuter.

Il s'en rapportait à l'homme qu'il avait choisi, jugeant avec raison qu'il fallait lui laisser quelque initiative pour les cas imprévus.

L'heureux sous-lieutenant alla donc comme à une fête à cette expédition, à la recherche d'un chef qu'il n'avait jamais vu, sur une route qu'il ne connaissait pas, par une nuit noire et par un temps affreux.

Tournesol n'avait pas sourcillé, quand son officier lui avait commandé de remonter à cheval, et, dix minutes après, il trottait à sa gauche, sans s'inquiéter de savoir pourquoi.

Fontenay le lui apprit, sans ralentir l'allure, et Tournesol répondit laconiquement par un : *va bien* ! prononcé avec l'accent sonore de la Gascogne.

Ils ne pouvaient guère s'égarer, car le chemin, nettement tracé, traversait une plaine et il ne pouvait aboutir qu'à l'Esla, qui coulait du Nord-Est au Sud-Ouest et qu'ils devaient forcément rencontrer.

Au bout d'une heure de marche aux allures vives, Tournesol, qui avait d'excellents yeux, signala, non pas des feux de bivouac, mais des lumières, et Fontenay supposa qu'elles brillaient aux fenêtres des premières maisons de Benavente.

La rivière ne devait plus être loin. En effet, ils l'entendirent bientôt gronder comme un torrent, et un qui vive ? retentissant leur annonça qu'ils étaient arrivés aux postes français qui en gardaient les approches.

Le sous-lieutenant se fit reconnaître, et expliqua sommairement sa mission à un brigadier de chasseurs qui s'offrit à le conduire près du maréchal.

Ils le trouvèrent au bord de l'eau, occupé avec un de ses aides-de-camp à examiner la berge coupée à pic pour y chercher une rampe praticable et très irrité de n'en découvrir aucune. Il se récria, lorsque Fontenay lui répéta mot à mot l'ordre de l'Empereur : il allégua l'obscurité profonde, la violence du courant, l'incertitude où il était de la situation des Anglais qui occupaient peut-être la rive opposée. Et il conclut en déclarant que le passage était impossible.

C'était la répétition de la scène entre l'Empereur et un de ses plus braves généraux, avant l'attaque des batteries de Somo-Sierra, avec cette différence que les objections venaient du chef et non pas de l'officier inférieur.

Et comme Fontenay insistait, le maréchal lui dit, comme M. de Piré à M. de Ségur, un mois auparavant : « Allez-y voir ! »

Monsieur le maréchal, répondit simplement Fontenay, c'est pour y aller voir que Sa Majesté m'a envoyé ici.

— Alors, vous êtes prêt à traverser l'Esla tout seul ? demanda Bessières.

— Avec mon cavalier d'ordonnance, oui, Monsieur le maréchal.

— Vous vous noierez tous les deux.

— J'espère que non, Monsieur le maréchal.

Ce colloque se tenait dans les ténèbres. La nuit était si noire que Fontenay ne distinguait pas les traits de son illustre interlocuteur. Il voyait devant lui un homme de haute taille, il entendait le son de sa voix, timbrée d'un accent méridional, mais c'était tout.

— Mon lieutenant, dit Tournesol, s'il arrive un malheur, il vaut mieux que ce soit à moi. J'irai bien sans vous.

Lui aussi, il avait de l'accent, et Bessières, qui s'y connaissait, lui dit :

— Tu es Gascon, hein ?

— Oui, mon maréchal. Je suis du Lot… et je crois bien que nous sommes *pays*.

— Je m'en doutais. Alors, tu t'offres à passer seul ?

— Et à repasser de même, pour vous dire si les chevaux ont pied.

— Risque donc la noyade, puisque tu y tiens.

— J'y vais, mon maréchal !

Fontenay intervint en disant :

— Monsieur le maréchal, l'Empereur m'a donné l'ordre d'essayer le gué moi-même. Si je n'exécutais pas cet ordre, je me déshonorerais.

Bessières ne s'attendait pas à tant d'insistance et elle n'était pas pour lui déplaire, car il aimait les braves.

— Allons, je vois que vous n'avez pas peur, et il ne sera pas dit que je vous aurai empêché de mériter de l'avancement. Essayez donc, puisque vous y tenez, et tâchez de vous en tirer, mais ne repassez pas… vous y resteriez. Si vous atteignez l'autre bord, donnez-nous seulement signe de vie. La rivière n'est pas très large et votre voix portera bien jusqu'ici. On vous entendra et on vous répondra. Si nous n'entendons rien, ce sera que le courant vous aura emportés et je n'exposerai pas ma cavalerie à subir le même sort. Il ne me restera plus qu'à porter votre nom à l'ordre du jour.

— Et si j'en reviens ? demanda Fontenay, avec une douceur qui n'était pas exempte de malice.

— Je vous citerai dans mon rapport à l'Empereur et votre dévouement vous sera compté comme action d'éclat. Partez donc et, quand vous aborderez, tâchez de ne pas vous laisser prendre. Les Anglais ne sont pas loin. Ils ne tireraient peut-être pas sur vous. Ce matin, ils ont repêché quelques-uns de nos hommes qui se noyaient. Mais je suppose que vous n'avez pas envie de faire en Angleterre un voyage forcé.

— J'aimerais mieux me faire tuer. Si je n'appelle pas, Monsieur le maréchal, c'est que je serai mort.

Sur ce mot, Fontenay poussa son cheval et Tournesol suivit. Il s'agissait de trouver le point faible de l'obstacle naturel qu'il fallait franchir pour prendre possession de la petite ville de Benavente. Fontenay eut l'inspiration de chercher ce point en descendant le cours de l'Esla, et il eut bientôt la satisfaction de constater que la berge qu'il suivait avec Tournesol allait en s'abaissant progressivement.

Cette pente les conduisit au bord de l'eau et ils virent, marqués dans la boue, les pas de chevaux qui avaient pris ce chemin avant eux.

— Nous y sommes, mon lieutenant, dit Tournesol, et si vous m'en croyez…

— Écoute, interrompit Fontenay, tu es un brave garçon et je te sais bon gré de l'intention, mais il est inutile que tu risques la noyade. Tu n'es pas commandé de service, toi. Reste ici pendant que je passerai. Si je vais au fond de l'eau, tu iras le dire au maréchal.

— Y pensez-vous, mon lieutenant !… il me ferait mettre en jugement pour avoir abandonné mon officier et il n'aurait pas tort. Ce n'est pas ce qui m'inquiète, mais si je vous laissais partir sans moi, je ne serais qu'un lâche et je ne veux pas qu'on dise dans mon pays que Jean Tournesol a *cané*. Ça se saurait en Gascogne, mon lieutenant. Le maréchal en est et il raconterait l'affaire.

En toute autre circonstance, Fontenay se serait égayé de la naïveté de ce soldat qui se figurait que Bessières, rentré dans ses foyers, irait régaler ses voisins de cette histoire, mais Fontenay n'avait pas envie de rire, car le danger était sérieux.

L'Esla roulait ses eaux troubles avec une impétuosité effrayante ; le vent faisait rage et il tombait par intervalles des rafales de pluie qui aveuglaient le sous-lieutenant et son ordonnance.

Il n'y avait pas moyen de reculer, pourtant, ni même d'empêcher Tournesol de se dévouer. Fontenay hésitait encore à lui permettre de le suivre quand il l'entendit chanter à demi-voix la chanson enfantine du *Pont cassé* :

*Les canards l'ont bien passée !… toure loure loure.*

Tournesol avait la bravoure gaie et, pour ne pas être en reste, Fontenay répondit sur le même air :

*Les cailloux ne touchent pas la terre*

*Mais nous passerons quand même…*

— En avant, pour la pleine eau !

— À la bonne heure ! mon lieutenant, s'écria Tournesol, nous allons voir si l'eau est bonne… ça ne me fait pas cet effet-là ; mais, bah ! à la guerre comme la guerre.

— Sommes-nous au gué ? demanda Fontenay, en se parlant à lui-même.

— J'ai idée que nous l'avons trouvé du premier coup. Beaucoup de chevaux ont passé ici… Voyez !… le bord est tout piétiné… le gué doit être là, car c'est là que nos chasseurs ont traversé la rivière ce matin.

— Elle a dû grossir depuis qu'ils l'ont passée, car la pluie n'a pas cessé de tomber.

— Eh bien ! mon lieutenant, nos chevaux nageront. Nous en serons quittes pour être trempés jusqu'aux épaules. Ça

m'est arrivé plus d'une fois en Pologne, l'année dernière. On n'en meurt pas.

Fontenay, qui n'avait pas fait la campagne de 1807, n'avait pas tant d'expérience, et, quoiqu'il fût bon cavalier, il n'était pas très sûr de se bien tirer de ce premier voyage d'une rive à l'autre.

Tournesol, qui devina sa pensée, reprit :

— Voyez-vous, mon lieutenant, il ne s'agit que de se laisser porter par le cheval en lâchant les rênes pour ne pas gêner ses mouvements. On le dirige avec les jambes et on peut l'embrasser par le cou, si on craint d'être enlevé. Ce n'est pas plus difficile que ça.

Et il ajouta :

— Si vous m'en croyez, nous appuierons à droite, parce que si le gué est devant nous, comme ça m'en a tout l'air, il vaut mieux nous tenir en amont qu'en aval, vu que, en aval, si nous perdions pied, nous ne pourrions plus remonter le courant, et cette damnée rivière nous emporterait le diable sait où. Du reste, je serai devant et vous n'aurez qu'à faire comme moi. Vous serez en serre-file, pour cette fois, mais vous savez, mon lieutenant, qu'à la procession, c'est le curé qui marche le dernier.

Tant de courageuse bonne humeur fit que Fontenay n'hésita plus et s'abstint de réclamer contre l'arrangement proposé par le vaillant Gascon.

Tournesol poussa son cheval et, au moment d'entrer dans l'eau, il se retourna sur sa selle pour dire avec une gravité comique :

— Mon lieutenant, c'est demain le 1er janvier, permettez-moi de vous la souhaiter bonne et heureuse. Nous ne sommes pas encore en 1809, puisqu'il n'est pas minuit, mais on ne sait pas ce qui peut arriver et je me dépêche de vous rendre mes devoirs.

— Merci, mon vieux ! demain je te donnerai tes étrennes.

— Oh ! je n'en demande pas d'autres que le plaisir de vous conduire à bon port et de rester à votre service. Et là-dessus, je me risque. Emboîtez-moi le pas et tenez-vous ferme !

Fontenay n'y était plus. Son imagination venait de l'emporter bien loin de cette rivière lugubre. Le souvenir du jour de l'an évoqué par Tournesol lui avait rappelé que la soirée du 1er janvier de l'année 1808, il l'avait passée aux Tuileries, au milieu du luxe éblouissant de la cour impériale.

Marguerite de Gavre y était et déjà ils commençaient à s'aimer, sans se le dire.

Quel contraste ! Maintenant, c'était la nuit, l'eau noire, et s'il parvenait à franchir le torrent, la mort l'attendait peut-être sur l'autre rive.

Paul se souvint aussi qu'il portait sur son cœur le sachet brodé par sa fiancée et apporté par Georges de Prégny ; le sachet où elle avait mis deux fleurs emblématiques pour lui dire : « N'oubliez pas Marguerite ; » et il se prit à espérer que cette amulette allait le préserver de tout mal.

Il suivit Tournesol qui venait d'entrer dans la rivière et il se plaça derrière lui.

Les chevaux avaient déjà de l'eau jusqu'au poitrail, mais leurs sabots touchaient le fond. Décidément, c'était le gué. Il s'agissait maintenant de n'en pas dévier, et, suivant le conseil de Tournesol, ils marchaient en obliquant un peu à droite ; pour faire tête au courant. Ils avaient beaucoup de peine à y résister, mais ils avançaient et ils étaient arrivés sans perdre pied jusqu'au milieu de l'Esla. Ils entrevoyaient déjà confusément le bord qui semblait être escarpé, autant qu'ils en pouvaient juger dans l'obscurité. L'important, c'était de l'atteindre sans accident et ils en étaient si près qu'ils ne doutaient plus d'aborder.

À ce moment, une voix partie de la rive droite leur cria : « Qui vive ? »

— France ! État-major de l'Empereur ! répondit Tournesol.

Et en s'adressant à Fontenay :

— C'est un de nos chasseurs qui sera resté de l'autre côté de l'eau, après l'engagement de ce matin. Tant mieux ! il va nous dire s'il y a encore des Anglais dans la plaine.

La voix reprit :

— Vous n'êtes pas dans le bon chemin. Il y a un trou devant vous, et vous allez y tomber. Prenez un peu plus à droite.

La droite, pour un homme qui faisait face aux deux cavaliers, c'était leur gauche, exactement le contraire de la direction que Tournesol voulait suivre, mais l'obligeant soldat qui les avertissait devait savoir à quoi s'en tenir, puisqu'il avait passé l'Esla avant eux.

Et ils s'empressèrent d'exécuter le mouvement indiqué.

Mal leur en prit. Le fond manqua tout à coup sous les pieds de leurs chevaux qui firent un plongeon et s'en allèrent à la dérive.

Fontenay, surpris par ce brusque accident, se cramponna au cou du sien. La secousse lui avait fait perdre les étriers. Il essayait inutilement de se remettre en selle, et son cheval, qu'il étouffait en l'embrassant, s'enfonçait de plus en plus. Il allait disparaître avec lui lorsque Tournesol, qui avait à peu près gardé son assiette, l'empoigna par le collet de son manteau en lui criant :

— Lâchez l'encolure, mon lieutenant ! accrochez-vous à moi et tâchez de vous soutenir en nageant avec vos jambes.

Fontenay essaya. Le cheval, abandonné à lui-même, fut emporté comme une plume, mais le cavalier surnagea. Tournesol tint bon et le courant les jeta sur le bord qui n'était pas loin et qui, par surcroît de chance, n'était pas trop escarpé en cet endroit.

Le sous-lieutenant, après avoir pris terre, respira comma un homme qu'on vient de retirer d'un précipice et ne pensa d'abord qu'à remercier Dieu qui venait de le secourir dans un cas désespéré ; mais Tournesol jurait comme un païen contre le malencontreux donneur d'avis.

— Ah ! le gredin ! ah ! la brute ! criait-il. Nous allions aborder sans nous mouiller plus haut que les genoux… je vous demande un peu de quoi il s'est mêlé !… nous étions dans le bon chemin et il s'amuse à nous indiquer le mauvais !

— Il s'est trompé à bonne intention, murmura Fontenay.

— À moins qu'il ne l'ait fait exprès. Ah ! je vais le secouer !… – il nous a mis dans une jolie position… il nous

reste un cheval pour nous deux… encore si c'était le vôtre !… le voilà en route pour le Portugal… je me suis laissé dire que cette gueuse de rivière y va… allez donc courir après !… mais le mauvais soldat qui nous a joué ce tour-là ne doit pas être loin et il va me le payer. Venez, mon lieutenant !

Tournesol, traînant son cheval par la bride et suivi par Fontenay, atteignit le sommet de la berge, mais il ne vit personne, et il s'écria :

— Où est-il passé, le coquin ?

— Il s'est aperçu de la sottise qu'il a faite et il s'est sauvé, parbleu ! ce n'est pas la peine de le poursuivre, tu ne le rattraperais pas, et il faut avant tout avertir le maréchal que sa cavalerie peut passer.

— Oui, pourvu que les hommes marchent deux par deux sans s'écarter du gué. Ça ne va pas être commode à lui expliquer d'un bord à l'autre… avec le bruit de l'eau et le vent qui souffle.

— Essayons toujours.

— Essayons, mon lieutenant !… mais c'est égal, si je retrouve l'imbécile qui… Allons, bon !… voilà que je viens de manquer de me casser le cou, à présent ! Sur quoi diable ! ai-je marché ?

— Sur un mort, dit entre ses dents Fontenay.

— C'est vrai. Tiens ! c'est un de nos mamelucks… et il y en a bien d'autres. On s'est rudement battu ici… voilà des chasseurs de la garde… des habits rouges aussi… et des chevaux ! des tas de chevaux !

Tournesol n’exagérait pas. Le sol était jonché de cadavres. Le plus fort du combat avait dû se passer là, mais après nous avoir très maltraités et rejetés de l’autre côté de l’Esla, les Anglais avaient abandonné le champ de bataille et ils n’y étaient pas revenus, car on ne voyait que des morts.

— Plus personne pour gêner le passage, mon lieutenant. Voilà le moment d’appeler les camarades.

Tournesol, lâchant son cheval, qui n’avait pas envie de s’échapper, vint se camper sur le bord extrême de la berge, se fit un porte-voix avec ses deux mains rassemblées et se mit à crier de toute la force de ses poumons :

— Il y a un gué et la rive droite n’est pas gardée.

L’appel se perdit sans doute dans le fracas de la rivière et dans le grondement de la tempête, car personne n’y répondit.

— J’avais prévu ça, grommela Tournesol, et le maréchal aurait dû y penser. Mais la faute est faite et il n’y a qu’un moyen de la réparer, c’est d’aller leur raconter la chose là-bas… d’autant que, sans moi, ils ne s’en tireraient pas, tandis que maintenant je connais le chemin et je leur servirai de guide pour traverser.

— Comment tu veux passer encore une fois cette rivière où nous avons failli rester tous les deux !

— Une fois et même deux, puisque je vais revenir en tête de la colonne. Et vous aurez beau dire, mon lieutenant, vous ne pouvez pas faire comme moi, puisque vous n’avez plus de cheval. Et puis, vous êtes assez baigné comme ça. Si vous recommenciez, vous attraperiez un rhume. Moi, j’ai le cuir dur et je vais à l’eau comme au feu, tandis que vous avez

besoin de battre la semelle, en attendant que je vous ramène les amis. Le maréchal vous fera bien donner un cheval jusqu'à l'arrivée de l'Empereur et demain vos ordonnances vous en amèneront deux qui ne valent pas l'alezan, mais qui vous porteront tout de même.

Sur cette péroraison consolante, Tournesol se remit en selle et tourna bride vers la rivière.

Fontenay, bien à contrecœur, le laissa partir, faute d'avoir rien à objecter aux raisons que le brave soldat venait de mettre en avant pour tenter encore la périlleuse traversée, et pour la tenter seul.

Fontenay se sentait absolument hors d'état de l'entreprendre, à la nage, cette fois ; il n'aurait pas fait dix brassées qu'il aurait coulé à fond, car il était à bout de forces. C'eût été sacrifier sa vie sans utilité, puisqu'il n'atteindrait pas la rive gauche. Et, d'autre part, il fallait, à tout prix informer le maréchal que la rive droite n'était pas occupée par l'ennemi ; il le fallait sous peine de faire manquer une opération de guerre à laquelle l'Empereur attachait beaucoup d'importance.

Le maréchal, ne recevant pas de nouvelles de l'officier d'ordonnance, en aurait conclu que cet officier était tombé entre les mains des Anglais, et le maréchal aurait attendu des renforts avant d'engager contre des forces supérieures une affaire qui aurait pu tourner comme celle de la matinée où le commandant de son avant-garde s'était fait battre et prendre.

Paul n'avait donc rien à se reprocher. Ce n'était qu'après avoir payé de sa personne qu'il venait de laisser partir

l'héroïque Tournesol et il n'était pas lui-même sur un lit de roses.

Trempé des pieds à la tête, par une nuit glaciale, Paul grelottait en se serrant dans son manteau, qui le protégeait fort mal contre la bise, et piétinait pour tâcher de se réchauffer : à quoi il ne réussissait guère.

Il avait d'abord essayé de suivre des yeux Tournesol fendant l'eau torrentueuse de l'Esla, mais la nuit était si sombre qu'il l'avait bientôt perdu de vue. Il s'était éloigné de la rive pour se remettre à marcher en cercle et en frappant du pied, dans l'espoir de rétablir la circulation du sang qui se figeait dans ses veines.

Lugubre promenade, car il circulait entre des monceaux de cadavres. Il était obligé de faire des détours pour éviter de les fouler aux pieds, et, en dépit du soin qu'il prenait, il lui arrivait souvent de heurter un mort couché sur cette terre ensanglantée.

C'était encore la guerre vue sous son aspect le plus sinistre, et le spectacle de ce champ de carnage l'écœurait.

Que de héros obscurs étaient tombés là, victimes du devoir militaire, loin de leur pays, et quelques-uns pour une cause qui n'était pas la leur : ces mamelucks, par exemple, qui, pendant l'expédition d'Égypte, s'étaient attachés à la fortune de Napoléon Bonaparte, et qui l'avaient suivi jusqu'au fond de l'Espagne, comme jadis les légionnaires de César suivaient leur général jusqu'aux confins de l'Empire romain.

La comparaison clochait un peu, et, à vrai dire, elle ne se présenta pas à l'esprit de Paul Fontenay, qui n'avait pas eu le temps de pousser très loin ses études classiques, mais il sen-

tit plus vivement combien la vie d'un sous-lieutenant pesait peu ; dans cette lutte gigantesque entre trois nations.

Aucune lâche pensée ne se mêlait à l'amertume de ses réflexions, et, secouant les idées qui l'assiégeaient, il se reprit à songer aux dangers qui le menaçaient sur cette rive où il était seul.

Qu'allait-il devenir, si le maréchal ne jugeait pas à propos de tenter le passage et surtout si Tournesol ne revenait pas ?

Fontenay, abandonné, courrait grand risque de mourir de froid et de faim, à moins qu'il ne fût assailli par ces bandits qui rôdent, la nuit, pour dépouiller les morts : véritables hyènes des champs de bataille, dont l'Espagne était infestée pendant cette guerre atroce.

Et l'incident qui avait marqué la fin du passage de l'Esla lui revint à la mémoire. Il se demanda ce qu'était cet homme dont les perfides indications avaient failli lui coûter la vie.

Un Français, sans doute, puisqu'il les avait hélés en français, et certainement un traître, puisqu'il avait essayé de les conduire à leur perte, en leur criant de changer de direction.

Pourquoi avait-il disparu, au moment où ils allaient prendre pied sur la rive droite où il se tenait ? Se cachait-il pour se ruer à l'improviste sur l'officier isolé ?

Si ce misérable profitait de l'obscurité pour l'attaquer, quelle résistance pourrait lui opposer Paul Fontenay, exténué et à peu près désarmé, car ses pistolets étaient restés dans les fontes de sa selle, et d'ailleurs il n'aurait pas pu s'en servir, puisque l'eau avait mouillé la poudre.

Il ne lui restait que son sabre pendu à sa ceinture et, manié par son bras engourdi, ce sabre n'aurait pas été une arme bien redoutable.

C'est tout au plus si Paul aurait eu la force de le tirer du fourreau.

Au cas où il lui aurait fallu se défendre, Paul ne pouvait donc compter que sur l'arrivée de nos cavaliers d'avant-garde, guidés par l'intrépide Tournesol qui ne se ferait pas prier pour accourir à son secours.

Et rien ne bougeait encore sur la rive gauche d'où il attendait son salut ; ou du moins Fontenay n'entendait aucun bruit qui annonçât un mouvement en avant de la cavalerie du maréchal. Rien que le grondement sourd de la rivière et le mugissement du vent qui soufflait de l'autre bord et qui aurait dû lui apporter de ces cliquetis de sabres heurtant des étriers qui trahissent de loin la marche d'une troupe à cheval.

Fontenay, pour écouter, s'était arrêté près d'un amoncellement de morts. Il y avait eu là un combat corps à corps entre quelques-uns de nos chasseurs et des dragons anglais. Des hommes étaient tombés, la tête fendue ou la poitrine trouée, et aussi deux chevaux tués à coups de pistolet.

Couchés les uns sur les autres, ils formaient comme un rempart, derrière lequel un combattant obstiné aurait pu s'abriter pour faire feu, à l'imitation des Cosaques qui font coucher leurs chevaux et se couchent eux-mêmes pour tirer, en appuyant leur fusil sur le flanc de l'animal dressé à leur servir de cuirasse vivante.

Fontenay, le cou tendu et l'oreille au guet, tournait le dos à ce tas de cadavres. Il en était si près que le bas de son manteau effleurait le casque d'un dragon, étendu en travers

d'un cheval éventré par un obus, et il ne songeait guère à se retourner, car, depuis quelques secondes, il lui semblait entendre au loin des appels de trompettes, sonnés en sourdine, à petits coups brefs, répétés à intervalles réguliers.

— Tournesol a passé l'eau, se dit Paul ; il a fait son rapport… le maréchal vient de donner l'ordre de monter à cheval… et comme Tournesol va marcher en tête du premier peloton, nos hommes ne manqueront pas le gué et il ne leur faut pas plus d'un quart d'heure pour le traverser.

Et il ajouta mentalement :

— Pourvu que je ne sois pas gelé d'ici là !… je sens le froid qui me remonte au cœur… et je n'ai pas la gourde… il me semble qu'un coup d'eau-de-vie me remettrait… j'espère que Tournesol n'aura pas tout bu, et quand il sera ici, il me sauvera encore une fois la vie en me donnant à boire.

Et Fontenay se remit à piétiner sur place, parce qu'il n'avait plus la force de courir four se réchauffer.

Il écoutait toujours avec attention, et bientôt il entendit très distinctement des clapotements, comme il s'en produit quand une masse lourde tombe dans l'eau.

— Ils y sont, murmura-t-il.

Puis, ce fut un cheval qui hennit. Il n'y avait plus de doute possible. Un détachement venait d'entrer dans la rivière et, s'il ne survenait pas d'accident, il aurait tôt fait de la passer.

Le sous-lieutenant eut quelque velléité de se porter à la rencontre des cavaliers qu'il attendait avec tant d'impatience ; mais il pensa que ces braves gens allaient aborder un peu pêle-mêle et se lancer tumultueusement dans

la plaine, en galopant vers la ville de Benavente, qu'ils espéraient enlever par surprise. S'il s'était trouvé sur leur chemin, ils lui auraient passé sur le corps et, comme ils ne le connaissaient pas, ils auraient très bien pu le prendre pour un maraudeur et le sabrer, sans lui crier gare.

C'est pourquoi Fontenay crut plus prudent de ne pas bouger de l'endroit où il s'était arrêté, un peu à l'écart, sur une élévation de terrain.

À ce moment, d'autres bruits attirèrent son attention : des bruits qui ne venaient pas du côté de la rivière et qu'il ne sut d'abord comment s'expliquer.

C'était comme un roulement lointain, au fond de la plaine ; un roulement de voitures lourdement chargées sur le pavé d'une route.

Il ne tarda guère à deviner que l'artillerie ennemie filait au galop avec l'arrière-garde qui évacuait la ville.

Les Anglais avaient-ils été avertis que notre cavalerie allait les attaquer ou venaient-ils de recevoir de leur quartier général l'ordre de se replier sur le gros de leur armée qui battait en retraite ? Peu importait, puisqu'ils se retiraient. Notre cavalerie arrivait encore à temps pour les poursuivre, car elle était sur le point d'aborder la rive droite et Fontenay s'attendait à voir, d'un instant à l'autre, paraître nos soldats, Tournesol en tête, qui, en sa qualité de guide, avait dû passer le premier.

Il ne se trompait pas, car presque aussitôt éclatèrent des hurrahs et les trompettes sonnèrent la charge.

Fontenay, depuis un instant, regardait du côté de Benavente. À ces bruits guerriers qui annonçaient nos cavaliers, il

allait se retourner pour les voir, lorsqu'un homme se dressa brusquement, derrière ce rempart de cadavres, se jeta sur lui un poignard à la main et le frappa en criant :

— *Muere !… Demonio !…*

Paul reçut le coup en pleine poitrine, et le choc fut si violent qu'il tomba à la renverse.

En tombant, il put encore reconnaître la voix de Tournesol qui appelait :

— Mon lieutenant ! où êtes-vous, mon lieutenant ?

Ce fut tout.

Tournesol avait passé le gué en tête de la file et abordé, le premier, la rive droite. Il venait de faire son devoir en guidant nos cavaliers, mais il n'était pas tenu de se lancer à la poursuite des Anglais qui se retiraient de Benavente, et pendant que nos chasseurs se formaient avant d'entamer la charge, Tournesol, descendu de cheval, s'était mis à chercher son officier, en l'appelant à grands cris.

Il savait à peu près où il l'avait laissé et il ne tarda guère à le trouver couché, sans mouvement et sans voix, sur la terre glacée.

Il le crut mort ; il se précipita pour le relaver et, en le serrant dans ses bras, il s'aperçut que le cœur de Fontenay battait encore. Un mince filet de sang coulait sur l'uniforme du lieutenant frappé en pleine poitrine, et Tournesol, qui s'y connaissait, vit tout de suite que la blessure n'avait pas été faite par une balle. C'était un coup de pointe ou un coup de baïonnette. Mais qui l'avait faite ? Il n'y avait là que des morts et le blessé n'était pas en état de fournir des explica-

tions à Tournesol, désespéré de ne pouvoir ni le secourir ni même l'emporter, car il était resté seul près de Paul évanoui.

Il ne passait que des cavaliers qui ne pensaient qu'à rejoindre leur escadron. L'infanterie n'arriverait que le lendemain, quand on aurait pu établir un pont de bateaux, et avec elle les voitures et le personnel des ambulances. Serait-il encore temps d'essayer de sauver Fontenay ? Vivrait-il jusque-là ? Tournesol ne le croyait pas, mais il fit ce qu'il put pour le ranimer. Sa gourde, dont il ne se séparait jamais, était encore à moitié pleine d'eau-de-vie. Il en versa une gorgée dans la bouche du blessé, qui rouvrit les yeux, poussa un grand soupir et essaya de se remettre sur son séant. Tournesol, surpris et charmé de cette résurrection miraculeuse, l'y aida, le soutint, et recourut de nouveau à la médication par l'alcool, qui lui réussissait si bien. Évidemment, Paul n'était pas frappé à mort, puisqu'il buvait la goutte. C'était le froid qui lui avait fait perdre connaissance, bien plus que le coup qu'il avait reçu.

— Je me sens mieux, balbutia-t-il.

— Ce ne sera rien, s'écria l'ordonnance. Mais, bon Dieu ! mon lieutenant, qui vous a arrangé comme ça ?

— Je ne sais pas… J'étais gelé… il m'a semblé que je m'endormais.

— Et ça, demanda Tournesol en déboutonnant l'uniforme de l'officier ; on dirait un coup de fleuret. Vous ne vous êtes pourtant pas battu en duel ?

Paul passa sa main sur sa poitrine et la retira pleine de sang. Alors, la mémoire lui revint et il murmura :

— Oui, je me souviens maintenant… un homme s'est jeté sur moi et m'a frappé… j'ai cru que c'était un coup de poing… mais le coup a été si violent que je suis tombé.

— C'était un coup de couteau… et au bon endroit… juste au-dessus du cœur… heureusement que la pointe n'a pas pénétré profondément… vous auriez été tué raide… Il faut que votre capote soit matelassée en dessous… vous devez peut-être la vie au tailleur qui vous l'a faite.

Fontenay se tâta et sentit sur sa chemise ensanglantée le talisman qu'il portait sur la peau, le sachet brodé par Marguerite de Gavre et apporté par Georges de Prégny. Il était ouaté, ce sachet, et il avait amorti le coup. Le poignard n'avait fait qu'entamer la peau.

— J'avais le pressentiment qu'il me sauverait, pensa Paul en levant les yeux au ciel pour rendre grâces à Dieu qui le protégeait.

— C'est encore heureux que le brigand ne vous ait pas achevé, reprit Tournesol. Comment est-il fait ? avez-vous vu sa figure ?

— À peine… mais, il m'a semblé qu'elle ne m'était pas inconnue… je crois que c'est un Espagnol.

— Eh bien ! moi, j'ai dans l'idée que c'est le gredin qui a essayé de nous attirer dans un trou… et celui-là parlait français quand il nous a crié d'obliquer, au lieu de continuer droit devant nous.

— J'y suis ! s'écria Fontenay en se frappant le front. C'est ce misérable Diego !

— Qui ça, Diego ?

— Le guide qu'on m'avait donné à Chamartin pour me conduire à l'Escurial… Je ne l'ai pas reconnu au moment où il m'a attaqué, mais maintenant je suis sûr que c'est lui… il parle français comme toi et moi…

— Et dire que vous auriez pu le faire fusiller à Chamartin, quand vous vous êtes aperçu qu'il vous trahissait !… il vous récompense bien de l'avoir laissé partir !

— Tout à l'heure, quand il s'est caché, après nous avoir donné le faux avis, il ne savait pas qu'il allait avoir affaire à moi…, et quand il m'a frappé, il n'a pas vu ma figure.

— Comment ! vous prenez sa défense ! Ah ! mon lieutenant, vous ne savez pas ce que c'est que ces gens-là !… il leur en coûte moins d'assassiner un Français que de tuer un chien.

Fontenay ne répondit pas. L'eau-de-vie l'avait ranimé un instant, mais il se sentait défaillir. Le froid remontait au cœur, ses yeux se fermaient malgré lui et Tournesol, qui avait vu des soldats mourir dans les boues de la Pologne, comprit que si son officier s'endormait, il ne se réveillerait pas. Il l'empoigna à bras-le-corps, il le força à se lever, et, avec des efforts inouïs, il parvint à le hisser sur son cheval qu'il avait amené par la bride.

Fontenay s'aida un peu et put se tenir en selle tant bien que mal. Il ne s'agissait plus que d'atteindre Benavente, où, à défaut d'hôpital, on trouverait une maison pour abriter le blessé et un lit pour le coucher.

Ils y arrivèrent péniblement, mais sans accident, et, en s'y arrêtant, ils ne prévoyaient pas que, pour eux, ce serait la dernière étape de cette expédition malencontreuse.

Fontenay vivait encore et sa blessure n'était pas grave, mais la fièvre le prit dès le lendemain, une de ces fièvres terribles qui déciment les armées et qui s'attaquent aux soldats épuisés par la fatigue et par les privations.

C'était bien le cas du pauvre Paul, et, dès le début, les médecins qui le virent ne cachèrent pas à Tournesol qu'ils avaient peu d'espoir de le sauver. On le sut à l'état-major et on le crut perdu. On le crut si bien, que pas un de ses camarades ne vint lui dire adieu. Et pourtant l'Empereur s'arrêta plusieurs jours à Benavente avant de se remettre à la poursuite des Anglais.

Fontenay en passa quinze entre la vie et la mort, puis la vigueur de son tempérament prit le dessus et, au commencement de la troisième semaine de la nouvelle année 1809, il entra en convalescence.

Tournesol, qui ne l'avait pas quitté, l'avait soigné comme une mère soigne son enfant, et il pouvait se vanter d'avoir fortement contribué à le sauver.

Fontenay avait beaucoup souffert, sans trop avoir conscience de son état, car le délire ne le quittait pas. Il voyait passer dans ses rêves de malade l'atroce figure du *tio* Blas et parfois celle de Diego Perez, surgissant, le poignard à la main, d'un monceau de cadavres. Il appelait Marguerite, et ce nom revenait sans cesse sur ses lèvres.

Ce fut bien pis quand il put se rendre compte de sa situation. Benavente n'était occupée que par des dépôts de l'armée en marche, et on y était presque sans nouvelles de l'Empereur. On savait qu'il était arrivé à Astorga et que les Anglais se retiraient sur la Corogne, où leur flotte les attendait. On ne savait rien de ses projets.

Et Paul Fontenay se demandait avec anxiété ce que Napoléon allait faire de lui. À la guerre, comme ailleurs, les absents ont tort, et l'Empereur ne se souvenait sans doute plus du sous-lieutenant qu'il avait chargé d'une mission périlleuse et qui, après l'avoir remplie, n'était pas revenu.

De Paris, rien n'arrivait. Il fallait maintenant un régiment tout entier, pour escorter un courrier.

Fontenay, désespéré de ce silence universel, commençait à regretter qu'un accès de fièvre chaude ne l'eût pas emporté dans l'autre monde, lorsqu'un matin, Tournesol lui remit une lettre que le commandant de la place venait de recevoir pour lui avec des dépêches officielles du quartier général.

Elle était du capitaine Vergoncey, cette lettre bénie, et Paul fut bien surpris en la lisant.

Elle était courte, mais elle lui apprit beaucoup de choses en peu de mots.

« Mon cher camarade, lui écrivait Vergoncey, nous vous avons cru mort et je vous jure que je vous ai pleuré. Nous venons d'apprendre que vous vous êtes victorieusement tiré d'affaire. Personne ne s'en réjouit plus que moi et je tiens à être le premier à annoncer que vous êtes… capitaine ! Oui, mon cher Fontenay, capitaine ! L'Empereur vous avait nommé lieutenant après Somo-Sierra, et, il paraît qu'on avait négligé de vous en informer régulièrement. Cette fois, sur le rapport du maréchal Bessières, Sa Majesté vous a promu capitaine et votre brevet est expédié. Deux grades en moins de deux mois c'est superbe et vous les avez bien gagnés. Le maréchal dit à qui vont l'entendre que c'est à vous qu'il doit d'avoir pu passer l'Esla. Tous mes compliments. Vous ne

craignez pas plus l'eau que le feu. Quel dommage que vous ne veniez pas avec nous en Autriche ! Vous auriez traversé le Danube à la nage. Vous savez, je suppose, que la guerre est décidée. Nous partons demain de ce vilain trou d'Astorga ; nous serons à Paris dans huit jours, et à Vienne dans trois mois. Mais consolez-vous de ne pas être de la partie. L'Empereur vous aurait certainement emmené, si vous étiez tout à fait sur pied. Pour vous donner le temps de vous remettre, il vient de vous attacher à l'état-major du maréchal Lannes, qui commande le siège de Saragosse, et que Sa Majesté appellera en Allemagne dès que la ville sera prise. Ce ne sera pas long et nous vous verrons bientôt. Donc, graissez vos bottes, mon cher Fontenay, et bonne chance !… Ne m'oubliez pas et écrivez-moi à Paris où j'espère bien que nous allons passer l'hiver. »

— Allons ! murmura Paul, il était écrit, que je laisserais mes os en Espagne ! Je ne reverrai jamais Marguerite.

Les pressentiments ne se vérifient pas toujours, mais le fiancé de M$^{lle}$ de Gavre n'était pas au bout de ses peines.

# CHAPITRE VI

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, dit la Sagesse des nations, qui s'exprime souvent comme M. de La Palisse, car ce proverbe constate une vérité trop vraie, un *truism*, disent nos voisins les Anglais.

Et Paul aurait pu se l'appliquer, car il s'était opéré en lui un changement complet, au physique et au moral, et cela en moins d'un mois.

À Benavente, il pouvait à peine se tenir sur ses jambes, et il voyait tout en noir. En arrivant devant Saragosse, il était solide comme un pont, il se sentait heureux de vivre et il ne s'inquiétait plus du tout de l'avenir.

C'est l'effet ordinaire des guérisons inespérées et sa promotion au grade de capitaine n'avait pas peu contribué à lui rendre sa belle humeur ; mais il faut ajouter qu'il avait reçu, avant de se mettre en route pour l'armée d'Aragon, une lettre de Georges de Prégny qui avait mis fin à ses inquiétudes amoureuses. M^lle^ de Gavre ne parlait que de l'absent. L'Impératrice lui avait montré un laconique billet de Napoléon qui lui écrivait le 31 décembre :

« Mon amie, je suis à la poursuite des Anglais. Ils fuient épouvantés. Le temps est bien mauvais. Lefèvre est prisonnier. Il m'a fait une échauffourée avec trois cents chasseurs. Ces crânes ont passé une rivière à la nage et ont été se jeter au milieu de la cavalerie ; ils ont beaucoup tué, mais, au retour, Lefèvre a eu son cheval blessé. Il a été pris. Console sa

femme. Le jeune Fontenay se comporte bien. Cela me fait plaisir. Adieu, mon amie. »

Marguerite l'avait apprise par cœur cette lettre qui a été conservée et plus d'une fois citée ; elle l'avait répétée mot à mot à Prégny qui l'avait transcrite sous sa dictée pour la transmettre à son ami, et Fontenay était tout fier du passage qui le concernait.

L'Empereur l'avait écrite au moment où il venait d'envoyer en mission le plus jeune de ses officiers d'ordonnance, et le sous-lieutenant avait brillamment justifié le choix dont il avait été l'objet.

Après ce témoignage rendu à ses services par le Grand Homme, Fontenay pouvait compter sur un rapide avancement et sur la constance de l'adorable jeune fille qu'il aimait, – de loin, hélas ! – mais qu'il espérait bien revoir à Paris, après la prise de Saragosse.

Il arrivait donc, joyeux et dispos, pour prendre part, sous les ordres d'un chef illustre, au terrible siège qui retenait, depuis six semaines, l'armée française devant une ville dépourvue de fortifications régulières.

Tournesol, bien entendu, était resté son cavalier d'ordonnance, et le voyage qu'ils venaient de faire à cheval à travers deux provinces insurgées avait fourni au fidèle et ingénieux Gascon plus d'une occasion de montrer encore son dévouement, sa bravoure, et les ressources de son esprit fertile en expédients.

Ils atteignirent Saragosse le surlendemain de l'assaut général du 27 janvier qui n'avait pas complètement réussi. Des quatre colonnes d'attaque lancées à la fois sur des points différents, deux avaient été repoussées par les assiégés ; la

troisième s'était emparée d'une brèche et avait beaucoup de peine à s'y maintenir ; mais la plus importante, celle du centre, avait enlevé, avec des pertes énormes, le couvent fortifié de Santa-Engracia, qui dominait toutes les défenses extérieures des Espagnols.

Et ce succès partiel était décisif, car il allait forcer les assiégés à abandonner leurs positions avancées et à se renfermer dans la ville.

À la guerre des remparts allait succéder la guerre des rues, dix fois plus terrible.

Comme à Somo-Sierra, Paul Fontenay arrivait au bon moment.

C'était à la fin du jour et le soleil couchant éclairait en plein l'imposante cathédrale de Notre-Dame del Pilar, avec son étrange clocher à trois étages et ses petits dômes de style moresque couverts en tuiles vernies ; la tour élancée de la Seo et une autre tour octogone, penchée comme celle qu'on voit à Pise.

Le tableau était superbe et, n'eut été le grondement continu de la canonnade, on se serait cru aux portes d'une riche et paisible capitale.

Tournesol déclara qu'en Espagne il n'avait encore rien vu d'aussi beau et que Saragosse serait une bonne garnison quand on l'aurait prise.

Mais le capitaine n'était pas venu pour admirer le site et il se fit reconnaître au premier poste qu'il rencontra. L'officier qui commandait ce poste lui apprit que le maréchal Lannes, très souffrant depuis la veille, ne le recevrait certainement pas ce soir-là dans la maison où il avait établi son

quartier général, en arrière des tranchées, lui indiqua un point où campaient le 14e de ligne et un régiment de la légion de la Vistule, et lui donna un soldat pour l'y conduire.

Fontenay, suivi par Tournesol, y trouva des officiers français et polonais établis dans les ruines d'une villa à moitié détruite par le canon de la place, et leurs soldats n'étaient pas si bien logés, car, faute d'abri, ils s'étaient creusé des espèces de tanières qu'ils avaient recouvertes de branches d'arbres.

Tournesol alla s'y terrer avec eux et on l'y reçut en camarade, pendant que les officiers faisaient fête à son capitaine.

L'hospitalité est une vertu guerrière et, à l'armée d'Espagne, elle était fort en honneur.

Fontenay d'ailleurs apportait des nouvelles à des gens qui en étaient sevrés, car les lettres de France étaient rares et les journaux encore plus. On l'écouta comme un oracle, quoiqu'il ne sût rien de bien neuf, et quand il eut pris sa part d'un mouton coriace tué à coups de fusil dans les prés qui bordent l'Èbre, il était l'ami de tous les convives.

Les compagnies qui se trouvaient là devaient prendre les armes à trois heures du matin et, en quittant la table, beaucoup de ces Messieurs allèrent s'étendre sur des bottes de paille pour y dormir.

Fontenay en aurait fait autant, s'il n'eût pris plaisir à écouter un vieux capitaine de la légion de la Vistule dont la conversation l'intéressait. Ce Polonais avait fait les campagnes de 1806 et de 1807 et il s'était trouvé à plusieurs sièges ; entre autres, au siège de Dantzig qui fut long et meurtrier. Il parlait par expérience de toutes les choses mili-

taires et sa science ne se bornait pas là. Il avait beaucoup vu, mais il avait aussi beaucoup lu et beaucoup retenu. Sans compter le polonais et le russe, il savait le français qu'il parlait très purement, l'allemand, l'espagnol et même le latin. Et ce polyglotte n'était ni bavard, ni pédant. Il était aimable, quoiqu'il eût l'air un peu triste, et Fontenay, qui aimait assez à s'instruire, se plut à l'interroger sur le pays, sur les hommes et sur l'issue probable de cette guerre.

— Maintenant que nous sommes dans Saragosse, la capitulation n'est plus, je suppose, qu'une question de jours, peut-être d'heures, n'est-ce pas capitaine ? lui demanda-t-il.

— Mon cher camarade, lui dit en souriant l'officier polonais, vous ne connaissez pas ces gens-là. Il y a un refrain espagnol que vous entendrez peut-être chanter :

*Léal, tozuda y valiente*

*Es de Zaragoza la gente.*

Ce qui signifie : « Loyal, têtu et vaillant est le peuple de Saragosse. »

— J'avais compris.

— C'est vrai. J'oubliais que vous savez la langue… Mais je parie que vous ne savez pas à quoi on reconnaît un Aragonais. Il y a un dicton populaire qui prétend que les mères de ce pays, quand il leur naît un fils, prennent une assiette et lui donnent un grand coup sur la tête. Si l'assiette se casse, c'est que l'enfant est un bon Aragonais.

— Et si c'est le crâne ? demanda Fontenay en éclatant de rire.

— Tant pis pour l'enfant.

— Alors, ils ont la tête dure… et vous en concluez ?

— Qu'ils se feront tuer jusqu'au dernier, avant de rendre leur ville.

— Mais comment la défendront-ils ? elle est à nous depuis l'assaut.

— Ils la défendront maison par maison, étage par étage, et quand il ne restera plus un pan de mur debout, ils feront sauter les ruines et eux avec. Ils sont commandés par un héros à la manière antique, un héros de Plutarque.

— Qui s'appelle ?

— Palafox. Vous voilà bien, vous autres Français… vous ne connaissez pas le nom de votre plus redoutable ennemi.

— Nous nous contenterons de le vaincre… et de le prendre.

— Bien riposté, mon cher camarade ! Je crois comme vous que vous le prendrez et que vous détruirez Saragosse, mais à quel prix ! Tout le sang versé n'est rien en comparaison du sang qui va couler encore.

— Mon cher capitaine, vous n'êtes pas rassurant, dit Fontenay, un peu agacé des sombres prédictions de l'officier polonais.

— À Dieu ne plaise que je cherche à vous décourager ! J'aime la France ; je suis prêt à donner mon sang pour elle et pour votre Empereur qui affranchira la Pologne, mais je sais ce que cette guerre nous a coûté déjà et je ne me fais pas d'illusions… nous y resterons tous… moi, je suis résigné à y laisser mes os… je ne tiens plus à la vie.

Ce fut dit avec un accent de tristesse qui frappa vivement Fontenay.

— Et pourquoi ? demanda-t-il ; brave et instruit comme vous l'êtes, l'avenir est à vous. Vous serez général.

— J'en doute fort… et le bâton de maréchal ne me consolerait pas.

Fontenay avait bonne envie de lui demander de quel malheur ? Il n'osa pas de peur de réveiller dans le cœur de ce vaillant quelque douloureux souvenir. Puis, s'apercevant que le capitaine portait au bras un crêpe noir :

— Vous êtes en deuil ? dit-il en l'interrogeant du regard.

— Oui, de mon frère, murmura le Polonais.

— Un frère que vous avez perdu… récemment ? demanda avec intérêt Fontenay.

— Il y aura demain deux mois, répondit le capitaine.

— Et vous venez seulement de recevoir la nouvelle de sa mort !… c'est si loin, la Pologne !

— Mon frère n'était pas en Pologne.

— Plus âgé que vous, sans doute ?

— Plus jeune de dix ans. Je l'avais élevé et je l'aimais comme s'il eût été mon fils. Notre mère vit encore là-bas, dans notre pays. En partant pour l'Espagne, je pensais bien que je ne la reverrais jamais, mais je pouvais espérer que mon cadet lui resterait… et il est mort avant moi… la pauvre vieille ne le sait peut-être pas à l'heure où je vous parle… il y a quatre cents lieues de Saragosse à Wilna.

— Ah ! vous êtes de Wilna ?

— Des environs de Wilna… et je puis dire que le jour où votre Empereur a appelé les Lithuaniens à son service, tous ont marché avec enthousiasme. Il est resté bien peu d'étudiants à l'Université. Moi je servais déjà dans la légion de la Vistule ; j'étais officier, c'est moi que Dieu aurait dû prendre et non pas un enfant qui, poussé par l'amour de la patrie, s'était engagé comme soldat…

— Quoi ! il était à l'armée d'Espagne ?

— Simple cavalier, dans nos lanciers, et c'est dans leurs rangs qu'il est mort glorieusement, à Somo-Sierra.

— J'y étais. C'est là que j'ai vu le feu pour la première fois, et j'ai été témoin de l'héroïsme de ces braves gens… j'ai chargé à côté d'eux.

— Et vous avez eu le bonheur de revenir sain et sauf. Combien y sont restés ! On n'a pas retrouvé le corps de mon pauvre Ladislas…

— Il s'appelait Ladislas ? murmura Paul, frappé tout à coup d'un souvenir.

— Ladislas Zolnycki.

Le prénom avait mis en émoi l'esprit de Fontenay ; le nom de famille l'éclaira tout à fait.

Il déboutonna vivement son uniforme ; il prit sur sa poitrine les lettres et le portrait que Tournesol lui avait rapportés du champ de bataille, le soir du 30 novembre, et il les présenta, sans dire un seul mot, au capitaine qui pâlit en les recevant de sa main.

— C'est l'écriture de mon frère, dit-il, profondément ému ; ce portrait, c'est celui de sa fiancée… Comment se fait-il ?

— Il est tombé devant moi, et en mourant il m'a sauvé la vie, car le coup de feu qui l'a tué m'était destiné.

Le capitaine contemplait ces reliques d'un frère chéri, et de grosses larmes coulaient sur son rude visage. Fontenay, presque aussi ému que lui, se taisait pour ne pas troubler la douleur de ce vieux soldat qui, peut-être n'avait jamais pleuré.

— Merci, camarade ! dit Zolnycki après un silence. Je vous aimais déjà… maintenant, je donnerais ma vie pour vous.

Il ne demandait pas de détails sur la journée où son frère et l'officier français avaient combattu côte à côte. Fontenay lui en donna ; Fontenay lui raconta comment il avait rencontré ce frère malheureux et comment le brave jeune homme s'était fait tuer sur le cheval de Tournesol, alors qu'il aurait pu se dispenser de charger, puisqu'il était démonté.

Le Polonais l'écouta sans que sa figure trahît son émotion. Il était déjà redevenu maître de lui et ce fut d'une voix ferme qu'il dit :

— Dieu me l'a pris. Que la volonté de Dieu soit faite ! notre vie à tous est entre ses mains. Demain, peut-être, ce sera mon tour, mais tant que je vivrai, comptez sur moi.

Et dès à présent, mon cher camarade, en quoi puis-je vous servir ?… Vous arrivez à Saragosse…

— Je suis attaché à l'état-major du maréchal Lannes que je ne connais pas. Quel homme est-ce ?

— Avant tout et par-dessus tout, c'est un brave. Je n'ai jamais vu personne se tenir au feu comme lui… et cela sans forfanterie… il a la bravoure simple, la plus rare de toutes. Mais c'est aussi un grand général… et je n'en dirais pas autant de bien d'autres.

— Il me tarde de le voir… et de savoir à quoi il m'emploiera. Nous autres, officiers d'ordonnance, nous ne sommes ni chair ni poisson. On nous met à toutes les sauces. J'ai débuté dans la cavalerie… et on n'emploie pas la cavalerie dans un siège.

— Mais, si. Nous avons ici une brigade qui opère dans la vallée de l'Èbre, pour couvrir nos opérations, et qui a souvent affaire aux insurgés : le 13e cuirassiers et le 4e hussards.

Le 13e cuirassiers, c'était le régiment du commandant Carénac. Fontenay ne l'avait pas oublié, mais le moment eût été mal choisi pour s'informer de ce sabreur avec lequel il avait un compte à régler.

— Il est vrai, cependant, reprit Zolnycki, que c'est nous autres, fantassins, qui avons ici la plus rude besogne. Aussi, je vous conseille de demander à marcher avec nous. C'est là qu'est le danger et ce sera une bonne note dans l'esprit du maréchal. Il aime les officiers qui recherchent les postes périlleux. Il paie de sa personne et il veut qu'on fasse comme lui.

— Je ne demande pas mieux et je voudrais commencer dès demain. Mais où le trouverai-je ?… ce soir, je n'ai pas pu arriver jusqu'à lui.

— Parce qu'il a dû prendre un peu de repos. Il est exténué de fatigue. Mais je suis bien sûr que demain matin, à neuf heures, il sera sur les positions que nous avons enlevées

avant-hier. C'est le meilleur endroit que vous puissiez choisir pour l'aborder. Je vous y conduirai, si vous voulez. Justement, ma compagnie est de tranchée. Le maréchal ne vous refusera pas la faveur de faire, ce jour-là, le service avec nous. Je parierais même qu'il vous saura gré de le lui demander.

— Ainsi soit-il ! je serai charmé de débuter sous votre direction.

— Et moi de vous enseigner à vous garer des balles. C'est un art que j'ai appris, l'an passé, à Dantzig.

— Je tâcherai de profiter de vos leçons, mon cher camarade… mais je me demande comment le maréchal Lannes, qui s'expose sans cesse, n'a pas encore été touché.

— Il l'a été plus d'une fois depuis qu'il fait la guerre, mais il paraît que ses os ont la singulière propriété de ne pas se briser au choc des balles… elles ne font que les contourner, sans les entamer…

— Il y a les boulets, dit en hochant la tête Fontenay, prophète sans le savoir.

Moins de quatre mois après, dans la plaine d'Essling, l'illustre maréchal tombait, les deux jambes fracassées par un boulet autrichien.

Il n'était peut-être pas encore fondu ce boulet fatal, au moment où le fiancé de M$^{lle}$ de Gavre devisait des chances de la guerre avec un officier polonais.

L'entretien se prolongea, mais il fallut dormir pour être debout avant le jour, et Fontenay ne fit qu'un somme jusqu'à l'heure où il fut réveillé par son nouvel ami.

Il faisait encore nuit, et la compagnie prenait les armes, sans sonnerie de clairon.

Tournesol sortit de son terrier, enchanté des Polonais qui l'y avaient admis. Il venait se mettre aux ordres de son capitaine et il ne se fit pas prier pour le suivre, quand il sut qu'on allait au feu. Il regrettait de n'avoir pas de fusil, mais ses camarades de chambrée souterraine le consolèrent en lui disant qu'il pourrait se servir de l'arme du premier soldat qui serait tué.

Fontenay fut un peu étonné de voir Zolnycki se mettre en grande tenue : avec ses épaulettes neuves et toutes ses décorations, – il en avait trois étalées sur sa poitrine.

— Les jours de bataille sont nos jours de fête, lui dit en souriant l'officier de la légion de la Vistule, et je suis sûr qu'aujourd'hui l'affaire sera chaude.

On s'achemina silencieusement vers la casa Gonzalès, une des maisons que le régiment occupait depuis la veille, après en avoir été repoussé le jour de l'assaut, et qu'on achevait de relier par une tranchée à l'attaque du couvent de Sainte-Monique où les assiégés se défendaient avec un acharnement sans pareil.

Le jour n'était pas levé et le silence de cette longue nuit de janvier n'était troublé que par des coups de feu isolés.

Des deux côtés, on attendait l'aurore pour recommencer à se massacrer.

Elle ne tarda guère à paraître et Fontenay put se rendre compte de la position. Les travaux avançaient lentement dans un terrain durci par l'hiver, sous un feu bien dirigé contre lequel ne les protégeaient pas assez les gabions, sou-

vent renversés par les boulets. On cheminait vers un massif édifice d'où partait une fusillade incessante, et pour arriver à la tête de sape, on était exposé aux balles qui partaient du couvent, crénelé de la base au faîte et bondé d'Espagnols, qui tiraient sans relâche.

— On dirait qu'elles tombent du ciel, dit Fontenay, sans broncher sous ce feu plongeant.

— Elles viennent du toit, répondit tranquillement Zolnycki. Grâce à leurs chaussures de serge, ces diables d'Aragonais y circulent avec autant de facilité que des chats, et c'est de là-haut qu'ils nous tuent le plus de monde. Vous verrez, tout à l'heure, quand nous serons à portée.

Tout à coup, le Polonais prit Fontenay par le bras et lui montra devant eux, tout près des sacs à terre, un personnage en redingote verte, sans uniforme et sans épée, fort occupé à regarder la ville avec une lunette d'approche.

— Vous avez de la chance, dit à demi-voix Zolnycki ; il s'est levé de bonne heure ce matin et vous arrivez tout à point pour vous présenter… C'est le maréchal Lannes.

Fontenay crut tout d'abord que le Polonais se moquait de lui. Quoi ! ce bourgeois sans insignes, qu'il aurait pris pour un fournisseur de l'armée, c'était l'illustre lieutenant de l'empereur Napoléon, le commandant du siège, le fameux maréchal Lannes, duc de Montebello !

Zolnycki, qui souriait de l'étonnement de son jeune camarade, reprit :

— Je vous ai dit qu'il avait le courage simple. Vous en voyez la preuve. Le voilà sous les balles et sous les boulets,

aussi tranquille que s'il était dans un salon. Et il en pleut des balles !… Entendez-vous cette musique ?

— Je la connais déjà, murmura Fontenay. Qui est l'officier qui se tient à côté du maréchal ?

— C'est le général Lacoste, qui commande en chef le génie. Il n'a pas peur non plus, celui-là.

Maintenant, mon cher ami, profitez de l'occasion. Avancez tout doucement, placez-vous derrière eux, et quand le maréchal se décidera à se retirer, abordez-le. Je réponds que vous serez bien reçu.

— J'y vais.

— Vous savez qu'il n'y fait pas bon.

Un boulet venait d'enlever un sac à terre, en frappant la gabionnade.

— Bah ! le maréchal y est bien, dit le jeune capitaine en s'acheminant sans se presser.

Il s'arrêta à trois pas derrière Lannes, qui ne l'entendit pas venir, et il attendit.

Le Polonais avait dit vrai : il ne faisait pas bon là. La fusillade redoublait de violence et, en frappant le sol tout autour de lui, les balles, parties du couvent de Sainte-Monique, soulevaient de petits nuages de poussière.

Évidemment, les Espagnols avaient remarqué ces trois hommes, isolés, à découvert, au milieu de la tranchée insuffisamment garantie ; ils les visaient et c'était un miracle qu'ils ne les eussent pas encore touchés.

Paul pensait à M$^{lle}$ de Gavre et le temps lui paraissait long.

Enfin, le maréchal replia les tubes de sa lorgnette, et Fontenay l'entendit qui disait tranquillement au général Lacoste :

— Je crois qu'ils nous ont vus. Allons-nous-en.

Et il leur tourna le dos, comme il l'aurait fait à un interlocuteur ennuyeux.

Fontenay attendait ce moment, la main au shako et les deux talons sur la même ligne.

Il reconnut alors la belle et martiale figure du maréchal, pour l'avoir vue une fois à une réception des Tuileries.

Et le maréchal, surpris de trouver là un officier qu'il ne connaissait pas, lui demanda sévèrement qui il était et ce qu'il lui voulait.

Fontenay se nomma et le visage de Lannes s'éclaircit.

— Vous m'êtes envoyé et recommandé par l'Empereur, dit-il ; je m'occuperai de vous et vous ne manquerez pas d'occasions de vous distinguer. Mais… que faites-vous à la tranchée ?… Ce n'est pas votre place, puisque vous n'y êtes pas de service.

— Monsieur le maréchal, je savais que je vous y trouverais et j'avais hâte de me présenter à vous.

— Vous ne craignez pas les projectiles, à ce que je vois ?

— Je n'ai jamais assisté à un siège et je cherche à m'instruire dans toutes les parties de l'état militaire.

— Vous serez ici à bonne école et je ne veux pas interrompre votre première leçon d'attaque des places. Vous pouvez continuer aujourd'hui, et quand la compagnie que vous avez suivie sera relevée de garde, vous viendrez prendre mes ordres à mon quartier général.

Un boulet passa au-dessus de la tête du maréchal qui ajouta gaiement :

— Ne vous faites pas tuer. Ce serait dommage.

Et il passa avec le général Lacoste qui l'accompagnait et qui devait être frappé mortellement trois jours après.

Les Polonais l'acclamèrent. Ils étaient connaisseurs en bravoure. Le vaillant soldat témoigna par un geste amical qu'il était sensible à leurs vivats prolongés.

— Eh bien ! dit Zolnycki à son nouveau camarade, je vous ai donné un bon conseil et il me semble que vous vous êtes bien trouvé de l'avoir suivi.

— Trop heureux, mon cher ami ! s'écria Fontenay ; le maréchal m'a permis de rester avec vous jusqu'à ce soir.

— Bon !… vous ne perdrez pas votre temps, car je prévois que la journée sera rude. Nos mineurs cheminent sous terre et il ne leur faut plus que quelques heures pour arriver sous ce grand bâtiment que vous apercevez là-bas, dans le fond. C'est un hôpital que les Espagnols ont fortifié et d'où nous ne sommes pas encore parvenus à les chasser. J'espère que, ce soir, vous le verrez sauter en l'air… mais ce ne sera pas fini ; ils se cramponnent aux ruines, ces entêtés d'Aragonais, et tant qu'il restera un mur debout, ils tireront sur nous. Je vous montrerai comment mes hommes enlèvent

ça à la baïonnette et comment nos sapeurs leur fraient le chemin.

— Il me tarde d'y être.

— Et à moi aussi, mais le moment n'est pas venu. En attendant, venez avec moi à la gabionnade que je vous apprenne à vous *défiler*. C'est très important.

— À me *défiler* ? répéta Fontenay, qui n'était pas encore familiarisé avec la langue technique des ingénieurs militaires.

— Oui, c'est-à-dire à vous garer des coups de l'ennemi, tout en tirant sur lui. Le talent consiste à donner sans recevoir, comme dit le maître d'armes à M. Jourdain dans le *Bourgeois gentilhomme* de Molière. Nos soldats sont déjà à la besogne. Voyez-les, là-bas, accroupis derrière la barricade, déplacer tout doucement les sacs à terre et se ménager entre deux gabions un créneau où ils appuient le canon de leur fusil… Mais il faut tirer vite, sans quoi on se fait tuer, et c'est humiliant.

— Je crois que mon ordonnance prend une leçon.

C'était vrai. Instruit par un sergent polonais qui l'avait pris en amitié et qui venait de lui prêter son fusil, Tournesol, agenouillé, visait avec attention, par un interstice, un Espagnol embusqué derrière une cheminée, sur la toiture du couvent.

Le coup partit et l'Espagnol dégringola.

— Bravo ! dit Zolnycki. Il est très adroit, votre cuirassier… et ce n'est pas à son régiment qu'on lui apprit à tirer.

Allons le voir travailler.

Ah !… un caporal du 14e de ligne qui vient de se faire décrocher… Voilà ce que c'est que de se découvrir !… vos soldats sont aussi hardis que les miens, mais ils n'ont pas pratiqué la chasse au marais comme mes Polonais qui ont appris dans leurs pays marécageux à se cacher pour approcher les oies sauvages. Il faut que j'aille mettre ordre à cela en instruisant les petits troupiers du 14e.

Ils étaient arrivés une cinquantaine, en même temps que la compagnie de la légion de la Vistule, et ils tiraillaient avec entrain. Quelques-uns seulement s'étaient assis pour se reposer avant de relever leurs camarades occupés à faire le coup de feu.

La tranchée était assez mal abritée. Pour s'avancer jusqu'à la gabionnade, il fallait, à un certain endroit, passer à découvert, à moins de se courber et, la veille, il était arrivé malheur à des imprudents qui, par ignorance ou par bravade, avaient négligé de prendre cette précaution.

— Baissez-vous, camarade, quand vous passerez là, dit Zolnycki. Vous voyez que les hommes du 14e qui attendent leur tour ont eu soin, en s'asseyant, de se coller contre le parapet. Ils ne montrent pas même le haut de leur shako aux enragés qui nous fusillent.

— Je vais faire ce que vous me dites ; mais c'est bien désagréable de se mettre presque à quatre pattes pour éviter de recevoir des balles. On a l'air de les craindre.

— Mon cher, un officier n'a pas le droit de s'exposer inutilement. Si le maréchal était ici, il vous tiendrait le même langage.

— Enfin !… puisqu'il le faut, je me baisse, soupira Fontenay.

Il était très grand et pour se défiler, comme disait Zolnycki, il dut presque se plier en deux, fort à contre-cœur, car, en dépit des sages observations de son camarade, il enrageait de se montrer dans une attitude ridicule. Ses coudes touchaient ses genoux et il tendait le cou comme une tortue qui essaie de courir.

— Très bien ! lui cria Zolnycki, vous voilà hors d'affaire et je vais vous imiter.

Il allait se courber à son tour et se lancer, quand un soldat qui, pour plus de sûreté, s'était couché à plat ventre, se mit à dire tout haut :

— Tiens ! les officiers ont peur aussi.

Celui-là devait être sorti des ruisseaux de Paris, car il avait l'accent faubourien très prononcé.

Mal lui en prit d'avoir insulté ses supérieurs.

Le capitaine polonais, qui était d'une force herculéenne, l'empoigna par le collet, le mit debout et, se redressant de toute sa hauteur, il l'emporta à bras tendu.

Vingt coups de fusil partirent des fenêtres et du toit du couvent de Sainte-Monique. Le soldat fut criblé, et son corps préserva le capitaine qui ne fut pas atteint.

Il y a quelquefois des balles intelligentes. Zolnycki lâcha ce misérable qui n'était plus qu'un cadavre. Il avait été tué raide.

Fontenay, fortement impressionné, se demandait si les camarades du mort n'allaient pas le venger en tirant sur l'officier qui l'avait fait fusiller par les Espagnols.

Fontenay ne connaissait pas encore les soldats.

— C'est bien fait ! crièrent en chœur les camarades du mort.

Et tous, comme électrisés par cet acte de vigueur, ils se levèrent et coururent aux gabions.

Fontenay et Zolnycki y arrivèrent avant eux et ils y trouvèrent Tournesol fort occupé à mettre en pratique les leçons du vieux sergent polonais qui l'avait pris en amitié.

Il était si bien doué, ce Gascon à tout faire, qu'il venait d'inventer une nouvelle ruse et de l'enseigner à son professeur. Il avait mis son bonnet de police au bout de sa baïonnette et, en l'élevant au-dessus des sacs à terre, il le montrait aux tirailleurs espagnols qui le criblaient de balles, pendant qu'à six pas de là le sergent les visait tout à son aise par un créneau et en descendait un à chaque coup.

— Vos Français sont étonnants, dit Zolnycki ; en voilà un qui n'a jamais servi que dans la cavalerie, qui n'avait peut-être jamais touché un fusil et qui s'en sert comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

Il est vrai qu'ils ne sont pas forts sur la discipline, ajouta en souriant le capitaine.

— Il leur faudrait beaucoup d'officiers comme vous, s'écria Fontenay. Vous les avez énergiquement rappelés à l'ordre et vous voyez !… Ils font maintenant le coup de feu comme les vôtres…, ils ne pensent plus du tout à se *défiler*.

— Je regrette que ce pauvre diable ait été tué… mais il fallait un exemple.

— Fort heureusement, vous n'avez pas été touché… et c'est ma faute si vous vous êtes exposé pour montrer que vous n'avez pas peur. J'aurais dû passer sans me baisser.

— Vous auriez eu grand tort, mon cher camarade. La bravoure n'a rien de commun avec les bravades. Vous autres, Français, vous ne vous contentez pas d'être courageux. Il vous faut en plus la gloriole. C'est un défaut dont je voudrais vous guérir.

— Je tâcherai de m'en corriger… Mais il me semble que vous-même, mon cher Zolnycki, vous auriez pu, tout à l'heure, au lieu de vous redresser de toute votre hauteur…

— J'aurais pu me courber, c'est vrai, mais c'était un cas exceptionnel. Il s'agissait de prouver à ces gens-là que nous ne tenons pas à notre peau et que nous sommes tous égaux devant les balles.

Appelez donc votre ordonnance que je le complimente. Il se bat comme un lion.

Fontenay n'eut pas besoin d'appeler. Tournesol avait vu les deux capitaines et il interrompit sa fusillade pour venir à eux en s'écriant :

— Je viens de décrocher mon troisième Espagnol et je n'ai pas fini.

— Tu y prends goût, à ce que je vois, dit Fontenay.

— Ah ! mon capitaine, c'est bien plus amusant que de sabrer. J'aurais dû me mettre dans l'infanterie.

— Il ne tient qu'à toi de continuer toute la journée. Le maréchal vient de m'autoriser à rester à la tranchée jusqu'à ce soir.

— Le maréchal Lannes !… en voilà un crâne !… et nous sommes pays… Encore un Gascon !… il est de Lectoure, dans le Gers…

— Oui, chez vous, la crânerie, c'est dans le sang. Mais n'en fais pas trop… et tâche de revenir sans accroc. J'ai besoin de toi.

— Pas de danger qu'ils m'attrapent, mon capitaine. Je n'ai pas ma cuirasse, mais je veille au grain. Et quand vous aurez envie de déjeuner, j'ai du pain de munition dans ma poche et de l'eau-de-vie dans ma gourde.

Tournesol la portait en sautoir, la fameuse gourde à laquelle Fontenay avait recours dans les grandes occasions, et il la caressait comme une vieille amie, quand une balle espagnole en fit sauter un morceau sans toucher Tournesol qui s'écria, en la présentant à son officier :

— Dépêchez-vous de boire, mon capitaine. Elle fuit.

— Je n'ai pas soif, vide-la toi-même.

L'ordonnance ne se fit pas prier, et quand il l'eut séchée jusqu'à la dernière goutte, il courut à la barricade en grommelant :

— Ah ! les gredins ils vont me payer la *casse* !

Le grave Zolnycki ne put s'empêcher de rire et Fontenay éclata. Il n'avait pas perdu son frère, lui, et tout l'amusait, en dépit du danger.

— Voilà un avertissement dont il nous faut faire notre profit, lui dit le Polonais. Notre place réglementaire n'est pas ici… Venez avec moi.

Et il entraîna son jeune camarade contre un remblai assez haut pour les abriter des feux de flanc qui partaient du couvent de Sainte-Monique.

La grosse voix du canon dominait le pétillement de la mousqueterie, car les batteries françaises tiraient en salve et celles des assiégés leur répondaient sur toute la ligne.

On ne se serait pas douté que nous étions déjà maîtres d'une partie de la ville et les plus optimistes commençaient à penser que Saragosse tiendrait encore longtemps.

Zolnycki était de ceux qui, sans douter du succès final, croyaient qu'il se ferait attendre et qu'il serait chèrement acheté.

Et comme Fontenay lui demandait si toute la journée allait se passer en tiraillements sur place, il lui dit en secouant la tête :

— Il est probable que nous ne tarderons guère à donner l'assaut à ce grand hôpital qui est devant nous. J'attends l'ordre d'attaquer. Si vous tenez à apprendre la guerre des maisons, vous serez satisfait. Ce que vous voyez ici n'est rien auprès de ce que vous verrez tout à l'heure. Dans cette tranchée où nous sommes, nous nous battons au grand air et au grand jour. Là-bas, ce sera dans le feu et dans la fumée. On nous fusillera du fond des caves et à travers les planchers, sans que nous puissions voir un ennemi. Je ne parle pas des mines qui éclatent au moment où on s'y attend le moins. Mais, après tout, c'est le métier… et puis on en revient, et la preuve, c'est que je suis encore debout.

— J'espère bien que nous en reviendrons tous les deux. Il me semble, du reste, que le feu de l'hôpital est moins vif depuis quelques instants.

— C'est vrai. Le bâtiment est canonné depuis ce matin par nos grosses pièces. Il est percé à jour et bientôt il ne sera plus tenable pour les Espagnols. Ce sera le moment de nous lancer.

— Comment le saurons-nous ?

— Le maréchal est à son poste et il voit ce qui se passe. Quand il jugera qu'il est temps, il nous enverra un de ses aides-de-camp… et il est possible que nous n'attendions pas beaucoup. Tenez !… ils ne tirent plus… ils ont peut-être évacué l'hôpital.

— Ils n'ont pas évacué le couvent, car les balles pleuvent toujours de ce côté-là… Mais voyez donc là-bas cet officier qui nous arrive. Il apporte peut-être l'ordre de charger.

— Je ne crois pas, car je ne l'ai jamais vu à l'état-major du maréchal… C'est un officier de cuirassiers. Pourquoi, diable ! n'est-il pas à son régiment ?… Votre ordonnance appartient à la même arme, mais il n'a ni son casque, ni sa cuirasse, tandis que celui-ci est en grande tenue. Qui, diable ! cherche-t-il à la tranchée ?

— C'est vous qu'il cherche. Il vient de parler à un soldat du 14e qui vous a désigné du doigt, et il arrive au pas accéléré.

— Parbleu ! je suis curieux de voir s'il va se baisser en passant à l'endroit dangereux… ; il ferait bien, car il est de taille à servir de cible aux Espagnols. Il a six pieds de haut.

L'officier était un brave ; il passa sans s'incliner, et Tournesol, qui le regardait, tout en chargeant son fusil, s'écria :

— Tiens ! mon ancien commandant !

Fontenay aussi le regarda et ne fut pas peu surpris de reconnaître Carénac, qu'il n'avait pas vu depuis le duel interrompu dans le parc de la Malmaison.

La rencontre était inopportune, mais il n'y avait pas moyen de l'éviter, et le fiancé de Marguerite fit bonne contenance.

Carénac, du reste, ne prit pas garde à lui, et s'adressant à Zolnycki :

— Capitaine, lui dit-il, c'est le maréchal qui m'envoie, quoique je ne fasse pas partie de son état-major. Je suis venu lui remettre une lettre de mon colonel, et n'ayant pas sous la main d'autre officier que moi… tous ses aides-de-camp sont allés porter des ordres… il m'a chargé de vous commander d'enlever immédiatement le bâtiment qui est devant vous. Les Espagnols viennent de l'abandonner. Vous l'occuperez et vous vous y retrancherez. Si l'ennemi essaie de vous en déloger, vous tiendrez jusqu'à ce qu'on vienne vous relever. Le maréchal attache beaucoup d'importance à conserver cette position.

Et Carénac reprit brusquement :

— Où sont vos officiers ?

— Mon lieutenant et mon sous-lieutenant ont été blessés hier. Je n'ai avec moi que le capitaine Fontenay… que voici.

Carénac se retourna, reconnut son ancien adversaire et lui dit d'un ton rogue :

— Qu'est-ce que vous faites ici, Monsieur ? Je croyais que vous étiez avec l'Empereur.

— J'y étais, répondit Fontenay sans se déconcerter. Je suis maintenant attaché à l'état-major de M. le maréchal, duc de Montebello.

— Et déjà capitaine !… Deux grades en deux mois !

— Je crois les avoir bien gagnés.

— Je regrette que vous n'en ayez pas gagné un de plus. Si vous étiez chef d'escadron, nous pourrions régler notre vieille affaire.

— À vos ordres, mon commandant, dès que j'aurai la grosse épaulette.

— Ce sera long.

— Je tâcherai de ne pas trop vous faire attendre. Je suis aussi pressé que vous d'en finir. Mais, j'y pense… Il y aurait un moyen d'abréger le délai…

— Oui, si je voulais m'aligner tout de suite. Mais je n'ai pas envie de me faire casser de mon grade pour m'être battu en duel avec un de mes inférieurs.

— Nous pourrions nous battre autrement qu'à l'épée ou au pistolet… et cela sans manquer à la discipline.

— Au couteau, alors… comme les Espagnols, dit ironiquement Carénac.

— Non, mon commandant… au canon.

— Je crois, Monsieur, que vous vous moquez de moi ! dit Carénac, rouge de colère.

— À Dieu ne plaise, mon commandant ! répondit Fontenay, le plus poliment du monde. Je vous propose de nous battre au canon… pas comme vous l'entendez, je crois.

— Trêve de plaisanterie ! vous ferez huit jours d'arrêts forcés pour vous apprendre à respecter vos supérieurs, et je vais rendre compte au maréchal des motifs de la punition que je vous inflige.

— C'est votre droit, mon commandant, et je ne me permettrai pas de réclamer. Je prendrai les arrêts en descendant de ma garde de tranchée… mais, d'ici à ce soir, nous aurions tout le temps de vider notre querelle par le moyen que je vous propose.

— Encore !… Ah ! c'est trop fort !

Zolnycki ne comprenait rien à l'entêtement de son jeune camarade et il lui faisait des signes que Fontenay feignait de ne pas voir.

Tournesol, stupéfait, ouvrait de grands yeux. Il ignorait que son officier eût eu naguère maille à partir avec Carénac et il n'en revenait pas de l'entendre gouailler le commandant.

La scène eût été comique si elle ne s'était pas passée sous le feu des Espagnols qui tiraient de plus belle par les fenêtres du couvent. Une de leurs batteries placée un peu en arrière, sur la gauche, venait d'entrer en action et les boulets écrêtaient à chaque instant le parapet, pendant que les balles sifflaient.

Le lieu et le moment étaient vraiment mal choisis pour discuter les conditions d'un duel.

— Mon commandant, reprit Fontenay sans s'émouvoir, vous me permettrez bien de m'expliquer. Je ne vous propose

pas, croyez-le bien, de nous canonner réciproquement. J'ai voulu dire que, pour trancher notre différend, nous pourrions nous en remettre aux canons des assiégés. Il nous suffira de grimper sur le parapet et d'y rester jusqu'à ce que l'un de nous deux soit emporté par un boulet espagnol. On dira qu'il a été tué à l'ennemi… et ce sera la vérité.

— Il est incorrigible ! murmura Zolnycki, consterné.

— Alors, s'écria Carénac, vous vous imaginez que je vais m'exposer à me faire couper en deux pour vous être agréable ?

— Je vous ferai remarquer, mon commandant, que je m'exposerais comme vous et que, si j'étais frappé, vous seriez débarrassé de moi, sans avoir eu la peine et le désagrément de m'expédier dans l'autre monde ; mais vous n'êtes pas obligé d'accepter ma proposition. Elle n'a rien de séduisant, je le reconnais.

Ces derniers mots, dits d'un certain ton, piquèrent au vif Carénac, qui n'avait pas l'esprit subtil, mais qui comprit très bien que Fontenay mettait son courage en doute.

— Vous êtes fou, Monsieur, dit-il, et je le serais encore plus que vous si je consentais à ce que vous me demandez. Voici, moi, ce que je vous propose. Pour atteindre le bâtiment qu'il s'agit d'enlever, il y a trois cents pas à parcourir sous le feu. Quand le signal d'attaquer sera donné, je devrais aller rejoindre le maréchal. Eh bien ! je marcherai avec vous… à côté de vous. Nous verrons qui de nous deux sera tué.

— Mon commandant, votre proposition vaut beaucoup mieux que la mienne, s'empressa de répondre Fontenay ; je l'accepte de grand cœur. Maintenant, quand il vous plaira.

— Quand notre artillerie se taira, Monsieur. C'est l'ordre du maréchal.

Et s'adressant à Zolnycki.

— Capitaine, faites masser vos hommes. Vous laisserez une demi-compagnie pour garder la tranchée et pour entretenir le feu contre les Espagnols qui occupent le couvent de Sainte-Monique. Vous prendrez le commandement des autres, et vous vous lancerez, dès que le feu de nos canons cessera. Je vous précéderai avec Monsieur.

Zolnycki pensait, à part lui, que cette attaque était aussi insensée que les deux Français qui allaient jouer leur vie par amour-propre, mais pour rien au monde il n'aurait désobéi à un officier d'un grade plus élevé que le sien, et il donna ses ordres en conséquence.

Les soldats de la légion et ceux du 14e de ligne se rangèrent contre les parapets et se tinrent prêts à se lancer au commandement.

Tournesol tenait à être de la fête, et il se faufila parmi les Polonais.

— Eh bien ! Monsieur, êtes-vous content ? demanda Carénac à Fontenay. Vous voyez que j'y mets de la bonne volonté. Ce sera probablement la première fois qu'on verra un officier de cuirassiers monter à l'assaut, botté et éperonné. Mais, au fait…, j'y songe…, la partie n'est pas égale, puisque j'ai ma cuirasse et mon casque… Voulez-vous que je les ôte ?

— C'est tout à fait inutile, mon commandant. Votre cuirasse ne vous préservera pas des boulets et elle vous empêchera de courir aussi vite que moi. Donc, le désavantage sera pour vous…, et, pour le compenser, je marcherai à votre

gauche, puisque c'est de ce côté que les balles vont nous arriver.

À la Malmaison, je vous avais laissé le choix des armes ; je tiens ici à vous laisser la meilleure place.

— Comme vous voudrez. La place n'y fait rien. C'est une affaire de chance.

— Êtes vous prêt ?

— Tout à fait prêt.

— Et vous, capitaine ?

— Mon commandant, j'attends vos ordres. Nos pièces ne tirent plus. C'est le signal et je…

— En avant, voltigeurs du 14e… en avant les Polonais ! cria Carénac en enjambant le parapet, au même instant que Fontenay.

Les soldats en firent autant, à la voix de Zolnycki, et le mouvement fut exécuté avec un ensemble et une rapidité extraordinaires. D'instinct, ils comprirent que c'était le cas de marcher à volonté. En colonne, ils auraient offert plus de prise au tir de l'ennemi.

L'étrange duel commençait et les deux adversaires couraient côte à côte. Leurs coudes se touchaient.

Zolnycki les suivait de près.

Cette sortie fut saluée par une averse de projectiles. Les boulets ronflaient ; les balles bourdonnaient comme des mouches aux oreilles des assaillants, et plus d'une portait.

Mais la compagnie, lancée au pas de course, gagnait du terrain, et Carénac, alourdi par sa carapace de fer, en perdait sur Fontenay qui, avec ses jambes de vingt ans, courait comme un cerf.

Fontenay avait déjà de l'avance, et il allait certainement distancer son adversaire, quand un bruit singulier lui fit tourner la tête.

Un boulet venait de creuser le sol si près du commandant qu'il l'avait couvert de terre et renversé sans le toucher.

Fontenay n'était pas tenu de le secourir. Ce n'était pas dans les conventions arrêtées avant le combat. Il revint pourtant sur ses pas et il l'aida à se relever en lui disant :

— Si je vous avais désarmé sur le terrain, je vous aurais laissé ramasser votre épée. C'est le même cas. Vous permettez seulement que je ne vous attende pas. Tâchez de me rattraper.

Et il se remit à courir.

Les assaillants touchaient au but et le bâtiment dont ils voulaient s'emparer n'était plus défendu. Portes et volets avaient disparu. Pas un coup de feu ne partait des ouvertures béantes. Elles furent vivement franchies et Carénac entra presque en même temps que le capitaine.

Ni l'un ni l'autre n'avaient été atteints ; c'était un miracle.

— Trouvez-vous que l'honneur est satisfait ? demanda Fontenay au commandant qui paraissait tout surpris d'être encore debout, et qui disait entre ses dents :

— Ce n'est pas fini. Nous y sommes… reste à savoir comment nous en sortirons.

Les soldats se précipitaient. Un tourbillon de fumée les fit reculer. Avant d'abandonner l'hôpital, les Espagnols y avaient mis le feu et l'édifice brûlait de fond en comble. On avançait dans les ténèbres, sans savoir où on en était. Une abominable odeur de chair grillée asphyxiait ceux qui essayaient de pousser plus loin. Les morts et les blessés que les assiégés n'avaient pas pris le temps d'enlever rôtissaient dans les lits ou sur les planchers des salles. C'était à faire reculer les plus intrépides, et Fontenay, qui n'avait pas perdu son sang-froid, comprit que les Espagnols n'avaient abandonné la position que pour attirer les assaillants dans ce gouffre sans issue.

Le désordre était à son comble. Zolnycki commandait encore. On n'obéissait plus à sa voix étouffée par le fracas de la canonnade qui venait de recommencer.

Fontenay avait oublié Carénac ; Fontenay ne pensait plus qu'à se frayer un passage et, en poussant devant lui par des corridors où il n'y voyait goutte, il ne se doutait pas qu'il allait tout droit se jeter dans le principal foyer de l'incendie.

En tâtant les murs, il trouva sous sa main une fenêtre qu'il brisa d'un coup de poing et qui lui rendit un peu d'air et un peu de jour.

Elle donnait sur une cour intérieure, en face d'un corps de logis qui flambait. Il respirait enfin, et il se précipita dans cette cour où les hommes le suivirent.

Là, ils pouvaient se croire sauvés.

Tout à coup, leurs oreilles furent déchirées par un bruit qu'ils avaient appris à connaître depuis qu'ils assiégeaient Saragosse : un sifflement aigu suivi presque aussitôt d'un rugissement effroyable.

C'était le bruit d'une mine qui éclate.

Le corps de logis qui brûlait de l'autre côté de la cour s'écroula d'un seul coup, sans sauter en l'air. La mine n'était pas très chargée ; on vit bientôt pourquoi. Mais Fontenay et ceux qui l'avaient suivi reculèrent, aveuglés par la poussière et par la fumée ; très heureux de ne pas avoir été écrasés.

Un silence suivit le fracas de l'explosion. Les soldats cherchèrent à se reconnaître après cette terrible secousse. On n'y voyait pas à dix pas devant soi. Impossible d'avancer dans cette obscurité.

Elle ne cessa que trop tôt.

Le vent chassa les nuages poussiéreux qui tourbillonnaient dans la cour. Et alors, ce fut comme au théâtre un changement à vue. Le bâtiment qui fermait la cour avait disparu, démasquant par sa chute une batterie de trois pièces braquées à cinquante pas contre les assaillants.

C'était la surprise que leur réservaient les Espagnols.

Cette batterie, entourée de nombreux servants, était appuyée à une haute maison dont les toits, et les fenêtres étaient peuplés d'insurgés tout prêts à fusiller les Français à bonne portée.

— Ah ! les gredins !… ils nous tiennent ! dit aux oreilles de Fontenay une voix qu'il reconnut : la voix de Carénac.

— Eh bien, mon commandant, nous ne sommes morts ni l'un ni l'autre. Le duel tient-il toujours ? demanda le jeune capitaine.

— Il s'agit bien de duel !… nous allons être hachés.

— Alors, nous ne pourrons pas recommencer… c'est dommage, car…

Le canon lui coupa la parole. Les trois pièces venaient de tirer toutes les trois à la fois et de cracher, presque à bout portant, des paquets de mitraille dont l'effet eût été beaucoup plus meurtrier à trois cents pas, car, à petite distance, la mitraille fait balle. Quelques hommes seulement tombèrent, mais la cour fut vidée en un clin d'œil et il y eut un moment de sauve-qui-peut général. Les soldats se rejetaient, pêle-mêle, dans le corridor où on était à peu près à l'abri. De là à abandonner le bâtiment conquis, il n'y avait qu'un pas.

Fontenay, lui, n'avait pas fui. Il rappelait les hommes qui ne l'écoutaient pas et il se disait : « S'il n'en reste qu'un, je serai celui-là, » lorsque le capitaine polonais, qui n'avait pas fui non plus, le poussa doucement par derrière et lui dit, sans élever la voix :

— La place n'est pas tenable et il est inutile de nous faire tuer ; mais passez devant, mon cher camarade. Dans des cas comme celui-ci, c'est l'officier le plus élevé en grade qui doit sortir le dernier. Or, vous êtes capitaine comme moi, mais je suis plus ancien que vous.

Il parlait avec autant de calme que s'il eût fait assaut de politesse à la porte d'un salon.

— À moi ! cria un blessé, tombé au milieu de la cour.

Fontenay se retourna et vit le commandant étendu sur le pavé.

Il n'hésita pas une seconde à revenir sur ses pas pour l'aider à se relever.

C'était marcher à une mort certaine, car les tirailleurs des fenêtres s'étaient mis de la partie et les balles tombaient comme une grêle autour du malheureux Carénac, qui était hors d'état de bouger.

Tournesol avait reculé comme les autres, mais après tous les autres, et voyant son officier rebrousser chemin, il fit comme lui, sans écouter les appels réitérés de Zolnycki.

Zolnycki faisait son devoir de chef en leur criant de s'arrêter, comme il venait de le faire en restant de sa personne à l'arrière-garde ; de même que le commandant d'un vaisseau naufragé doit quitter son bord le dernier et ne doit pas exposer la vie de plusieurs de ses marins pour tenter d'en sauver un qui vient de tomber à la mer.

Il avait essayé de retenir Fontenay, mais il admirait sa bravoure, et, en vérité, il y avait de quoi, car le jeune capitaine risquait sa peau pour secourir un homme qu'il ne devait pas porter, comme on dit, dans son cœur.

Les deux intrépides, l'officier et le soldat, étaient arrivés ensemble près de Carénac, qui leur dit :

— J'ai le pied fracassé. Les Espagnols en ont fini avec moi. Laissez-les m'achever et tâchez de rallier ces lâches qui se sauvent comme un troupeau de moutons.

— Mon commandant, dit Fontenay, je vous ai déjà relevé là-bas, sous les boulets ; je vous relèverai bien encore cette fois-ci, sous la mitraille. Donnez-moi la main… Donnez

l'autre à mon ordonnance… bien !… Maintenant, un effort… Bon ! vous voilà debout !… mettez-vous entre nous deux, appuyez-vous sur nous et marchez à cloche-pied.

Tous ces mouvements furent exécutés, non sans peine, par le malheureux Carénac qui, grâce au dévouement de ses généreux sauveteurs, parvint, sous un feu d'enfer, à atteindre l'entrée du corridor où Zolnycki les reçut à bras ouverts.

On était en sûreté momentanément sous cette voûte où se pressaient les fuyards qui commençaient à se remettre d'une défaillance assez excusable.

La panique avait pris fin, mais on ne pouvait pas renouveler l'attaque avant d'avoir reçu du renfort et surtout avant que nos canons de siège eussent démonté les trois pièces dont le feu continuait à balayer la cour.

Zolnycki ne doutait pas que, de la batterie où il se tenait, le maréchal n'eût vu ce qui se passait et ne donnât immédiatement l'ordre de soutenir les Polonais, menacés d'être coupés de la tranchée.

Il s'agissait de se défendre, en attendant du secours, au cas où les Espagnols tenteraient un retour offensif, et Zolnycki prit ses dispositions, en militaire qui sait son métier.

L'incendie diminuait de violence, faute d'aliment, le feu ayant consumé tout ce qui était combustible dans le corps de logis où la mitraille avait refoulé nos soldats ; et quoique la fumée y fût encore assez épaisse, on pouvait y respirer.

Zolnycki disposa son monde de façon à faire face de tous les côtés, tout en montrant ses hommes le moins possible.

Une salle, moins endommagée que les autres, fut réservée aux blessés, et ceux qui pouvaient encore marcher s'y traînèrent. On y porta les autres. Carénac y arriva un des premiers, clopin-clopant, étayé à droite et à gauche, mais sans rien perdre de son énergie. Il s'adossa au mur, un pied en l'air, pendant que de braves soldats de la légion de la Vistule apportaient des débris de matelas que le feu n'avait pas entièrement dévorés.

Fontenay ne l'avait pas quitté, Tournesol non plus, et Zolnycki ne tarda guère à venir s'informer de l'état du blessé, qui lui dit, sans préambule :

— Capitaine, vous arrivez bien. Je ne sais si je passerai l'arme à gauche… ça pourrait bien m'arriver, car je suis décidé à ne pas me laisser couper la jambe et, si la gangrène s'y met, je n'en reviendrai pas. Je ne l'aurai pas volé… mais je ne veux pas mourir sans réparer mes torts envers le capitaine Fontenay.

— Vous ne me devez plus de réparation, mon commandant, dit vivement Paul. C'est moi qui regrette de vous avoir proposé ce duel absurde.

— Moins absurde que le point de départ de notre querelle. Je vous ai insulté sans motif à la Malmaison, et vous avez eu cent fois raison de relever l'injure. Je m'étais conduit comme un soudard et si l'Impératrice m'avait fait chasser du château, elle m'aurait traité comme je le méritais. Je vous devais des excuses… un sot amour-propre m'a retenu… il est encore temps… et je vous les fais en présence d'un brave officier, qui maintenant nous connaît tous les deux et qui, tout à l'heure, a dû nous prendre pour des fous.

Votre main, capitaine, que je la serre !

Fontenay ne se le fit pas dire deux fois. Il était très ému, lui qui n'avait pas bronché sous un feu terrible, et Zolnycki ne l'était pas beaucoup moins que son jeune ami.

— Si j'en réchappe, reprit Carénac, je ne souhaiterai plus qu'une chose… : trouver l'occasion de me faire casser la figure pour vous tirer d'un mauvais pas… Et encore je ne serai pas quitte avec vous.

Fontenay allait se récrier, quand un sergent du 14e de ligne entra comme un obus pour annoncer que les Espagnols se retiraient. Les prévisions de Zolnycki se réalisaient. Par ordre du maréchal, trois de nos batteries armées de canons de gros calibre concentraient leurs feux sur la maison laissée à découvert par l'explosion de la mine. Deux des pièces espagnoles venaient d'être renversées. Un de leurs caissons venait de sauter. Les murs s'écroulaient et les tireurs fuyaient à toutes jambes.

Au même instant, on entendit des clairons sonner la charge. Deux bataillons de renfort arrivaient au pas de course.

Zolnycki ne les attendit pas. Il rassembla ses hommes, se mit à leur tête et courut à l'assaut.

Fontenay ne résista pas à l'élan général. Il lui en coûtait de quitter son adversaire réconcilié, mais Carénac lui-même l'engagea à marcher, et Tournesol s'offrit à rester près du blessé qui avait été jadis son capitaine.

La journée finit mieux qu'elle n'avait commencé. On enleva, sans trop de pertes, trois maisons assez mollement défendues.

On arriva presque jusqu'au *Cosso*, la rue centrale de Saragosse, et là on dut s'arrêter devant un énorme édifice, – l'Université, – fortifié comme une citadelle.

C'était assez pour un début au siège, et Fontenay, qui s'était comporté comme un vieux soldat, pouvait rejoindre le quartier général sans craindre d'y être mal accueilli par le maréchal.

Le soir, Tournesol lui apprit que le commandant était à l'ambulance et qu'il ne mourrait pas de sa blessure.

Fontenay comptait maintenant un ami de plus, puisque Carénac était devenu le sien.

Il lui restait un ennemi, plus dangereux à lui seul que tous les *guérilleros* de l'Espagne.

Il n'en avait pas fini avec l'insaisissable *tio*, Don Blas de Montalvan.

FIN DU TOME PREMIER

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Juillet 2017**

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : EmmanuelleL, Jean-Marc, AlainC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.